

Mémoire sur l'origine des constellations, et sur l'explication de la fable, par le moyen de l'astronomie / Extrait de l'Astronomie, de M. de la Lande, t. IV.

Contributors

Dupuis, 1742-1809.
De la Lande, M. De l'Astronomie.

Publication/Creation

Paris : Widow of Desaint, 1781.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/t2ksm3m9>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

21276/C

O. xxi. t.

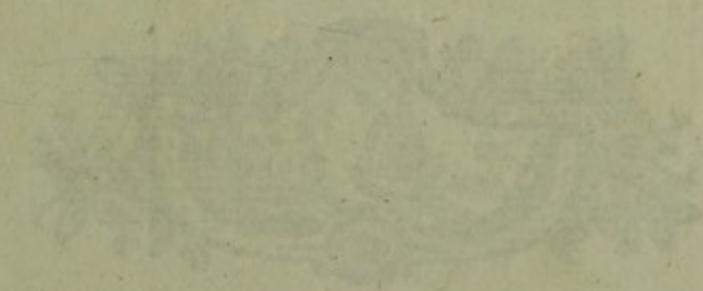
18/

327⁶⁴

MEMOIRE
DE M. DE LA PARRIE
DES CONSTELLATIONS,
ET
DE SA PUBLICATION
DE LA PARRIE,
SAVANT EN ASTRONOMIE.

Paris chez M. de la Harpe, Libraire de
l'Académie des Sciences, et de la
Maison de la Reine, et chez
M. de la Harpe, Libraire de
Paris.

Imprimé par M. de la Harpe,
Libraire de l'Académie des Sciences,
et de la Maison de la Reine,
à Paris.



A PARIS,

Chez M. de la Harpe, Libraire de l'Académie des Sciences,
et de la Maison de la Reine, et chez
M. de la Harpe, Libraire de Paris.

M. DCC. LXXI

AVEC PRIVILEGE DU ROI

32704

M É M O I R E

S U R L' O R I G I N E

DES CONSTELLATIONS,

E T

S U R L' E X P L I C A T I O N

DE LA FABLE,

PAR LE MOYEN DE L'ASTRONOMIE.

Par M. DUPUIS, Avocat en Parlement, Professeur de
Rhétorique au Collège de Lisieux, en l'Université
de Paris.

Extrait de l'ASTRONOMIE de M. DE LA LANDE,
Tome IV.



A P A R I S,

Chez la Veuve DESAINT, rue du Foin - Saint - Jacques.

M. D C C. L X X X I.

AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

MÉMOIRE

DE LA

DES CONSTELLATIONS,

ET

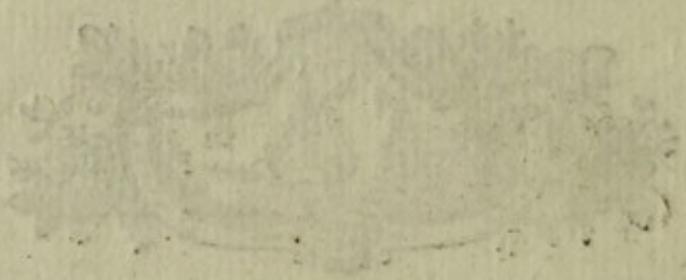
DE LA

PARTE MOYENNE D'ASTRONOMIE



Par M. DE LA LAMBE, Avocat en Parlement, Professeur de
Rhetorique au Collège de France, en l'Université
de Paris.

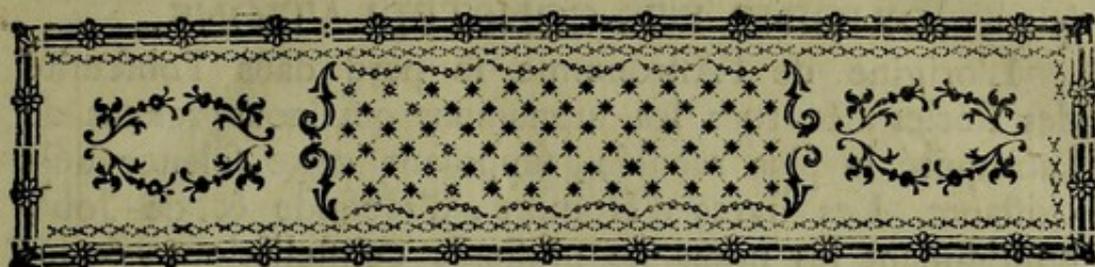
Extrait de l'ASTRONOMIE DE M. DE LA LAMBE,
Tom. IV.



A PARIS,

Chez la Veuve DE LAUNAY, rue du Foin-Saint-Jacques.

M. DCC. LXXI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.



M É M O I R E
SUR L'ORIGINE
DES CONSTELLATIONS,
E T
SUR L'EXPLICATION
DE LA FABLE,
PAR LE MOYEN DE L'ASTRONOMIE.

ON a soupçonné de tout temps, que les noms des signes du Zodiaque étoient relatifs aux travaux de l'Agriculture & aux variétés des saisons (*Astr.* 613, 626); mais on n'a pu le démontrer, faute de remonter par la précession des équinoxes à une époque assez éloignée. C'est cette idée qui me vint le 18 Mai 1778, à laquelle je dois une méthode nouvelle, & qui paroît démontrée, pour expliquer l'origine de la plupart des Fables de l'antiquité. M. de la Lande l'annonça dans le Journal des Savans, Janvier 1779, comme une découverte curieuse; j'en fis part moi-même à l'Académie des Inscriptions, & j'en ai donné plusieurs essais dans le Journal des Savans, Juin, second volume, Octobre & Décembre 1779, Février 1780; mais je vais reprendre ce sujet d'une manière plus méthodique, & avec un peu plus d'étendue, en attendant un Ouvrage considérable que je prépare sur ces objets.

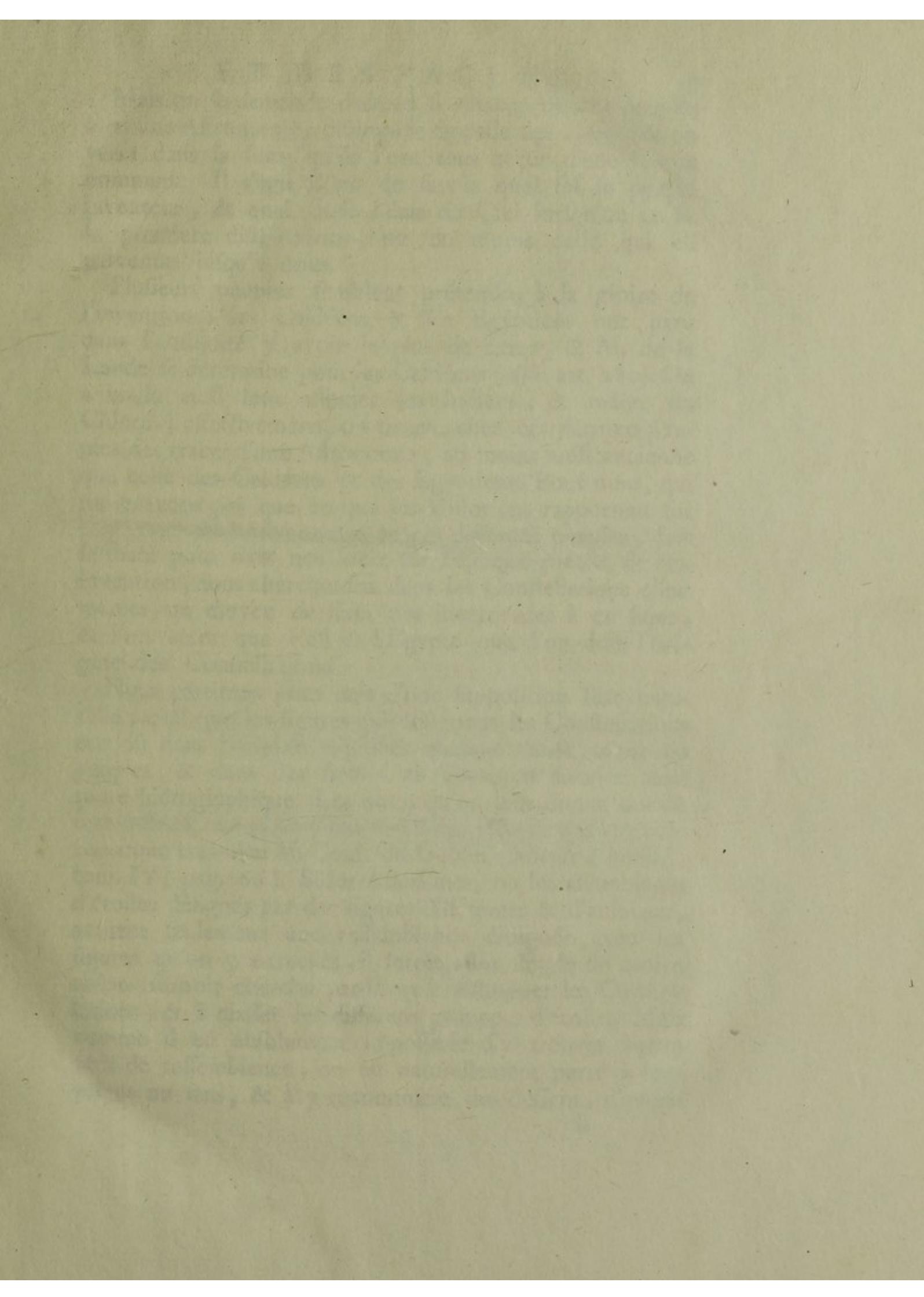
4 ORIGINE DES CONSTELLATIONS

L'origine de l'Astronomie se perd dans l'obscurité des siècles, & tous les monumens qui nous restent de l'antiquité la plus reculée, supposent cette science déjà existante. Les livres d'Homere, d'Hésiode & de Job, contiennent les noms de plusieurs constellations, & les caracteres astronomiques se trouvent gravés sur ces obélisques fameux, que l'Égypte élevoit long-temps avant que l'Europe fût sortie des ténèbres de la Barbarie; de maniere qu'il est aussi difficile d'assigner un temps où cette science n'existât pas, que de fixer l'époque de sa naissance.

Séneque prétend que l'Astronomie des Grecs précédoit tout au plus de 1500 ans le siècle où il vivoit; mais Séneque ne devoit pas ignorer que la Grece ne fut jamais le berceau de cette science, & que les premiers Astronomes Grecs avoient puisé en Égypte, en Phénicie & en Caldée, le peu de connoissances astronomiques qu'ils avoient. L'aurore des sciences dans la Grece, étoit en Orient le déclin d'un beau jour. Les Grecs & les Romains, de qui nous tenons les lettres & les sciences, étoient peu astronomes; & sans s'occuper à remonter jusqu'à l'origine de l'Astronomie, ils ont fixé ses commencemens à l'époque où ils l'ont reçue des maîtres du monde savant, semblables à peu-près à celui, qui, placé au centre d'une vaste plaine, fixeroit les limites de l'Univers à son horizon, qu'un homme plus instruit ne regarde que comme le terme de sa vue.

Pour nous, qui sommes persuadés que l'Astronomie est née du besoin de l'homme, & qu'elle est liée aux travaux des nations agricoles, nous la ferons suivre de près l'invention des autres arts; & nous croyons que, dès qu'on suppose des peuples instruits, sous des empires florissans, tels que l'ont été dès la plus haute antiquité, les Chinois, les Indiens, les Perses, les Medes, les Assyriens, les Babyloniens & les Egyptiens, on doit conclure que la nécessité de partager & de régler le temps, a dû donner naissance de bonne heure au Calendrier, & à la distribution des Cieux, chez quelques-unes de ces nations savantes.

Mais



Mais on se demande d'abord si chacun de ces peuples a eu une Astronomie, distinguée de celle des autres ; & on verra dans la suite qu'ils l'ont tous reçue d'une source commune. Il s'agit donc de savoir quel fut le peuple inventeur , & quel étoit l'état du Ciel lorsqu'on en fit la première distribution , ou du moins celle qui est parvenue jusqu'à nous.

Plusieurs peuples semblent prétendre à la gloire de l'invention : les Caldéens & les Egyptiens ont paru dans l'antiquité y avoir le plus de titres , & M. de la Lande se détermine pour les Caldéens (*Astr.* art. 280). On a voulu aussi leur associer les Indiens , & même les Chinois ; effectivement , on trouve chez ces derniers peuples des traces d'une Astronomie , au moins aussi ancienne que celle des Caldéens & des Egyptiens. Pour nous , qui ne croyons pas que ce que les Historiens rapportent sur l'antiquité de l'Astronomie de ces différens peuples , soit suffisant pour fixer nos idées sur l'époque précise de son invention , nous chercherons dans les Constellations elles-mêmes , un moyen de fixer nos incertitudes à ce sujet , & l'on verra que c'est à l'Egypte que l'on doit l'origine des Constellations.

Nous partirons pour cela d'une supposition fort naturelle ; c'est que les figures qui désignent les Constellations ont dû dans l'origine , signifier quelque chose , chez des peuples , & dans des siècles où l'écriture savante étoit toute hiéroglyphique. Les noms qu'on leur donna ont dû être relatifs aux phénomènes qu'elles offroient , comme le remarque très-bien M. Court de Geblin (*Monde Primitif* , tom. IV , pag. 66). Si les Astérismes , où les assemblages d'étoiles désignés par des figures d'hommes & d'animaux , avoient seulement une ressemblance éloignée avec les figures qu'on y a tracées , il seroit assez simple de croire qu'on n'auroit cherché par-là qu'à distinguer les Constellations , & à classer les différens groupes d'étoiles. Mais comme il est absolument impossible d'y trouver aucun trait de ressemblance , on est naturellement porté à leur prêter un sens , & à y reconnoître du dessein ; d'autant

6 ORIGINE DES CONSTELLATIONS

plus qu'il paroîtroit étrange, que parmi cette foule de monumens, souvent bizarres, qui nous viennent de cette haute antiquité, & que l'on convient être tous symboliques, les caracteres astronomiques fussent les seuls qui ne signifiaient rien. Cette conséquence toute naturelle, qui résulte de la connoissance que nous avons du génie de ces peuples, reçoit encore un nouveau degré de force du témoignage d'un des plus savans hommes de l'antiquité. Macrobe (*Saturnal.* Liv. I, chap. 17 & ch. 21), dans l'explication qu'il nous donne des douze signes du Zodiaque, suppose que chacune de ces figures est un symbole de la marche & des effets du soleil; ses explications, il est vrai, ne sont pas toujours heureuses; mais il y en a au moins deux où le génie symbolique paroît à découvert. « Voici, nous dit-il, les motifs qui ont fait » donner aux deux signes que nous appellons les Portes » du Soleil, les noms de Chèvre sauvage & d'Ecrevisse. » L'Ecrevisse est un animal qui marche à reculons, & obliquement; de même le soleil, parvenu dans ce signe, commence à retrograder & à descendre obliquement. Quant » à la Chevre, sa méthode de paître est de monter toujours, » & de gagner les hauteurs en broutant; de même le soleil, » arrivé au Capricorne, commence à quitter le point le » plus bas de sa course pour revenir au plus élevé ».

L'Ecrevisse, suivant Macrobe, n'est donc point une de ces figures arbitraires tracées au hasard dans le Zodiaque; elle est le symbole naturel d'un mouvement rétrograde. Le Capricorne l'est également d'un mouvement ascendant, ou de l'élévation; car c'est l'idée que nous présente cet animal, qui se plaît à paître sur la cime des rochers. La position respective de ces deux symboles, qui dans le Zodiaque, sont tellement disposés, que l'un étant à un solstice, le second a dû nécessairement occuper l'autre solstice, ajoute encore un nouveau degré de vraisemblance à l'idée que chacun de ces signes présente séparément, & la probabilité devient très-forte par la réunion des vraisemblances.

Le raisonnement que nous avons fait sur les deux em-

blèmes naturels des termes de la course du soleil, nous le ferons sur un signe intermédiaire qui partage en deux également la course de l'astre du jour. Entre ces deux limites qui fixent le terme des plus longs jours, & des jours les plus courts, il doit naturellement s'en trouver un qui détermine un point important, celui de l'égalité des jours & des nuits, qui a lieu dans tous les pays, & qui a été remarqué chez tous les peuples du monde. Effectivement, dans le Zodiaque la division qui répond à ce point intermédiaire, est marquée par une balance, symbole le plus expressif & le plus simple de l'égalité. Manilius, Liv. III, v. 311 & 440, en fait le caractère de la Justice. Cette idée se présente si naturellement, qu'elle n'a point échappé aux anciens; & Virgile, en parlant de l'équinoxe, où repondoit de son temps ce symbole astronomique, y fait allusion: *Libra die somnique pares ubi fecerit horas.* Georgique, Liv. I, v. 208 & Manil. Liv. II, v. 242, l'appelle *Æquantem tempora libram.* Mais quand ces Auteurs n'en eussent pas fait l'application, le symbole est parlant; on ne peut gueres supposer d'autre sens à cet emblème, & d'autre dessein aux inventeurs. Joignez à cela, que la distance de 90° ou de trois signes, où la Balance est du Cancer & du Capricorne, prouve bien que ce n'est pas par hazard qu'elle occupe cette place, & que sa position dans le Zodiaque, se trouve nécessairement déterminée par les deux symboles des solstices; ce qui ajoute encore un troisième degré d'évidence à l'interprétation que nous donnons de chacun de ces emblèmes, envisagés seuls, & indépendamment de leur position respective.

On doit imaginer que l'état du Ciel, considéré relativement à la marche du soleil, dans le cercle de sa révolution annuelle, n'a pas dû être le seul objet qui ait occupé les premiers Agriculteurs Astronomes. Le Zodiaque devoit être autant un Calendrier rural, qu'un Calendrier astronomique; & quand une fois on eut désigné le point équinoctial & les point solstitiaux, les autres divisions durent être relatives à l'état de la Terre dans chaque saison, ou même dans chaque mois; de maniere que le Cultivateur

pût y avoir l'annonce périodique de ses travaux & de ses récoltes ; aussi tous les Calendriers anciens ont cette forme ; & chez tous les peuples du monde les dénominations de plusieurs mois ont été empruntées de l'état de la végétation & des opérations agricoles (Geblin, tom. IV, pag. 88, Hist. du Calendrier). Le temps du labourage & des moissons, sont les deux époques les plus importantes de l'année rurale, & durent être désignées chacune par un hiéroglyphe particulier, & dont le sens se présentât naturellement aux yeux du Spectateur le plus grossier. Le Bœuf étoit le symbole le plus simple du labourage ; & il paroît que cet animal a été choisi effectivement chez les Egyptiens, pour être le symbole des travaux du Laboureur, suivant le témoignage d'Hor-Apollon (Liv. II, chap. 17). *Bovis masculi cornu pictum, opus designat* : une corne de Bœuf peinte, désigne les travaux. On ne pouvoit effectivement mieux désigner l'ouverture de l'année rurale, que par l'image du Bœuf agriculteur, compagnon des travaux de l'homme. Un faisceau d'épis, ou une jeune Moissonneuse tenant un épi, peignit assez bien le mois des récoltes ; & nous retrouvons également dans le Zodiaque ces deux symboles. Il paroît donc, que ce qui a dû se trouver dans un Calendrier hiéroglyphique d'un peuple Astronome & Agriculteur, se trouve dans notre Zodiaque ; que l'état du ciel & de la terre, dans leurs époques les plus intéressantes, y a été peint d'une manière assez sensible pour qu'on ne puisse le méconnoître ; & que vraisemblablement les autres caractères symboliques du Zodiaque, ont aussi un sens relatif à l'état de la nature dans le climat du peuple inventeur, quel qu'il soit. Une partie de ces signes annonce évidemment du dessein ; donc les autres en renferment aussi ; mais il ne paroît pas aussi marqué, jusqu'à ce qu'on sache à qui ce Calendrier appartient.

Mais comment trouverons-nous ce Peuple primitif, qui traça dans le ciel ce Calendrier symbolique, écrit en caractères de feu, & où chacun put voir chaque année l'état de la nature, & l'ordre successif de ses travaux ?

Nous procéderons ici de la manière la plus simple. L'inventeur fera celui à qui le Calendrier conviendra tellement, que dans aucun siècle il n'ait jamais pu convenir complètement à aucun autre. Il ne suffira pas que quelqu'un s'en puisse appliquer une partie ; il faut que tout lui convienne, & que l'état du ciel & celui de la terre s'accordent ensemble à l'époque d'où l'on voudra partir.

Cette règle de critique étant une fois établie, comparons le Zodiaque, d'abord avec le climat de l'Égypte, dans le siècle où les sciences astronomiques ont été transmises aux Grecs. Nous trouvons, il est vrai, à un équinoxe & aux deux solstices, les emblèmes que nous avons cru être les plus propres à désigner les points cardinaux de la route du soleil. Mais cet accord ne prouve rien en faveur d'aucun peuple en particulier ; puisqu'il exprime en général l'état du ciel, & une position commune à toute la terre. Si nous jetons un coup-d'œil sur les deux autres symboles relatifs à l'agriculture, & qui ne peuvent point être communs à tous les climats, nous verrons bientôt que ces symboles ne peuvent point convenir à l'Astronomie rurale des Égyptiens, ni fixer la saison du labourage & des récoltes en Égypte, dans les siècles que nous examinons. En effet, le labourage se fait dans l'Égypte en Novembre, & c'étoit en Mai que le soleil parcourroit le Taureau : c'est en Mars que la moisson commence en Égypte, & ce n'étoit que vers la fin d'Août que le soleil entroit alors dans la Vierge, ou commençoit à parcourir la division marquée par le signe des moissons. Mais l'Égypte alors est couverte des eaux du Nil, & presque ensevelie sous les flots. Le ciel exprime donc ici un ordre tout différent de celui de la terre ; & si ces symboles ont pu dans quelque âge s'accorder avec l'agriculture Égyptienne, il faut nécessairement supposer un tout autre état des cieux, & déplacer tous les autres signes.

Mais avant que de remonter à une époque aussi éloignée, voyons si l'agriculture des autres peuples ne s'accordera pas mieux avec les deux symboles de l'Astronomie rurale. Le Bœuf répondoit au mois de Mai, & il étoit

l'emblème du labourage. Mais nous ne voyons aucun peuple qui ait placé dans cette saison le commencement de ses labours, & le travail des Bœufs. Les Grecs & les Romains, au contraire, attendoient la fin des récoltes pour préparer la terre à recevoir une nouvelle semence, & regardoient l'automne comme la saison du labourage. Virgile, il est vrai, parle d'un premier labourage au printemps; mais il dit ailleurs que c'est en automne qu'il faut fatiguer le Taureau à tracer les sillons. *Géorgiques*, Liv. I, v. 208,

*Libra die somnique pares ubi fecerit horas,
Et medium luci atque umbris jam dividet orbem;
Exercete viri Tauros, &c.*

Hésiode également, dans le second chant de son Poème sur l'agriculture, fixe au coucher du matin des Pléiades, c'est-à-dire, au premier jour de Novembre, le commencement du labourage & à leur lever héliaque celui des moissons; il en fait même une règle universelle pour ceux qui habitent les bords de la mer, comme pour ceux qui cultivent l'intérieur des terres (*Hes. opera & dies*, Liv. II, v. 2 & 234),

Plutarque (*de amore prolis*, pag. 496), dit aussi que c'est au coucher des Pléiades qu'on enseme la terre, & qu'on récolte après leur lever; c'est-à-dire, qu'il place en Mai, ou sous le Taureau, non le labourage, mais les récoltes, ou au moins qu'il les place peu de temps après. Donc le Taureau céleste n'a pu être regardé comme le symbole du labourage chez les Grecs, ni chez aucun des peuples, qui comme eux, commençoient les labours en automne, ce qui est néanmoins l'usage reçu universellement.

Le même passage de Plutarque nous prouve également que la Vierge, ou la Moissonneuse, de nos sphères, n'a pu être le symbole des moissons, ni chez les Grecs, ni chez les peuples, qui, comme eux, ont moissonné peu de temps après le lever des Pléiades, ou même au solstice

d'été. En effet, lorsque les Pléiades commencent à reparoître ou à sortir des rayons du soleil, & se levent héliquement, le soleil parcourt le Taureau : supposons même que ce ne fut pas précisément au lever des Pléiades, mais plus de quinze jours après que commençassent les moissons, & que le soleil fût déjà aux Gemeaux ; il restera toujours encore au soleil près de trois signes à parcourir, avant d'arriver au signe de la Moissonneuse. Conséquemment, le symbole astronomique qui représentoit, soit un faisceau d'épis, soit une fille qui porte un épi jaunissant, n'a pu correspondre aux moissons des Grecs, ni à celles de tous les Orientaux, qui, n'ayant pas plus de latitude qu'eux, sont censés n'avoir pas dû moissonner beaucoup plus tard.

Au temps même d'Hésiode, c'est-à-dire, dans l'hypothèse la plus favorable aux peuples de cette latitude, le soleil n'entroit au signe de la Vierge que près de cinquante jours après le solstice d'été. Or, certainement il y avoit long-temps alors que les récoltes du bled devoient être faites. Ainsi dans l'époque où nous considérons le Zodiaque comme Calendrier, nous ne voyons aucun des peuples à qui l'on pourroit faire honneur de cette invention, Perses, Indiens, Assyriens, ou Phéniciens, dont le climat est au moins aussi chaud que celui de la Grece, & conséquemment les moissons aussi précoces, pour qui l'on puisse accorder ce Calendrier symbolique avec l'ordre de son agriculture.

Nous sommes donc obligés de remonter à une époque antérieure, qui, rapprochant le signe des moissons du solstice d'été, le fasse coïncider avec le temps des récoltes des régions tempérées. Mais alors si les symboles de l'agriculture s'accordent en partie avec la terre, les symboles astronomiques, tels que la Balance, l'Ecrevisse & le Capricorne, sont bien loin de s'accorder avec le ciel ; & cependant ce n'est qu'à cet accord parfait que nous pouvons reconnoître les inventeurs & l'époque de l'invention. La Vierge ne peut se rapprocher du solstice ;

que le Cancer n'en soit éloigné ; la Balance n'occupe plus un équinoxe. Cependant ces deux emblèmes ont dû y être originairement , comme nous l'avons fait voir ; & nous ne pouvons imaginer aucune hypothèse qui place ailleurs qu'aux solstices , & à un équinoxe, nos trois premiers symboles. Ce qui nous reste à faire , c'est de les y placer ; mais dans un ordre inverse , & opposé à celui où ils étoient dans l'époque où nous avons fait notre premier essai , c'est-à-dire , de mettre à l'équinoxe du printemps , ou à celui des deux équinoxes qui a fixé de préférence l'attention de tous les peuples , l'image naturelle de l'égalité des jours & des nuits , la Balance , & de la regarder comme le symbole primordial de l'équinoxe du printemps. Alors le Cancer se trouvera au point où le soleil , après avoir paru quitter nos régions , revient sur ses pas , & le Capricorne , où le symbole de l'élévation occupera le point le plus haut de la course du soleil. Il semble que cette position primitive de la Balance à l'équinoxe de printemps , dans les siècles où fut inventé le Zodiaque , & fut faite la première division des cieux , se soit perpétuée en Egypte , comme l'annonce cette ancienne tradition que nous ont conservée leurs Astrologues. *Æsculapius* , dit Scaliger : (*notæ in Lib. I, Manilii, v. 125*), *Ægyptius vetustissimus scriptor in sua Myriogenesi scripserat in posterioribus Libræ partibus των αστέρων συγκρασις factam, eumque esse natalem mundi.* Scaliger cite pour garant Firmicus.

○ Cette nouvelle position de la sphere , en renversant tout , remet tout à sa place ; le Zodiaque devient le Calendrier le plus frappant du climat de l'Égypte , & convient à ce pays exclusivement à tout autre. Les cinq premiers symboles ; dont le sens se présentoit naturellement , & qui sembloient fixer d'une manière claire les points principaux du Calendrier rustique & astronomique , s'accordent parfaitement entr'eux , & avec l'état du ciel & de la terre ; & ils vont nous mettre en état d'appercevoir le sens des autres symboles , qui ne s'étoit pas manifesté d'abord aussi clairement ,

clairement ; c'est ce que nous allons voir par l'explication détaillée des douze signes du Zodiaque, considérés à cette époque.

Les trois premiers signes, à compter du solstice d'été, sont évidemment symboles de l'eau ; le premier est le Capricorne, mais un Capricorne amphibie, à queue de poisson, ou uni au corps d'un poisson (*Manil. Liv. IV, 791*, l'appelle *ambiguum sidus terræque marisque*). Le second, une urne, ou une homme penché sur une urne, de laquelle s'écoule un fleuve ; le troisième, deux poissons enchaînés, ou, suivant quelques sphères, un seul poisson. Ces trois symboles aquatiques, qui ne signifient rien dans cette saison pour les autres climats, peignent, de la manière la plus claire, l'état de l'Égypte dans les trois mois qui suivent le solstice d'été. Tous les Voyageurs anciens & modernes conviennent que peu de jours après le solstice, le Nil inonde toute l'Égypte pendant trois mois (*), & ne rentre dans son lit qu'après l'équinoxe d'automne : *In totum autem revocatur intra ripas in librâ centesimo die* (*Plin. Liv. V, chap. 9*). Cet intervalle de trois mois, durée de l'inondation, ne pouvoit donc être désigné d'une manière plus naturelle que par les emblèmes aquatiques, tracés dans les Constellations que le soleil parcourroit durant tout ce temps. Le Capricorne occupe dans notre hypothèse, un des solstices ; mais c'est le solstice d'été ; & le point le plus élevé de la course du soleil, fut assigné à l'animal, qui, comme le remarque Macrobe, broute sur les rochers les plus escarpés, & se plaît à vivre de préférence sur la cime des montagnes, » *pendent in rupe capellæ*, dit Virgile. Le chef des troupeaux le devient aussi des animaux qui sont peints dans le Zodiaque ; & le quadrupède, qui gravit où les autres ne peuvent atteindre, se trouva naturellement mieux placé au zénit des habitans de Thebes & de Syene, & au terme le plus élevé du mouvement ascendant du soleil, qu'au point le plus

(*) *Nilusque tumescens*

In Cancrum, & Tellus Ægyptii jussa natare (*Manil. Liv. IV, vers. 748*).
Le Cancer étoit alors signe solstitial.

bas de sa course annuelle. Macrobe, dans son explication, n'a pas fait attention que le Capre a été choisi pour symbole, non pas précisément parce qu'il monte en broutant, qualité qui lui est commune avec plusieurs autres animaux; mais parce que c'est sur la cime des rochers les plus élevés qu'il se plaît à paître, & qu'il n'est point de quadrupède qui prenne un essor aussi hardi. Dira-t-on que c'est simplement la marche ascendante du soleil depuis le solstice d'hiver, qu'on a voulu peindre sous cet emblème? Mais on fait que cette marche ascendante ne se manifeste nulle part moins qu'aux environs du solstice; & d'ailleurs, ce qui est un argument sans réplique, nous prouverons que l'Astronomie étoit déjà inventée bien avant le temps où le Capricorne a pu occuper le point solsticial d'hiver. Ainsi l'origine que lui supposeroit Macrobe ne peut avoir lieu, puisqu'il eut été inventé pour être symbole d'un mouvement ascendant, que le soleil ne pouvoit encore avoir lorsqu'il parcouroit ce signe avant l'époque trop récente de Macrobe, & même des Astronomes Grecs. En effet, comme remarque très-bien M. de la Nauze, en attaquant l'opinion » sur l'antiquité du Zodiaque, il n'y a que 3640 ans que » l'équinoxe a commencé à entamer la Constellation, » appelée aujourd'hui le Bélier: il ne l'avoit donc pas » encore entamée il y a 4000 ans. Dans ce temps-là » le Taureau ouvroit le printemps. Ainsi qu'on ne dise » plus que le Bélier étoit dès-lors le signe printanier; car » enfin, il n'est pas possible d'imaginer que les Auteurs » du Zodiaque aient jamais prétendu placer les Conf- » tellations hors de leurs propres signes ». Ces réflexions de M. de la Nauze tombent également sur le Cancer & sur le Capricorne, mais ne prouvent pas ce qu'il veut établir, que le Zodiaque soit d'invention moderne; mais au contraire, prouve qu'il est de la plus haute antiquité, si une fois il est constant par d'autres preuves, que l'Astronomie & la division des cieux remonte au moins au temps où les astérismes du Taureau répondoient à l'équinoxe du printemps.

Or, M. Freret, dans sa Défense de la chronologie, entre-

prend de prouver que chez les Egyptiens, 2782 ans avant J. C., & conséquemment lorsque le Taureau répondoit à l'équinoxe de printemps, la période solthiaque étoit déjà inventée & employée. Mais une pareille période suppose déjà une Astronomie très-perfectionnée, & en conséquence une division du ciel & du Zodiaque; ce qui fut comme le premier pas des inventeurs de l'Astronomie.

Nous trouvons dans notre nouvelle hypothese un second avantage; celui de pouvoir expliquer pourquoi dans toutes les spheres anciennes le Capricorne est représenté, ou uni à un poisson, ou terminé par un poisson. Ce Capricorne, demi-poisson, annonçoit le débordement du Nil, qui commençoit sous ce signe. La réunion du corps du Capricorne, avec celui du poisson, n'est que des siècles postérieurs, & nous vient des Calendriers sacrés, ou des Calendriers des Génies, dans lesquels ces réunions monstrueuses étoient familières; mais dans le Calendrier rural ou primitif, on peignit un double symbole, un Capricorne & un poisson. C'est sous cette forme qu'on le trouve dans un Planisphere Indien, imprimé dans les Transactions Philosophiques de 1772, planisphere qui remonte à la plus haute antiquité. L'idée du débordement, si intéressant pour le peuple Egyptien, & conséquemment celle du Poisson symbolique, semble même avoir fait oublier le Capricorne, ou l'emblème solsticial; de maniere que les Indiens, en recevant cette Astronomie, ont conservé la dénomination de Poisson à l'astérisme du Capricorne; ils l'appellent Macaram, nom d'une espece de Poisson. M. le Gentil croit appercevoir ici une différence entre le Zodiaque Indien & l'Égyptien. Je n'ai, dit-il, remarqué de différence bien réelle entre leur Zodiaque & celui des Egyptiens, que dans le Capricorne, que les Brame n'ont point. Le mot Macaram de la langue Brame, qui répond au Capricorne, signifie Poisson (*Voy. aux Indes, T. I, p. 247*); & effectivement, M. le Gentil, en nous donnant le nom des douze signes dans la langue des Brame, traduit Macaram par espece de Poisson; mais dans le Zodiaque Indien, l'on trouve le Capricorne, aussi bien que le Poisson; ainsi

cette différence n'est qu'apparente ; & comme nous avons retenu le nom du Capricorne , & oublié le Poisson ; les Brame ont retenu le nom du Poisson , & oublié le Capricorne , quoique ces deux emblèmes eussent été inséparablement unis dans l'origine , & placés dans la division où nos spheres peignent le Capricorne amphibie ; souvent même les Perles l'appellent comme nous , Capricorne , en Pelhvi *Nahi* , suivant M. Anquetil ; d'autres l'on peint amphibie *Capricornus est δίφρος & δίμορφον nam pars Caper est , pars piscis* (*Scaliger in apotelesm. Manilii , in Lib. IV , v. 254*).

Je dis plus ; le nom de Macaram n'est point un nom de la langue Brame ; c'est un nom Grec altéré par les Brame ; en voici la preuve : le Poisson qui est uni au Capricorne est celui que les Egyptiens honoroient sous le nom d'Oxirynque , ou le poisson , comme dit Plutarque , *acuto rostro*. C'est lui , qui , en Egypte , étoit regardé comme le génie précurseur des eaux , & la cause du débordement , comme on peut le voir dans ma première lettre (*Journal des Savans , 2 vol. Juin 1779*).

Or , cette espece de Poisson est celui que les Latins appelloient *Gladiolus* , & les Grecs *Macaira* ou *Epée* , c'est le Theut dont parle Plutarque. Cet Auteur (*Apophthegmes , pag. 185*) compare les habitans d'Eretrie à ce poisson , qui a une épée , & qui n'a pas de cœur. Telle est précisément la forme du Poisson , peint avec le Capricorne dans le Zodiaque Indien des Transactions Philosophiques ; l'inspection seule de ce monument prouve la vérité de mon étymologie. Ce n'est pas le seul mot de la langue Brame que j'aie reconnu pour une altération manifeste de noms grecs & latins , ou plutôt d'une langue primitive , d'où ces deux langues ont été formées. Ainsi l'union du Poisson au Capricorne n'a rien de bizarre. Elle a dû être , conséquemment à nos principes , & à l'origine primordiale que nous supposons à la spher.

Pendant le second mois , ou lorsque le soleil parcourt le signe qui suit immédiatement le signe solstitial , l'inondation augmente & arrive à son plus haut degré d'intumescence. Le débordement du Nil fut représenté

dans les cieux par un génie à figure humaine, tel qu'on peignoit les Dieux des fleuves, appuyé sur une urne, d'où sort un fleuve :

*Ille quoque inflexâ fontem qui projicit urna
Aquarius.* Manil. Liv. IV, v. 256.

C'est ainsi que dans nos sphares on peint le Verseau ; & le caractère abrégé de ce signe fut un courant d'eau, & eut cette forme \approx . Dans d'autres planisphares, tels que le planisphere Egyptien, conservé dans l'Œdipe de Kirker, on voit au lieu de l'homme ou du Verseau, une urne percée de mille trous, & d'où l'eau s'échappe abondamment de toutes parts : image assez naturelle d'un débordement. Aussi dans la distribution qui fut faite de la terre par aspects célestes, le signe solsticial, ou le Cancer, sous lequel le Nil commençoit à se déborder dans les derniers âges, fut affecté à l'Egypte, comme nous l'avons vu plus haut : *Nilusque tumescens in Cancrum* ; mais on lui attribua aussi le Verseau, comme génie tutélaire.

*Sed juvenis nudos formatus mollior Artus
Ægyptum ad.... vicina & Aquarius arva recedit.*
Manil, Liv. IV, v. 793.

Dans le Zodiaque Indien des Transactions Philosophiques, on voit simplement une urne. Ce symbole revient au même ; en effet, un vase destiné à contenir l'eau, put être très-bien pris pour le symbole de l'eau ; & il a été effectivement le symbole du débordement chez les Egyptiens, suivant le témoignage d'Hor-Apollo : *Nilum exundantem Ægyptii pingentes pingunt tres hydrias*, Liv. I, chap. 21. Le même Auteur dit qu'on le peignoit aussi sous l'emblème d'un Lion, à cause que l'inondation arrivoit sous ce signe : & Plutarque (*de Iside*, p. 366.), dit que les Egyptiens adoroient le Lion, & peignoient sa figure sur les portes de leurs temples, parce que le débordement du Nil arrivoit sous le signe du Lion. Il est évident que ce dernier emblème est celui des âges postérieurs, ou du temps

auquel le Lion se trouvoit près du Solstice d'été. Mais si la constellation du Lion, signe que parcouroit le Soleil lors du débordement, fut prise pour symbole de ce même débordement, l'Astronomie Egyptienne fut donc liée avec l'état de la terre & du Nil en Egypte; & lorsque dans l'origine on établit ces rapports entre le ciel & la terre, il n'est pas étonnant qu'on ait dessiné un homme qui verse un fleuve, une urne percée, & dont l'eau se répand, ou même simplement, ce qu'ils appelloient *vas aquarium*, pour en faire la division du Zodiaque, où étoit le soleil pendant le fort de l'inondation. Les Grecs l'appellent *Calpe*, l'urne; les Latins *amphora* & *urna*; les Indiens *coumbum*, cruche; & en Pelhvi *del* ou *dol*, le seau; c'est le *délû* des Arabes, le *dolium* des Latins, &c. Les trois vases dont parle ici Hor-Apollo, sont aux trois décans du signe :

Quas partes decimas dixere decania gentes.

Manilius, Liv. IV, v. 294.

C'est ainsi que sur les Obelisques qui sont à Rome, le Taureau équinoxial se trouve répété souvent trois fois, aussi bien que le vautour céleste, génie du printemps; on mettoit trois épis dans le signe de la Vierge, & on peignoit trois Béliers dans la case, ou le signe du Bélier; c'est ce qu'on voit en Egypte dans une grotte qui représente les sacrifices de l'équinoxe sous le Bélier. Les sacrificateurs sont placés vis-à-vis d'un bucher, composé de trois piles de bois, il y a dix morceaux à chacune, nombre égal à celui des degrés de chaque signe, & sur chaque pile est un petit Bélier. Les Prêtres touchent du bout du doigt l'extrémité des rayons solaires, & reçoivent le feu sacré (Montfaucon, 2 vol. Supplément après la planche 51). Ainsi cette triple répétition du même symbole, ou du *vas aquarium*, prouve encore que c'est ici un emblème astronomique, relatif à un des signes du Zodiaque, divisé en trois parties. C'est aussi ce qui fait dire aux Perses dans leur Cosmogonie ou Boundesh, qu'il y a des astres à trois corps, tels que Taschter; & la Mythologie grecque admet

également des génies, ou étoiles à trois corps, tels que Géryon.

Pendant le troisieme mois, le Cultivateur oisif, forcé de se retrancher sur ses digues, vit au milieu des eaux, & l'Egypte présente alors l'image d'une vaste mer, au milieu de laquelle s'élevent des Villes qui semblent flotter au sein des ondes, ou pour me servir des termes de Diodore, *qu'on prendroit pour les îles Cyclades*. Les Egyptiens comparerent naturellement l'état d'inaction de cette vie aquatique à celui des Poissons, & peignirent dans le ciel un poisson, ou même deux Poissons enchainés, tels que nous le voyons dans nos spheres. Le signe céleste que parcouroit tous les ans le soleil à cette époque, étoit l'emblème simple & naturel de leur situation.

Vers l'équinoxe d'automne le Nil se retire, & rentre peu de temps après entièrement dans son lit; mais les eaux qu'il a laissées dans les endroits bas, séjournent dans plusieurs lieux, & le sol nouvellement découvert ne présente qu'un limon gras, qui n'a point encore assez de consistance pour qu'on y imprime le soc de la charrue. Aussi laissoit-on la terre s'affermir après la retraite des eaux, suivant Diodore; & pendant ce temps l'Egyptien voyoit croître l'herbe verte, & les troupeaux pouvoient déjà y trouver une abondante pâture (*Diodore, Liv. I, p. 32*). On lâchoit donc les troupeaux, & leur entrée aux pâturages est marquée dans les Cieux par l'image d'un Bélier, ou du chef du troupeau.

Ce n'est que dans le cinquieme mois, c'est-à-dire, en Novembre, que commence le labourage, & les premiers travaux du peuple Agriculteur. Diodore nous dit qu'on jette en Novembre le bled sur le limon que le Nil a laissé dans les plaines, & qu'on le couvre en y traçant un sillon sans profondeur, avec une charrue très-légere. Pline confirme également ce témoignage (*Liv. XVIII, chap. 47*), en réfutant l'opinion de ceux qui assuroient qu'on se bornoit à faire remuer le limon humide par des pourceaux. Cela, dit-il, a pu être autrefois; mais aujourd'hui, *inarari certum est abjecta prius semina in limo di-*

gressi amnis : hoc est Novembri mense incipiente. A l'époque où nous considérons la sphere, le soleil en Novembre parcouroit le Taureau céleste ; & cet emblème ne fut placé dans les Cieux, que comme le symbole du commencement des travaux d'un peuple agricole. Non-seulement, c'est l'idée que fait naître l'image du Bœuf agriculteur ; mais il est certain, par le témoignage d'Hor-Apollo, rapporté ci-dessus, que le Bœuf fut choisi en Egypte pour être le symbole des travaux : *Bovis masculi cornu depictum opus designat.* Manilius, *Astronom.* Liv. IV, v. 142, regarde aussi le Taureau céleste comme le signe hieroglyphique des travaux rustiques :

Submittit aratris

*Colla jugumque suis poscit cervicibus ipse ;
Ille suis phæbi portat cum cornibus orbem ,
Militiam indicit terris , & segnia rura
In veteres revocat cultus , Dux ipse laboris.*

Les Egyptiens, qui dans la suite abrégèrent ces symboles ; au lieu de peindre un Bœuf en totalité, en peignirent seulement la corne, qui suffisoit pour leur rappeler l'idée totale.

La végétation en Egypte est extrêmement prompte, suivant le témoignage de Diodore, & de tous les Voyageurs modernes. La terre, un mois après être ensemencée, ouvre son sein, & montre au Laboureur l'espérance de ses récoltes. Les productions nouvelles & l'état d'enfance de la nature, ne pouvoient être mieux peints que par l'emblème de deux enfans naissans, ou même, suivant les spheres orientales, par deux jeunes Chevreux qu'une mere vient de mettre bas (Hyde, *de vet. rel.* pag. 397).

Le soleil, après avoir parcouru ce signe, arrivoit au terme de son plus grand éloignement. Il avoit paru au mois de Juin sur la tête du peuple Egyptien ; mais ensuite il n'avoit cessé de s'en éloigner, comme s'il eût voulu fuir ce climat, & menacer la terre d'une nuit éternelle. Arrivé enfin au solstice, il cesse de s'abaisser ; il revient
sur

sur ses pas pour regagner le point d'où il est parti, par un retour vers nos climats, qui le ramene au commencement de sa carrière annuelle; ce phénomène dut frapper singulièrement les premiers Observateurs, & mérita d'être exprimé par un symbole imitatif. L'Ecreviffe fut l'emblème le plus naturel de cette marche retrograde, & son image fut tracée à la division du Zodiaque, où le soleil entroit lorsqu'il cessoit de fuir, & rapportoit la lumiere & la vie, en parcourant en sens contraire les mêmes degrés de hauteur qu'il avoit parcourus d'abord en descendant du haut des cieux.

Cette époque du mouvement annuel du soleil, fut la plus observée en Egypte; & le retour de cet astre vers le trône céleste, y donna même naissance à des fêtes. Achilles Tattius nous dit que les Egyptiens autrefois, voyant le soleil quitter le solstice d'été, descendre jusqu'au solstice d'hiver, & par sa retraite, diminuer la longueur des jours, avoient craint que le flambeau du monde ne les abandonnât pour toujours; ils se livroient en conséquence à la douleur & aux larmes; mais qu'aussitôt qu'ils le voyoient s'arrêter dans sa fuite, pour remonter vers eux, & leur accorder plus longtemps le bienfait de la lumiere, ils célébroient son retour en prenant les habits de fête, & se couronnoient de fleurs (*Isag. ad Arati phen. cap. 23*). Il n'est donc pas étonnant que ce retour, qui formoit l'objet de leur impatience, ait été spécialement désigné dans les cieux; & ils ne pouvoient même choisir de symbole plus sensible que celui qu'ils y ont placé. Il est vrai que Macrobe, dans son explication, supposoit que c'étoit au solstice d'été que l'Ecreviffe avoit été originairement placée; mais cette supposition tombe d'elle-même, quand l'on prouve que le Lion a occupé le solstice d'été avant l'Ecreviffe; & il est certain que, lors de l'invention du Zodiaque, le Cancer ne fut pas destiné à peindre ce solstice, puisqu'alors il n'y répondoit pas.

Mais en attendant que nous ayons prouvé cette existence du Zodiaque, antérieure au temps où l'Ecreviffe

occupoit le solstice d'été, nous ferons quelques réflexions qui prouvent l'erreur de Macrobe; il favoit par les traditions anciennes que l'Écrevisse avoit été originairement destinée à peindre la marche retrograde du soleil; & comme au temps de Macrobe, ce signe étoit près du solstice d'été; il imagina que c'étoit pour peindre ce solstice où il étoit alors. Cette erreur étoit d'autant plus naturelle à un Romain, que l'année des Romains commençant au solstice d'hiver, ils pouvoient regarder ce point comme le commencement de la carrière du soleil, & le solstice d'été comme l'époque de son retour. Mais Macrobe devoit considérer que le mot retrograde est une expression relative, dont la fixation dépend du point de départ; de manière qu'un corps ne peut jamais être censé retrograder, à l'instant où l'on suppose qu'il commence à se mouvoir. Or, pour les anciens Egyptiens qui commençoient leur année & leur grande période au solstice d'été, au lever de Sirius (Porphyre, *de antro nymph.* pag. 264), le point de départ du soleil dut être le même que celui de l'année marquée par sa révolution. Il étoit censé retrograder, lorsqu'après avoir parcouru la moitié du ciel par son mouvement en déclinaison, il revenoit sur ses pas, & parcouroit une seconde fois le même espace, mais en sens contraire.

Il paroît d'ailleurs, qu'on a dû placer originairement le commencement des signes, ou la première maison du soleil, au solstice d'été, avant de la fixer à l'équinoxe: la méthode qu'on a dû suivre dans la première division des cieux, semble favoriser cette conjecture. Les Observations des ombres solstitiales, & celles des amplitudes ont été vraisemblablement les premières qu'on ait faites; parce qu'elles étoient les limites naturelles du mouvement en déclinaison; & qu'il a été plus simple de commencer à diviser par une des extrémités de ce mouvement, que par le point du milieu: c'est l'opinion de M. Gouget, tom. I, pag. 222. Olaus Rudbeck, dans son *Atlantide*, tom. I, chap. 5, nous apprend que c'étoit suivant cette méthode que les anciens Suédois régloient leur année,

Enfin, *Simplicius* (*de Cælo*, Liv. II, c. 46), atteste que ce fut par des Observations sur ces apparences du coucher & du lever du soleil, que les premiers hommes reconnurent son mouvement.

Cette conjecture, née de la nature même des choses, se trouve confirmée par l'ordre que mettent plusieurs Auteurs anciens dans l'énumération qu'ils font des douze signes; c'est presque toujours du solstice d'été qu'ils commencent à compter. Plutarque nous donne une division du Zodiaque, dans laquelle il met le Cancer à la tête des autres signes, ensuite le Lion, &c. (*Plutarque de placit. Phil.* Liv. I, c. 6); le Calendrier de Géminus, qui est une description du mouvement annuel du soleil dans le Zodiaque, déterminé par des levers & des couchers d'étoiles, fixe également le point de départ du soleil au solstice d'été (*Geminus*, c. 16. *Petav. Uranol.* p. 36). Le Calendrier de Ptolémée part également du mois *Thot*, qui répondoit originairement au solstice d'été, où commençoit l'année Égyptienne au lever de Sirius (*Petav. Uranol.* pag. 43). Hipparque (dans son Commentaire *ad Arati phænomena*, Liv. II, c. 5,) commence aussi sa distribution du Zodiaque par le Cancer, le Lion, &c.; c'est-à-dire, qu'il la fait partir du solstice d'été (*Uranol.* pag. 120). Le Commentaire sur Aratus, attribué à Eratosthènes, fixe aussi au solstice d'été le premier signe du Zodiaque: *Zodiacus signis duodecim distinguitur, quæ sunt Cancer, Leo, &c.* (p. 142). Le premier des travaux d'Hercule étoit sa victoire sur le Lion solstitial. Enfin, Achilles Tatius dit positivement, que c'est au solstice d'été que commence le Zodiaque (*Uranol.* pag. 96). En voilà assez pour prouver que le solstice d'été a dû être originairement le point du départ du soleil, & le commencement du Zodiaque, & que conséquemment on n'a pas pu dire que le soleil, qui commençoit là sa carrière, eut retrogradé, ou revint sur ses pas. Nous avons insisté sur la détermination du lieu où le soleil a été censé commencer à retrograder, afin de faire voir, que la place que nous assignons au Cancer dans notre hypothèse, est celle qui lui convenoit

le plus naturellement. De tous les emblèmes astronomiques, c'est celui dont le sens se présente le plus à découvert, & où l'équivoque est moins à craindre; il étoit donc important de bien fixer sa place, puisqu'elle seule, bien déterminée, règle nécessairement celle des autres.

Un mois après que le soleil a quitté le solstice d'hiver, & qu'il commence à se rapprocher du peuple Egyptien, il reprend alors la force qu'il avoit perdue; les productions de la terre acquièrent cette vigueur qui précède la maturité; déjà les campagnes jaunissantes attendent la faux du moissonneur. On peignit dans les cieux un Lion, soit comme le symbole de la force que la végétation a déjà acquise, soit parce que la couleur de cet animal est celle des moissons dorées: *Fulvi Leones, flavæ Arista.*

Il ne s'écoule, tout au plus, que quatre mois en Egypte entre les semailles & les moissons; c'est ce qu'attestent Diodore (Liv. I), & tous les autres Voyageurs. Les bleds sont fermés dans la haute Egypte dès le mois de Mars, ou au commencement d'Avril. Dans notre système, le signe de la Vierge répondoit alors à la plus grande partie du mois de Mars, & les moissons commençoient tous les ans sous ce signe, éloigné précisément de quatre signes du commencement de l'année rurale, ou du temps des semailles. On ne crut pouvoir mieux déterminer cette époque intéressante de l'agriculture Egyptienne, qu'en peignant dans le ciel trois épis; nombre égal à celui des décans, ou en y dessinant une jeune Moissonneuse, qui tenoit à sa main un épi. Voilà donc encore un des emblèmes les plus sensibles des opérations agricoles, qui trouve ici sa place naturelle. Le défaut d'accord de la Moissonneuse avec l'état de l'Egypte dans les derniers âges, avoit fait refuser à ce peuple l'honneur de l'invention du Zodiaque & de l'Astronomie, quoique la voix presque unanime de toute l'antiquité, lui en eut attribué la gloire, & qu'il ait, plus qu'aucun autre peuple, laissé des monumens de sa grandeur & de ses connoissances astronomiques. Dans notre nouvelle hypothèse, chaque signe reprend sa place, &

le peuple Egyptien trouve la justification de ses droits dans les titres même qu'on lui oppofoit.

Le figne de la Balance qui fuit la Vierge , annonce une époque auffi importante dans l'année aftronomique , que les épis fymboliques dans l'année rurale ; & il s'accorde encore de la maniere la plus heureufe avec l'état du ciel , dans l'époque que nous affignons à l'origine du Zodiaque : l'égalité des jours & des nuits , la divifion égale de la lumière & des ténèbres , ne peut être défignée par un fymbole plus naturel & plus fimple , que par celui d'une Balance. On plaça donc cet emblème dans la divifion du Zodiaque qui répondoit à l'équinoxe de Printemps , celui des deux équinoxes , qui dans tous les fiecles , a fembé fixer de préférence l'attention de tous les peuples. La place que nous lui affignons ici , lui convient donc au moins autant que celle où l'on avoit fupposé qu'il fut mis originairement , fuppoftion qui devient chimérique , quand on fait attention que l'Aftronomie étoit inventée longtems avant que les af térifmes de la Balance puffent répondre à l'équinoxe d'automne.

Quelques perfonnes ont cru que la figure de la Balance étoit une invention moderne , & l'ouvrage des flatteurs d'Augufte ; mais la Balance fe trouve dans les monumens Egyptiens & Indiens , qui précèdent de bien des fiecles l'âge d'Augufte : on la voit fur le Zodiaque Indien qui fe trouve dans les Tranfactions Philofophiques ; tous ceux qui nous ont donné les noms des douze fignes du Zodiaque , chez ces peuples , y nomment la Balance. *Tolam* , dit M. le Gentil , défigne une Balance Romaine (*Voyage aux Indes* , tom. I , pag. 247) ; la même Conftellation s'appelle en Pelhvi , *Tarazou* , qui fignifie auffi Balance , fuivant M. Anquetil. C'eft au lever de la Balance que la cofmogonie des Perfes fixe l'introduction du mal , ou l'approche de la mort de la nature (*Zend-Avefta* , tom. II , pag. 420). Ce figne portoit ce nom , même chez les Romains , avant Augufte ; & Cicéron , qui traduifit à dix-huit ans le poème d'Aratus , l'appelle *jugum* , traduction de *ζυγος* , Balance , nom qu'elle portoit chez les Grecs ;

& dans Geminus, qui écrivoit du temps de Sylla, suivant le P. Petau; cet Auteur emploie aussi le mot de $\chi\eta\lambda\alpha\iota$, comme Ptolémée; il paroît qu'on disoit l'un & l'autre. La raison de cette double dénomination vient de ce que les étoiles du Scorpion s'étendent jusques dans la division qui appartient à la Balance, & que souvent on a mis cette Balance dans les pinces de cet animal; delà le nom de $\chi\eta\lambda\alpha\iota$ ou ferres donné au signe de la Balance; mais originairement la Balance y étoit placée dans les mains d'une femme, semblable à celle qui occupe le signe de la Vierge. C'est ainsi qu'on la trouve dans une foule de monumens anciens: *Humana est facies Libræ*, dit Manilius, Liv. II, v. 527; *Libripens enim*, ajoute Scaliger, *in Astrothesiis figurabatur: alii tamen à Virgine gestari volunt*. Aussi quelquefois la Balance fut peinte seule, & séparée des ferres du Scorpion. Achilles Tatius dit positivement que le nom de Balance étoit celui que les Egyptiens donnoient à ce signe: *Chelæ*, dit-il, *ab Ægyptiis vocatæ jugum* (*Uranol. Petav. pag. 96*). Ce symbole appartenoit donc à la sphere Egyptienne, de beaucoup antérieure au siècle d'Auguste. Hipparque, qui vivoit plus d'un siècle avant ce Prince, l'appelle aussi $\zeta\upsilon\gamma\omicron\varsigma$ (*Uranol. Petav. Liv. III, pag. 134*). Il est donc incontestable que la Balance est un symbole astronomique aussi ancien que tous les autres; & que s'il a été inconnu à quelques peuples, ce ne fut certainement pas au peuple Egyptien, à qui nous rapportons ces emblèmes astronomiques. Il étoit important de bien constater l'antiquité de ce symbole, parce qu'il est un des plus expressifs; l'image d'une Balance, mise précisément à trois signes de l'Ecrevisse, est un des argumens les plus forts de notre système sur la position primitive des douze signes du Zodiaque.

Le signe qui suit la Balance, est le Scorpion; il répondoit alors au mois d'Avril & au commencement de Mai, ou du second mois qui suivoit l'équinoxe de printemps. L'idée que présente naturellement cet emblème est celle du venin, ou de quelque maladie; & il est assez vraisemblable que les anciens, dont tous les Calendriers

Étoient météorologiques, après avoir peint dans les cieus les principales époques de l'année astronomique & rurale, auront aussi tracé les phénomènes périodiques de leur climat. Les Calendriers de Geminus & de Ptolémée, réglés sur des levers d'étoiles, ne contiennent que les annonces de la pluie, du vent, & en général de toutes les variations de l'air, qui semblent se renouveler tous les ans. Comparons donc le Scorpion symbolique avec l'état de l'air en Egypte dans ces mois-là pour trouver le sens de cet emblème. Pluche, dans son histoire du Ciel (tom. I, pag. 37), appuyé de l'autorité de Drapper, de Maillet & de Wanfleb, nous dit que presque tous les ans, il souffle en Avril un vent d'Ethiopie, furieux & pestilentiel, qui porte par-tout le ravage. Il semble assez simple de regarder le Scorpion, reptile mal-faisant, comme l'emblème naturel de ces vents chargés de vapeurs dangereuses.

Il ne nous reste plus qu'à chercher le sens du dernier signe, celui du Sagitaire, dans lequel on avoit peint seulement un arc & un trait prêt à lancer, comme il paroît par le Zodiaque Indien, & par le nom que les Perfes donnent à ce signe qu'ils appellent l'arc (*Zend-Avesta*, tom. II, p. 349), les Indiens le nomment la fleche ou *vimaspa* (*M. le Gentil*, tom. I, pag. 247), ou Dhannouffou. Il me semble que la rapidité du trait fut l'image la plus naturelle de celle des vents, & qu'on voulut par-là désigner le retour des vents Étésiens, qui commencent à souffler dans le mois qui précède le solstice d'été & le débordement du Nil, dont on les croyoit la cause. Le débordement, dit Pluche (tom. I, pag. 40), étoit toujours précédé par un vent Étésien, qui, soufflant du Nord au Sud, vers le temps du passage du soleil sous les étoiles de l'Ecreviffe, pressoit les vapeurs vers le Midi, & les amassoit au cœur du pays d'où venoit le Nil; ce qui y causoit des pluies abondantes, grossissoit l'eau du fleuve, & portoit ensuite l'inondation dans toute l'Egypte. Pluche n'a fait presque ici que traduire Plutarque (*de Iside & Osiride*,

pag. 366, & le fragment d'un ancien Auteur, imprimé à la suite d'Hérodote (pag. 607).

Mais on pourroit donner encore un autre sens à ce symbole. Chez un peuple guerrier, tel que fut le peuple Égyptien, & qui après ses récoltes n'avoit plus rien à faire, parce que le Nil alloit inonder tout le pays, n'est-il pas vraisemblable qu'on aura pu destiner à porter la guerre chez l'Étranger un temps pendant lequel la nature même de leur climat les eût réduits à l'inaction? C'est l'idée que pourroit faire naître un arc & un trait, symbole usité chez ce peuple pour désigner la guerre: *Armatus homo Sagittam jaculans*, dit Hor-Apollon, *tumultum significat* (Liv. II, chap. 8); d'autres en effet, y peignoient un faisceau de traits, ou un carquois (*Scaliger ad Manilium*, pag. 437). Cette dernière interprétation s'accorde assez avec ce que nous dit Manilius (Liv. III, v. 625 & suiv.), sur les travaux de l'homme aux approches du solstice d'été:

« *Cancer ad æstivæ fulget fastigia Zonæ...*
 » *Tunc & bella fero tractantur Marte cruenta,*
 » *Nec Scythiam defendit hiems. Germania sicca*
 » *Jam tellure fugit, Nilusque tumescit in arva.*
 » *Hic rerum status est, Cancræ cum sidere Phæbus*
 » *Solstitium facit, & summo versatur Olympo* ».

Ces idées sur le Sagittaire ont été adoptées par les Astrologues, & sous ce signe naissoient les Guerriers,

Necnon Arcitenens prima cum æste resurgit,
Pectora clara dabit bello, magnisque triumphis
Conspicuum patrias victorem ducet ad arces.

Manilius, Liv. IV, v. 559.

Quoi qu'il en soit, quand même nous ne saisissons pas toujours au juste l'idée qu'on a voulu présenter par ces douze emblèmes; il suffit qu'il s'en trouve plusieurs dont
 le

ORIGINALS OF THE

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

le sens soit si naturel, qu'il ne puisse souffrir d'équivoque; car, comme nous l'avons fait observer, la place d'un seul bien déterminée, fixe nécessairement celle de tous les autres. Tout ce qu'on pourroit conclure de l'insuffisance de l'explication de quelques-uns de ces signes, c'est que l'intelligence du sens qu'ils renferment, dépend de l'histoire naturelle de ce pays, ou des occupations de ces peuples, ou du préjugé qui leur faisoit attribuer certaines qualités à tels ou tels animaux. Mais il est plusieurs de ces emblèmes dont le sens est très-clair, & l'application très-naturelle; telle est la Balance placée à un équinoxe, l'Ecrevisse ou l'animal retrograde à un solstice; le Bœuf à l'ouverture des travaux rustiques; une fille qui porte un épi placée au mois des moissons; trois figures aquatiques, répondant aux trois mois du débordement; en voilà beaucoup plus qu'il n'en faut pour déterminer la position primitive des astérismes, ou Constellations du Zodiaque, considéré comme le Calendrier astronomique & rural, d'un peuple savant & agricole tout ensemble. Ce qu'il y avoit de plus essentiel à prouver, c'est qu'il s'accorde parfaitement avec l'agriculture de l'Égypte; tandis qu'il est aussi d'accord avec la position des points solsticiaux & équinoxiaux dans le Ciel à une certaine époque. Il résulte delà, que non-seulement il convient à l'Égypte; mais encore qu'il ne convient qu'à elle seule, par la raison que les opérations agricoles de ce pays suivent presque l'ordre inverse de celui qui a lieu dans les autres climats; de manière qu'il est impossible qu'un Calendrier rural, qui convient au peuple Égyptien, puisse convenir à quelqu'autre peuple que ce soit. Nous concluons donc que c'est avec raison que les anciens Écrivains font honneur à l'Égypte de l'invention des Sciences Astronomiques.

En vain, nous objecteroit-on ici qu'on peut supposer une autre position de sphere, où le signe des moissons & du labourage s'accorde également avec l'agriculture des autres climats. On ne doit pas oublier qu'il ne suffit pas que cet accord ait lieu pour l'état de la terre; qu'il faut encore qu'il ait lieu pour celui du ciel, & qu'il n'y a pas ici

une foule de combinaisons à essayer ; il n'y en a que deux. Si on ne met pas avec nous l'Ecrevisse au solstice d'hiver, & la Balance à l'équinoxe de printemps, on sera obligé de mettre le premier de ces deux emblèmes au solstice d'été, & le second à l'équinoxe d'automne ; & alors la sphere aura la position qu'elle avoit environ 300 ans avant l'Ere Chrétienne. Mais nous avons fait voir qu'une pareille position du Zodiaque ne s'accorde ni avec l'agriculture des Egyptiens, ni avec celle des Grecs, ni avec celle des Assyriens, Phéniciens, Medes, Perses, Indiens, & en général, d'aucun peuple qui moissonne avant le cinquantième jour qui suit le solstice d'été, ni avec celle qui place les labours en automne.

La seule objection qui paroisse de quelque importance contre cette explication, est la haute antiquité que nous supposons à l'invention du Zodiaque ; mais elle pourroit être bien moindre si l'on supposoit qu'il est arrivé quelque grande inégalité dans la précession des équinoxes. D'ailleurs, nous avons supposé que c'est le signe dans lequel entroit le soleil, qu'on a désigné par un caractère hiéroglyphique représentatif de l'état du ciel, ou de la terre dans chaque mois. Mais on pourroit dire que les Inventeurs avoient placé ces symboles, non pas dans le lieu qu'occupoit le soleil, mais dans la partie du ciel opposée ; de maniere que la succession des levers du soir de chaque signe, eût réglé le Calendrier ; l'invention de l'Astronomie appartiendroit encore incontestablement à l'Egypte, mais ne remonteroit pas plus loin que l'époque où le Taureau étoit le signe équinoxial de Printemps, deux ou trois mille ans avant l'Ere Vulgaire. Ainsi, dans cette hypothese, lorsque le soleil, en conjonction avec le Taureau, arrivoit le soir à l'horizon, le premier signe qui se trouvoit alors à l'Orient au-dessus de l'horizon, & qui finissoit de se lever, eût été la Balance ; & l'ascension de cette Constellation eut aussi désigné l'équinoxe de printemps. De même l'entrée du soleil au Lion, eût été marquée le soir par le lever total & acronique vrai du Capricorne : l'entrée au Verseau ou au

solstice d'hiver, par l'ascension du Cancer; l'entrée au Bélier, répondant aux moissons, par le lever du soir de l'épi, ainsi des autres; & tous les emblèmes recevroient le même sens.

Cette méthode s'accorderoit beaucoup mieux avec la chronologie reçue, que nous ne prétendons point contester. C'est au Lecteur à juger & à choisir. D'ailleurs, nous avons des preuves que le Zodiaque étoit inventé lorsque l'équinoxe répondoit au moins au milieu du Taureau, 3300 ans avant Jesus-Christ; & pour tout concilier, il faudroit supposer qu'on commença à diviser par le milieu des signes, ce qui n'est guere probable.

Quoi qu'il en soit, ce sera toujours à l'Egypte que ces dénominations appartiendront. Il y a encore un argument que nous avons plusieurs fois indiqué, & qui détruit tout accord qu'on pourroit imaginer avec l'agriculture de quelque peuple que ce soit, dans l'hypothese qui placeroit la sphere telle qu'elle étoit trois cens ans environ avant l'Ere Chrétienne; c'est l'antiquité qu'on est forcé de donner à l'Astronomie, indépendamment de notre système. Si l'Astronomie remonte, au moins au temps où le Lion céleste occupoit le solstice d'été, on ne peut pas regarder comme position primordiale du Zodiaque, celle qui place à ce solstice l'Ecrevisse, ou le premier degré de ce signe, qui n'a dû y arriver que deux mille cent soixante ans après cette époque. Or, nous ne pouvons nous empêcher de donner au moins cette antiquité au Zodiaque. M. Bailli, dans son histoire de l'Astronomie ancienne, tom. I, a très-bien prouvé, que non-seulement le Lion, mais la Vierge même, avoit dû autrefois occuper le solstice d'été. Nous n'ajouterons rien aux preuves par lesquelles ce savant Astronome établit son opinion, preuves tirées des Observations anciennes des Constellations, qui autrefois servoient à déterminer les équinoxes, & supposoient le point équinoxial dans les astérismes du Taureau. Les autorités qu'il rapporte & les inductions qu'il en tire, nous ont paru si concluantes, que nous ne croyons pouvoir mieux faire que d'y renvoyer

le Lecteur. Le travail que nous avons nous-même entrepris sur la Mythologie, que nous expliquons par l'Astronomie, suppose toujours le Lion au solstice d'été, & le Taureau à l'équinoxe de Printemps; & les solutions des Fables auxquelles nous avons appliqué cette nouvelle clef, nous ont constamment donné le même résultat, ainsi que tous les monumens. Hercule se repose sur la peau du Lion, & les Egyptiens mettoient le trône d'Horus sur le Lion. *Hor-Apollo*, Liv. I, ch. 17.

Cette antiquité de l'Astronomie une fois établie, voici le raisonnement que nous faisons. La Balance & l'Ecrevisse ont été dans l'origine destinées à peindre, l'une un équinoxe, l'autre un solstice. C'est le sens le plus naturel que nous puissions donner à ces deux emblèmes, & c'est celui qu'on leur a toujours donné jusques ici. Leur distance respective, ou l'intervalle de 90° qui les sépare, confirme encore cette conjecture. Ils ont donc occupé cette place originairement. La question se réduit à savoir à quel équinoxe ou à quel solstice ils ont été d'abord placés. Ce n'est point, comme nous venons de le voir, à l'équinoxe d'automne ni au solstice d'été qu'ils ont été primitivement, puisque l'Astronomie & l'invention du Zodiaque, est antérieure au temps où ils ont occupé ce point. C'est donc à l'équinoxe de printemps & au solstice d'hiver, qu'ils ont été placés, à l'époque de l'invention du Zodiaque. Ils étoient tous deux symboles parlans, l'un de l'égalité des jours & des nuits, l'autre du mouvement retrograde du soleil; & cependant il fut un temps où ils ne pouvoient s'accorder avec ce double phénomène. Donc, s'ils s'y étoient accordés autrefois, ce n'est qu'en remontant fort loin qu'on parviendra à voir ce qu'ils ont dû nécessairement signifier dans l'origine. Or, en les rétablissant dans la place que la précession leur a fait quitter, le Zodiaque entier devient un Calendrier de l'Égypte, & la peinture naturelle de l'état du ciel & de la terre dans ce pays. Donc il a été inventé chez ce peuple, & dans l'époque unique où il convient à ce climat.

On voit qu'en partant de la supposition la plus sim-

ple, c'est-à-dire, qu'en imaginant que les figures d'animaux tracées dans le Zodiaque, ne sont pas des peintures bizarres, ni des figures dessinées au hazard, & sans but, nous sommes arrivés à une époque où le Zodiaque est l'emblème le plus naturel du ciel & de la terre chez le peuple Egyptien. Cette supposition n'a rien que de vraisemblable, puisqu'on fait que si ce peuple n'est pas l'inventeur de l'écriture hiéroglyphique, au moins il en a fait usage plus qu'aucun autre peuple, l'a conservée plus longtemps, & nous a transmis plus de monumens de ces savans emblèmes. Nous le répétons encore; il seroit bien étonnant que chez eux tout fut hiéroglyphique, & que les emblèmes des Constellations qui se trouvent tracées sur presque tous leurs monumens, & qu'ils appelloient les caractères de leur écriture sacrée, fussent les seules figures dans lesquelles il n'entrât aucun dessein. Macrobe nous assure qu'elles avoient un sens; & la connoissance que nous avons du génie Egyptien, plus encore que le témoignage de Macrobe, nous en est garant; de manière que j'aurois mieux reconnoître que je n'ai pu en deviner le sens, que de supposer qu'ils n'y en attachèrent aucun. Les symboles tracés dans le Zodiaque, se sont conservés pendant trop de siècles, sans altération, & se retrouvent chez trop de peuples, avec les mêmes traits, pour croire qu'ils fussent des signes arbitraires. Aussi, M. de Geblin pense-t-il comme moi, que les noms que portent les signes du Zodiaque, ne furent certainement pas inventés au hazard (tom. IV, pag. 60). On ne sauroit nier qu'il n'y ait le plus grand rapport entre ces noms & les phénomènes qu'offre le cours de l'année; & en conséquence ils doivent remonter à une antiquité très-reculée.

M. Bailly (*Hist. de l'Astron.*, tom. I, pag. 184), observe que les sphères des Chaldéens & des Perses renfermoient des figures d'hommes sans nom. Je pense comme lui; mais voici la conclusion que j'en tire: 1°. ce ne sont point des hommes, ou des héros apothéosés qu'on y avoit placés; puisque sur le champ la figure eut eu un

nom, celui du héros apothéosé ; 2°. les figures primitives étoient allégoriques, & purement hiéroglyphiques, des figures parlantes, soit par leurs attitudes, soit par leurs attributs ; 3°. enfin les noms qu'on leur a donnés dans les Poèmes allégoriques, où on les personnifioit, exprimoient leur fonction ou leur position, tels que l'épithète de Phaéton ou Brillant, donnée au Cocher, le nom de Cadmus, ou l'Oriental, donné au Serpenteaire, celui de Seigneur & de Roi donné en langue orientale, & que ce sont ces noms qu'on a mal interprétés, qu'on a pris pour des noms d'hommes.

Si quelques peuples ont fait un changement dans les noms des Constellations, ce n'a été que dans le même principe, pour y substituer un emblème évidemment relatif à leur siècle & à leur climat : nous voyons, par exemple, que les Arabes ont supprimé un des deux Poissons, celui qui est sous le corps d'Andromède. Mais à la place ils y ont substitué une Hirondelle, emblème naturel du retour du printemps, que le lever de cette Constellation sembloit ramener. On fait que le retour de cet oiseau de passage est encore observé par les habitans de nos campagnes, comme une époque de l'année rurale, & comme le signe avant-coureur du printemps :

Fallimur : an veris Prænuntia venit Hirundo,

(Ovide, *Fast.*, Liv. II, v. 853).

Ce Poète fixe ce retour sous les Poissons, ou à la fin de Février.

C'est ce que nous retrouvons dans le Calendrier de Geminus (*Uranol. Petav.*, pag. 38). Voici comme commence le mois qui répond aux Poissons : *Pisces sol percurrit diebus 30 ; die 2, tempus est Hirundinem apparere.* Le Calendrier de Ptolémée fixe au 25 de Mechir, ou de Février, le lever de la tête d'Andromède, & au 28, 29 & 30, le retour de l'Hirondelle : *Hirundini advenire tempus est* (*Uranol. Petav.*, pag. 47). C'est précisément l'intervalle de jours qu'il y a entre le lever de la tête

d'Andromede, & celui du Poisson boréal qui est sous Andromede, & à la place duquel nous avons dit que les Arabes peignirent une Hironnelle. Le sens de ces emblèmes se présente sans équivoque, & c'est ici le lieu de dire comme Virgile : *Ab uno disce omnes*. On donnoit même le nom de vents de l'Hironnelle, aux vents qui souffloient dans cette saison. Dans la traduction latine d'un autre Calendrier de Ptolémée, on lit ce qui suit au dixieme jour avant les Calendes de Mars : *Die 10 ante Cal. Leo occidit, aquilones Chelidonii appellati incipiunt; & per quadri-duum flant. Hirundines apparent*. On retrouve la même chose dans le Calendrier Romain, tiré d'Ovide, de Columelle & de Pline, donné par le Pere Petau (*Uranol.*, pag. 61).

La peinture hiéroglyphique d'une Hironnelle dans cette partie du ciel, est un symbole si naturel & si intelligible, que le sens de cet emblème a déjà été apperçu par Scaliger, *in ejus morphosei*, dit ce Savant en parlant du Poisson boréal : *Caput Hirundinum ei affingunt Chaldaei. Sed ego puto ab eo, quod cum sol est, in extremo Pisce, Hirundo incipit videri, quæ veri præludit* (*Scaliger in Manil.* Liv. I, v. 432).

En voilà plus qu'il n'en faut pour montrer l'origine de la substitution faite d'une Hironnelle à la place d'un Poisson, substitution qui est toujours une suite du génie allégorique, qui le prouve clairement, & démontre que les figures tracées dans le Zodiaque & dans les autres Constellations, n'y ont pas été mises au hazard; qu'elles sont comme un Calendrier hiéroglyphique des anciens peuples; qu'elles sont liées à leurs besoins & à leur climat; & qu'elles ont dû toutes signifier quelque chose dans l'origine, quoiqu'il nous soit difficile aujourd'hui de pénétrer le sens de tous ces symboles.

Il se présente ici naturellement une objection; c'est que si le Zodiaque & les Constellations ont été originairement un Calendrier fait pour le climat d'Egypte, le déplacement nécessaire que ces symboles ont dû éprouver par une suite de la précession, a dû tous les deux mille ans faire

changer ces emblèmes pour leur en faire substituer d'autres qui fussent d'accord avec la nature dans ces époques différentes, & conséquemment les symboles qui nous restent sous ceux des derniers âges, & non point ceux du temps de l'institution primitive. Je réponds à cela, que sûrement il y a dû avoir des changemens faits dans les emblèmes astronomiques, & nous trouvons souvent des différences qui prouvent qu'il y en a eu; mais ces différences ne se trouvent pas dans le Zodiaque, & n'ont pas dû s'y trouver; ou bien elles sont si légères, qu'elles n'attaquent point l'allégorie primitive, ou n'en sont qu'une expression différente. Deux Chevreux naissans, par exemple, à la place de deux enfans nouveaux nés; une urne percée de trous à la place d'un homme penché sur une urne, d'où sort un fleuve; une femme à queue de poisson à la place d'un Poisson. Ces différences légères ne nuisent en rien à l'explication allégorique que nous avons donnée des figures tracées dans le Zodiaque.

Les Grecs, peu Astronomes, & à qui les Egyptiens ne donnerent pas la clef de leur écriture sacrée, trompés par quelques traits d'une différence apparente, ont cru que la sphere Egyptienne différoit beaucoup de la leur. Mais les différences dont ils nous parlent, ne regardent pas le Zodiaque; elles concernent seulement quelques Constellations boréales. Macrobe établit très-positivement l'identité du Zodiaque Egyptien avec celui que les Grecs & les Romains nous ont transmis. Les mêmes dénominations se retrouvent chez les Perses & chez les Indiens.

Un accord aussi parfait sur les noms des douze signes du Zodiaque chez tous ces peuples, prouve qu'ils ont une origine commune, qu'ils n'ont pas changé; & j'ajoute qu'ils n'ont pas dû changer. En effet, les Egyptiens regarderent leur Zodiaque, non-seulement comme un Calendrier rural & météorologique, mais comme la base de toute leur Religion & de leur Astronomie; ils avoient des périodes sothiaques de 1460 ans, liées elles-mêmes à des périodes plus longues encore; ils avoient une longue suite d'Observations faites par leurs Prêtres, auxquelles
ils

ils étoient eux-mêmes obligés de comparer celles qu'ils faisoient habituellement; ils avoient l'idée d'une période qui ramenoit les fixes & toute la sphere à un certain point d'où tout étoit parti; car nous avons vu plus haut qu'ils fixoient l'origine des choses à la Balance, qui, dans notre systême, étoit le premier signe de l'équinoxe de printemps, à l'époque où nous fixons l'invention primitive de la sphere.

Supposé qu'ils connussent par tradition le point d'où partoît la grande révolution des fixes, c'est-à-dire, ici l'époque de l'invention de leur Zodiaque, ils devoient nécessairement conserver ce Zodiaque dans son état primitif, pour entendre les Observateurs qui les avoient précédés, & pour être entendus eux-mêmes des âges suivans; pour connoître quand la période seroit achevée, & rectifier les périodes particulieres liées à la grande. Créateurs de l'Astronomie, & dépositaires de la clef de ces symboles, ils les ont souvent chargés de nouveaux caractères, suivant le besoin & le génie des différens âges; mais sans altérer le sens primitif; & de maniere que les caractères du premier Zodiaque fissent toujours la base principale des nouveaux emblèmes. Il n'en a pas été de même de ceux à qui ils ont transmis leur Astronomie, sans leur communiquer leur génie. Ceux-ci ont gardé le Zodiaque dans l'état qu'ils l'ont reçu sans y rien changer: ainsi nous avons nous-mêmes conservé encore aujourd'hui les anciennes dénominations; ce qui a donné lieu à deux espèces de Zodiaques, l'un par signes, l'autre par Constellations; & l'on distingue le signe du Bélier, de la Constellation du Bélier, qui autrefois n'étoit qu'une même chose. Nous disons, le soleil entre au signe du Bélier, quoiqu'il ne soit qu'aux premiers degrés de la Constellation des Poissons. On sent parfaitement que si nous avions reçu notre Astronomie, lorsque l'équinoxe étoit au Taureau, nous dirions encore le jour de l'équinoxe, le soleil entre au Taureau.

Les Perses, qui autrefois se servoient des lettres de l'Alphabet pour caractères numériques, marquent encore

aujourd'hui par la lettre *A*, ou par 1, le signe du Taureau; par *B*, ou par 2 celui des Gemeaux, &c. de même que les Egyptiens faisoient commencer l'Univers à la Balance, & faisoient partir de ce point toutes les spheres; les Perfes fixoient la création de toutes choses, & le départ des spheres au Taureau. Cette dernière création est d'une époque beaucoup plus récente; la plus ancienne de toutes est celle de l'Egypte; c'est celle de la sphere primitive. Le Scoliaſte de Ptolémée lui-même distingue plusieurs créations, & entr'autres la primitive, celle qu'Esculape disoit avoir eu lieu sous la Balance (*Scaliger, not. ad Manil., Liv. I, v. 125*). On appelloit, comme nous le verrons plus loin, création le renouvellement de la nature au point équinoxial. La plus ancienne qu'on eût chantée, étoit celle qui s'étoit faite lorsque la Balance occupoit l'équinoxe de printemps, occupé ensuite par le Taureau, génie créateur des anciennes Théogonies de la Perse, du Japon, &c. l'Apis des Egyptiens, le Bacchus des Grecs, le Mars des Accitains, le Taureau sacré des Cimbres.

Les Chinois qui ont reçu leur Astronomie, vraisemblablement au temps où le solstice d'hiver répondoit au milieu du Verseau, fixent encore à ce point le commencement de leur Zodiaque. Enfin, dans le Zodiaque Indien des Transactions Philosophiques, il paroît que la Vierge occupoit le solstice d'été. Quoique tous ces peuples fussent bien que les points solstitiaux & équinoxiaux ne répondoient plus aux mêmes astérismes auxquels ils répondoient, quand ils reçurent leur Astronomie; néanmoins ils ont toujours conservé des monumens qui leur remissent sous les yeux l'état du ciel à cette époque. Les Egyptiens, comme inventeurs, ont conservé le Zodiaque primitif, ou celui qui faisoit partir leur année solstitiale du Capricorne, lorsqu'il coïncidoit avec le solstice d'été; & nous avons d'eux un Zodiaque, imprimé dans le P. Kirker, où le Capricorne est effectivement appelé le premier signe, & c'est par lui que commence la division des douze maisons du soleil (*Ædipus, tom. II, part. 2, p. 206*).

On a vu que la division du Zodiaque dût partir ori-

ginairement d'un solstice plutôt que d'un équinoxe ; & que ce solstice fut celui d'été, comme nous l'avons prouvé par l'ordre des Calendriers anciens de Gémînus, de Ptolémée, &c. ; ainsi que par les témoignages de Plutarque & d'Hipparque, l'un dans son ouvrage, *de placitis Philosophorum*, l'autre dans ses Commentaires sur Aratus. On fait également que les anciens, dans les Poèmes qu'ils firent sur l'année & sur le voyage du génie solaire, ou Hercule dans les douze signes, plaçoient son triomphe sur le Lion solstitial à la tête de tous ses travaux. Il est naturel de supposer que les Egyptiens commencerent à ce point leur division en douze signes, puisqu'on fait qu'ils y commençoient leur année & leur grande période. Voilà donc un Zodiaque Egyptien, fait dans un temps auquel le Lion ou le Cancer, occupoit le solstice d'été, & cependant on y fixe le commencement de la division au Capricorne ; n'est-il pas évident que c'est l'époque primordiale qu'on a voulu perpétuer ? Ce planisphere remonte plus haut que le Zodiaque Indien, qui place la Vierge au solstice d'été ; & cela a dû être ainsi. Le Zodiaque qui donne la position de la sphere la plus ancienne, a dû se trouver chez le peuple inventeur. Les douze figures tracées dans les douze divisions de ce Zodiaque, n'ont pas la même simplicité que celles du Zodiaque Grec & du Zodiaque Indien ; elles sont chargées de nouveaux caractères relatifs à l'état du ciel, dans l'âge où il étoit en usage. Mais on y reconnoît toujours les anciens symboles qui sont la base principale des nouveaux. Il en résulte seulement des unions monstrueuses, dont les Prêtres Astronomes pénétoient le sens ; & la forme même composée de ces emblèmes, prouve assez que le peuple inventeur fut celui qui savoit les modifier, suivant ses besoins, & en faire son écriture sacrée.

La méthode suivant laquelle je viens d'établir mon hypothese, n'est pas celle qui m'avoit conduit à reconnoître l'accord qui se trouve entre ces symboles, & l'état de la terre & du ciel en Egypte, à l'époque de cette invention. Un hazard heureux a tout arrangé ; & la place

d'un de ces emblèmes bien déterminée, a produit l'accord de tous les autres, sans que je l'aie cherché. Je ne me proposois rien moins d'abord, que de donner un traité sur l'Astronomie; j'ai été conduit à ce travail, par la suite de mes recherches sur un objet étranger à celui qui m'occupe aujourd'hui. L'incertitude qui regne sur le rapport précis de nos mois avec ceux des Attiques, me faisoit chercher l'origine des dénominations données à ces mois. J'avois imaginé qu'elles pouvoient naître ou des signes que le soleil parcouroit pendant ces mois, ou des étoiles dont le lever fixoit le passage du soleil dans chacun des signes.

En effet, j'ai reconnu depuis, que le mois marqué par le lever du Serpent, avoit pris le nom d'Ethanin; celui qui étoit fixé par le lever du soir des Pléiades, *Athoraiæ*, & du Taureau, le nom d'Athur; Pharmuth indiquoit la mort ou le coucher de la couronne, appelée *Phaar & Phéer*; on l'appelle aussi *Rosa aperta*; & c'est au mois Pharmouti, qu'une ancienne épigramme, qui caractérise chaque mois par ses productions, fixe l'épanouissement de la Rose (*Adrien. jun. antiq. Greg.*, tom. VIII); mais ne voyant pas alors de correspondance marquée, je me proposai de faire servir à mes recherches le peu de connoissances que j'avois acquises de cette science dans les livres & les leçons de M. de la Lande, au Collège Royal. Je savois que les Athéniens étoient une ancienne Colonie d'Egypte, & que c'étoit en Egypte que tous leurs Philosophes avoient puisé leurs Connoissances Astronomiques. Je conclus que c'étoit en Egypte qu'il étoit naturel de chercher la raison de ces dénominations, & l'origine de leur liaison avec les signes. Persuadé depuis long-temps par le témoignage de toute l'antiquité, que les Egyptiens avoient été les premiers inventeurs de la distribution de l'année & de l'Astronomie; & imaginant que les figures des astérismes avoient dû être symboliques, chez un peuple qui aimoit tant les hiéroglyphes, je commençai par chercher la raison des symboles, afin de mieux appercevoir celles du nom des mois. Parmi ces symboles, il en est un

qui présente naturellement l'idée de l'eau ; c'est celui du Verseau : supposant, comme les anciens, que l'Astronomie étoit d'origine Egyptienne, je ne pouvois regarder ce symbole comme l'emblème des pluies dans un pays où il ne pleut point. Un homme penché sur une urne, me parut fort bien représenter le dieu du Nil, & le génie des eaux ou du débordement du fleuve. C'est de cette seule supposition que tout le reste du système est éclos. Quelques étymologies qui sembloient favoriser cette opinion, m'engagerent à placer le Verseau & le mois qui y répondoit, au temps de l'année où le Nil épanche ses eaux avec le plus d'abondance sur les terres de l'Égypte. Aussi-tôt que j'eus fait ce déplacement dans la position actuelle de nos signes, je fus surpris de voir que le reste des signes s'arrangeoit fort bien, & comme de soi-même, sans que j'y eusse encore pensé, avec le climat d'Égypte. Les emblèmes, dont le sens étoit clair, tels que l'Ecrevisse pour désigner un solstice, & la Balance pour signifier un équinoxe, se trouvoient occuper la place qui leur appartient naturellement. Le Bœuf agriculteur répondoit au commencement des travaux agricoles de l'Égypte, & le soleil parcouroit la Vierge, ou le signe de la Moissonneuse en Mars ; temps où commencent les moissons Egyptiennes. Cet accord parfait, & que je n'avois pas cherché, des points cardinaux de la sphere, & des deux époques les plus intéressantes de l'année rurale, me frappa, & me parut ne pouvoir être l'effet du hazard. Les trois signes qui se trouvoient alors être les premiers, à partir du solstice d'été, & qui répondoient aux trois mois du débordement, tous trois symboles naturels de l'eau, ne me parurent pas non plus placés là sans dessein ; & j'y vis clairement un sens que je n'y avois pas encore soupçonné. Cet accord avec la nature, & sur-tout le hazard qui m'avoit conduit à l'appercevoir, m'ont engagé à faire des recherches & des réflexions, suivant une autre méthode, & telles que je les ai proposées ci-dessus. C'est le résultat de ce travail que je présente aujourd'hui, comme un système sur l'origine du Zodiaque.

Sirius fixe le commencement de l'année.

Cette position du Zodiaque une fois déterminée, je voulus voir le changement qui en résulteroit, soit dans les étoiles polaires, soit dans les astres qui annonçoient les saisons par leur lever & leur coucher. Je savois que les Egyptiens, dès la plus haute antiquité, avoient commencé leur grande période au solstice d'été, au lever de Sirius, & que c'étoit-là comme le point de départ de toutes les périodes : *Hoc tempus natalem mundi sacerdotes judicant*, dit Solin (chap. 32). Porphyre (*de Antro nimpharum*, pag. 264), en dit autant. Il est vrai que Porphyre la fait commencer au Cancer; mais c'étoit pour désigner le solstice d'été, puisqu'il y a eu un renouvellement de cette période sous le signe du Lion, lorsque le Lion occupoit ce solstice, comme le prouve bien M. Freret, qui place le commencement d'une de ces périodes, l'an 2782, avant Jesus-Christ; temps où le Lion étoit au solstice (*Défense de la Chronologie*). Aussi voyons-nous que les anciens Auteurs dans leurs poésies, unissent toujours le Lion à Sirius pour désigner les chaleurs solstitiales. La liaison de cet astre avec le Capricorne, m'étoit absolument inconnue; & quoique la position que je supposois avoir été la position primitive de ce signe, me parut donner aux autres emblèmes un sens raisonnable, & mettre tout à sa place; je craignis que l'ancienne tradition qui fixoit le départ de la sphere, & des périodes au lever de Sirius, ne fut un argument contre mon système, si cette condition n'étoit remplie. Le bouleversement que je faisois dans la sphere, où tous les signes se trouvoient placés relativement aux points équinoxiaux & solstitiaux, dans un ordre absolument inverse de celui qu'ils avoient environ trois cens ans avant l'Ere Chrétienne, changeoit tous les aspects célestes, & pouvoit même donner à Sirius une déclinaison australe si prodigieuse, qu'il fut invisible dans la basse Egypte, ou que s'il y étoit visible, il n'eut aucun lever qui pût annoncer le solstice d'été, & fixer le départ d'une période qui commençoit au Capricorne.

Mais pour voir si mon hypothese réunissoit encore ce

nouveau caractere de vérité, je pris un globe que je perçai, & que je traversai d'un axe à l'endroit où les cercles polaires sont coupés par le cercle de latitude qui passe par les premières étoiles du Capricorne. Je montai mon globe dans cet état à la latitude de 23° , ou de la haute Égypte qui confine à l'Éthiopie, qui fut la première habitée, & où l'Astronomie a dû naître; & je fis descendre le Capricorne sous l'horizon occidental, de manière à faire commencer la nuit; & je vis que Sirius étoit la première, & la plus belle étoile qui parut à l'horizon oriental, & qu'il avoit pu conséquemment par son lever acronique, fixer le départ de l'année solstiale & de la période.

On ne doit point s'étonner que nous fassions commencer le soir une année & une période; puisqu'il est vrai que les anciens peuples commencerent à compter par nuits, avant de compter par jours. Les Egyptiens entr'autres furent dans cet usage, comme il le paroît par Isidore (*Origin.*, Liv. V, chap. 10). Cette manière de compter leur fut commune avec les Athéniens (*Macr. Sat. L. 1*), avec les Lacédémoniens, avec plusieurs peuples d'Italie, avec les Gaulois, les Germains, & tous les peuples du Nord. Jules-César dit en particulier des Germains, qu'ils comptent par nuits, & marquent le jour de leur naissance, le commencement des mois & des années, comme si le jour suivoit la nuit. Moïse compte également par le soir les jours de la Création. En voilà plus qu'il ne faut pour justifier notre supposition, & prouver l'antiquité & l'universalité de cet usage.

Sirius se levoit donc le soir presque au Midi de l'Égypte, ayant 75° environ d'amplitude, avec un arc sémi-diurne, d'environ une heure & demie; & après une courte apparition, il se replongeoit sous l'horizon. C'étoit donc l'étoile du fleuve, puisqu'elle sembloit ne paroître que pour annoncer le débordement, & que sa fonction une fois remplie, elle disparoissoit peu d'heures après, à cause de la grande déclinaison qu'elle avoit alors. Elle venoit, à l'approche de la nuit, avertir le peuple Egyptien de se

tenir sur ses gardes : c'étoit le fidele moniteur , qui , tous les ans à la même époque , renouvelloit ses Avertisse-
mens.

La ressemblance de ses fonctions , avec les services que rend à l'homme le chien fidele , qui veille à sa garde , le fit comparer à cet animal ; on l'appella donc l'*astre-chien* , ou *αστροκυων* , nom qu'elle conserve encore aujourd'hui (*Cæsius* , pag. 259) ; & l'on peignit dans les étoiles de cette Constellation l'image symbolique du chien. Les Egyptiens en firent leur Mercure Anubis , ou génie à tête de chien. Plutarque parlant de ce Mercure , appuie l'interprétation que nous donnons à ce symbole , & l'origine allégorique que nous lui supposons (*Plutarque de Isid. & Osirid.* , pag. 355) : *Mercurium* , nous dit-il , *canem vocant ob custodiendi & vigilandi studium ac sapientiam , quâ amicum ab inimico discernit*. Sirius dans notre système , dut donc être la première Constellation extrazodiacale observée , & tenir la première place parmi ces étoiles génies. Plutarque , dans le même ouvrage , confirme encore cette conséquence , lorsqu'il nous dit : « Qu'Oromaze parfema le ciel » d'étoiles , & leur donna Sirius pour chef : *Cælum stellis decorasse unamque ante alias tanquam custodem & speculatorem constituisse Sirium* *. Nous voyons pareillement dans le planisphere des marbres de Farnese , Sirius , dont la tête est ornée de plusieurs rayons lumineux , qui semblent caractériser le roi des Constellations. Les Ethiopiens , au rapport de Plutarque , rendoient au chien tous les honneurs qu'on rend à un Roi , & lui en donnoient le titre (*Plut. adversus Stoicos* , pag. 1059). Voici le passage : » *Gentem esse aiunt Ethiopum , cui Canis regnet , Rexque appelletur , & sacris , & honoribus regiis colatur. Viri autem obeant principum & magistratuum munia. . . . Et quidem canem illum nemo interficit Æthiopum ; sed veneratione excultus sedet*. Le chien à qui on rendoit ce culte religieux , est le même

* Ce passage de Plutarque pourroit aussi se rapporter au temps où Sirius fixoit , soit l'équinoxe de printemps par son coucher , soit le solstice d'été par son lever héliaque.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is too light to transcribe accurately.

fans doute , qu'on adoroit en Egypte , comme le symboie vivant du chien céleste ; & le titre de Roi qu'on lui donnoit ici , lui appartenoit comme au génie , qui étoit censé avoir présidé au commencement de la grande période ; & donné l'impulsion à toute la sphere.

On ne doit pas être étonné que nous empruntions ici de l'Ethiopie des argumens en faveur de l'Astronomie Egyptienne ; car nous sommes persuadés que c'est de l'Ethiopie que sont sortis les inventeurs de l'Astronomie établis en Egypte. La latitude de 23° , que nous avons supposée pour le lever de Sirius , le jour du solstice d'été , lorsque le Capricorne occupoit ce point , répond aux limites de l'Egypte & de l'Ethiopie. Nous devrions peut-être attribuer plutôt à l'Ethiopie qu'à l'Egypte , l'invention des Sciences astronomiques ; mais nous avons nommé les Egyptiens , parce qu'ils sont plus connus , & ont laissé le plus de monumens dans les derniers âges ; mais quand il est question de fixer l'époque de l'invention du Zodiaque , on doit toujours entendre par l'Egypte , la partie qui est au-dessus de Thebes : *Quin etiam antiquitus tota Ægyptus urbe , quam Thebas vocant , constabat* (*Aristote , météorologie , Liv. I , chap. 14*) ; c'étoit aussi vers Syenne , qu'étoit véritablement l'ancienne Egypte ; les provinces inférieures , ainsi que la basse Egypte , étoient moins anciennes. Les Egyptiens eux - mêmes appelloient celle-ci un don du Nil (*Herodote , Liv. II , chap. 5*).

Quoi qu'il en soit , nous supposons que l'Astronomie est née sur les rives du Nil , à 23° environ de latitude , & quelque dénomination qu'on donne aux habitans de ce climat , il n'en résulte aucune différence pour les preuves physiques qui entrent dans notre système. Lucien (*de astrologiâ , pag. 985*), fait naître les Sciences astronomiques en Ethiopie ; & delà descendre en Egypte : *Æthiopes primum hanc rationem mortalibus tradiderunt . . . nomina Stellis indiderunt , non quæ essent utcumque nomina sed rerum signa , quemadmodum putabant . Hæc igitur in cœlo perceperunt Æthiopes . Postea finitimis Ægyptiis imperfectam artem tradiderunt*. Ce passage de Lucien s'accorde parfaitement

avec la latitude que nous supposons au lieu qui fut le berceau de l'Astronomie, & que détermine le lever de Sirius à l'époque de l'invention du Zodiaque. Cet Auteur pensoit aussi que les signes étoient hiéroglyphiques.

On trouve Sirius réuni avec le Capricorne dans un ancien monument ; nouvel argument qui semble indiquer la priorité de Sirius, sa qualité de génie, qui présida au commencement de l'année astrale, produite par la précession, & établir la liaison de cette Constellation avec le Capricorne, qui occupoit le solstice d'été à l'époque de l'invention du Zodiaque.

Après la première ébauche de mon système, je sentis que l'étude des antiquités Egyptiennes, qui jusques-là n'étoit point entrée dans le plan de mes travaux, me devenoit nécessaire. Le premier ouvrage que je consultai fut l'Œdipe du savant Pere Kirker, où l'Astronomie se trouve jointe à une profonde érudition. Quelle fut ma surprise, quand je trouvai dans cet ouvrage (*Œdip. Ægypt. Liv. II, part. 2, pag. 206*), un planisphere Egyptien, qui plaçoit à la tête de la division du Zodiaque, le même signe que celui que j'avois imaginé avoir dû originairement occuper cette place ; j'y retrouvois non-seulement le Capricorne, mais encore le génie *Sirius*, *Seth* ou *Sothi* ; le Mercure à tête de chien, dont le lever fixoit l'entrée du soleil au signe solstitial d'été, & le point de départ des dieux, comme nous l'avons vu plus haut. La case ou la division céleste qui réunit ces deux symboles, est désignée par le nom de *Regnum Sothiacum*, ou d'empire de Sothi ; dénomination de Sirius, & de laquelle même la période sothiaque, ou le cycle caniculaire, a pris son nom. Le Capricorne y a la queue de Poisson, comme celui de nos sphères, & ces deux symboles, le Caper & le Chien, le signe du Zodiaque, & l'astre qui fixoit l'entrée du soleil dans ce signe s'y trouvent unis ; on voit même le Mercure cynocéphale, ou génie à tête de chien, qui conduit en lesse ce Capricorne amphibie. Au premier coup-d'œil, je crus voir dans ce monument une démonstration complète de mon système ; un examen plus réfléchi m'a fait réduire cette

preuve à sa juste valeur. Ce planisphere représente l'état du ciel dans les derniers âges, & ne remonte pas à deux mille ans avant l'Ere Chrétienne, temps où le Capricorne occupoit le solstice d'hiver, & où le lever acronyque de Sirius marquoit aussi le passage du soleil dans ce signe. L'union de cet astre & du Capricorne, qui eut lieu à l'époque primitive, avoit lieu encore, & c'est vraisemblablement cette dernière qui est ici tracée : mais ce qu'il y a de favorable à mon hypothèse, c'est qu'on y fixe-là le commencement de la division du Zodiaque & l'empire du génie de la période sothiaque, quoique la période sothiaque ne partit point de ce solstice, non plus que la division des douze signes, mais du solstice d'été, dont le Capricorne alors étoit bien loin ; & que cette période d'ailleurs, ait commencé avant que le Capricorne fut au solstice d'hiver, comme le prouve M. Freret, qui place un de ses renouvellemens dans le temps où le Verseau étoit au solstice d'hiver (*Défense de la Chron.* part. 3).

Manethon donne lieu de croire, dit M. Bailly, que la période sothiaque remontoit à 2782 ans avant Jesus-Christ. Conséquemment le Lion occupoit alors le solstice d'été.

La preuve que nous tirons de ce monument, considérée seule, & indépendamment de sa liaison avec toutes celles que nous avons déjà apportées du départ d'une période astrale, au lever de Sirius, lorsque le Capricorne étoit au solstice d'été, ne seroit pas sans doute décisive, mais elle le devient par sa réunion avec toutes les autres, sur-tout si l'on fait les réflexions suivantes ; le Capricorne fut uni à Sirius, au solstice d'été, à l'époque primitive ; mais bien des siècles après, il le fut avec le même Sirius au solstice d'hiver. La liaison établie dans le monument est-elle de la première époque ou de la seconde ? Nous convenons qu'effectivement ce planisphere est de la seconde ; mais nous ajoutons que cette seconde union, non-seulement ne détruit pas la première, qui, dans notre système a existé ; mais que le nom de premier des signes donné au Capricorne, chez un peuple qui commençoit

son année & ses périodes au solstice d'été, semble annoncer qu'on eut aussi en vue de perpétuer l'époque primitive.

Cette conjecture reçoit encore un degré de force par la comparaison que nous pouvons faire de l'union établie entre ces deux symboles dans ce monument, avec une cérémonie singulière qui se faisoit tous les ans en Egypte, au solstice d'été. Plutarque (*de solertiâ animalium*, pag. 974), nous dit qu'aux environs du solstice d'été, ou lorsque Sirius se levoit avec le soleil, on obligeoit toutes les Chevres de l'Egypte de se tourner vers Sirius, & que cette cérémonie étoit en mémoire de la période, & conforme aux Tables astronomiques : *Esseque*, dit-il, *id firmissimum documentum τῆς περιόδου, maximè Tabulis astronomicis consentiens*. Cette cérémonie bizarre, établie chez un peuple sage, ne semble avoir aucun but dans tout autre systême que le nôtre. Dans notre hypothèse elle a un fondement, & la liaison des symboles est si naturelle, que nous-mêmes, avant d'avoir vu le passage de Plutarque en original, & ne connoissant cette cérémonie que parce qu'en dit un Auteur, qui ne parle ni du but de cette fête, ni de l'Auteur d'où il a tiré ce fait, nous avons conclu, & écrit dans un Mémoire donné à l'Académie des Inscriptions, que cette cérémonie avoit dû être établie pour perpétuer le souvenir du départ de la révolution des fixes, & de la première période sothiaque. Lorsque nos recherches nous eurent fait rencontrer le texte même de Plutarque, nous avons été frappés de la justesse de notre conjecture, & nous l'avons regardée comme une démonstration; car le hazard produit rarement de semblables accords. Observons que cette cérémonie se faisoit, non pas au solstice d'hiver, mais lorsque Sirius se levoit avec le soleil, c'est-à-dire, au solstice d'été, & que conséquemment elle marquoit la liaison des deux emblèmes astronomiques à la première époque; qu'elle étoit un *documentum*, ou signe remémoratif, non pas de l'année, comme le dit le traducteur Latin, mais de la période τῆς περιόδου.

Si l'on adoptoit la seconde hypothese que nous avons proposée sur la méthode de diviser le Zodiaque par la succession des levers du soir, la raison de cette cérémonie, & la liaison de ces deux emblèmes auroit encore un fondement. L'entrée du soleil au Lion étoit marquée par le lever du matin de Sirius, & l'ascension du soir, ou le lever vrai du soir du Capricorne. Cette seconde explication rend l'invention de l'Astronomie beaucoup plus moderne; mais elle n'est pas moins relative à la période dont parle Plutarque.

Par le nom de période, on entendoit la période par excellence, la période sothiaque, qui incontestablement commençoit au solstice d'été. Le nom de période sothiaque est, suivant nous, équivalent à période astrale; car le nom de Sothi, donné à l'étoile brillante du grand chien, signifioit en Egyptien, ce que signifioit le nom de Sirius dans le Nord. *Syr* en langue Celtique, signifie astre, étoile, d'où les Grecs ont fait leur *Syrios*, nom de l'astre par excellence. *Sothi*, en Egyptien, prononcé encore aujourd'hui *sodi* dans la langue des Brames, signifie aussi une étoile, un astre. Ce n'est pas le seul nom que nous trouvons chez les Indiens qui ait une origine Egyptienne. *Mendes*, nom de Pan & du Bouc en Egyptien, est encore le nom d'une divinité à tête de Bouc, qu'on voit dans les grottes d'Yloura. *Nilo* en Indien, signifie noir; & il a dû le signifier en Egyptien, puisque toutes les fois que les Arabes, les Hébreux, les Grecs & les Latins, ont voulu traduire le nom du Nil, ils l'ont toujours traduit par un mot de leur langue, qui signifie noir (*Cæsi cælum astronomicum*, p. 229). Les Hébreux l'appelloient *schichor*, les Ethiopiens *nuchul*, les anciens Latins *melo*, les Grecs *melas*, tous noms qui signifient noir. C'étoit donc l'idée que présentoit le nom de Nilos dans la langue Egyptienne, la même que présente *Nilo* en Indien. Je ne suivrai pas plus loin les étymologies qui ne sont qu'une partie accessoire, & non la base de mon système.

Le planisphere publié par le Pere Kirker, & où l'on voit Sirius avec le Capricorne, avoit été envoyé par un

Copte que l'auteur avoit connu à Rome, & qui le tira du Monastere de S. Mercure. J'ignorois jusqu'à quel point je pouvois compter sur l'authenticité de ce monument, dont je reconnois aujourd'hui toute la vérité. Mais il résultoit de son accord avec mes idées une conséquence toute naturelle; c'est que si ce planisphere étoit vraiment Egyptien, j'avois bien déterminé le point de départ des signes. S'il n'étoit pas authentique, par quel hazard s'accordoit-il avec mes autres preuves? Le Pere Kirker prétend que c'étoit la sphere des Prêtres & des Hiérophantes, c'est-à-dire, des dépositaires de la religion & des sciences en Égypte; que cette division est mystique & relative aux génies, qui président à l'ordre du monde, c'est-à-dire, la base fondamentale de leurs mysteres & de leur religion astronomique, & conséquemment le Calendrier sacré, qui n'étoit pas connu du peuple, & qui contenoit la clef de leurs savans symboles. Ce que le Pere Kirker avoit conjecturé, se trouve être vrai dans notre hypothese astronomique sur la Mythologie ancienne. Ils regardoient ce signe comme la porte des Dieux, & le commencement de leur immortalité.

Nous pourrions faire usage de plusieurs traditions anciennes, & de plusieurs opinions religieuses répandues chez ces peuples, qui semblent nous conduire à donner cette priorité au Capricorne. Les Chinois placent encore le symbole d'une corne dans leur premiere Constellation, & l'appellent kio ou la corne, & le Pere Gaubil appelle ce signe *Siderum annales*.

Le Zodiaque Indien, publié dans les Transactions Philosophiques de 1772, prouve aussi d'une maniere assez naturelle, quoiqu'indirecte, que le Capricorne a dû occuper primitivement le solstice d'été. Ce monument est un quadrilatere, autour duquel sont distribués les douze signes, de maniere qu'aux quatre angles, se trouvent la Vierge, le Sagittaire, les Poissons & les Gemeaux; & la Vierge, répétée une seconde fois, se trouve encore placée au centre du cadre, la tête environnée de rayons. Nous imaginons que ce monument représente l'état du ciel dans

l'âge où la Vierge occupoit le solstice d'été, & où l'équinoxe de printemps répondoit aux Gemeaux; position qu'ont dû avoir les cieus depuis l'invention de l'Astronomie, comme l'a très-bien fait voir M. Bailly; & voici comme nous procédons pour arriver à cette conclusion. Ceux qui placèrent les douze signes dans l'ordre où ils sont dans ce monument, où il n'y a point d'équateur, ni d'écliptique, dont l'interfection puisse désigner un commencement du Zodiaque, durent naturellement placer aux quatre angles du quadrilatere les quatre signes qui occupoient les quatre points cardinaux de la sphere. Ils durent faire du signe qui occupoit le solstice d'été, le dernier des signes ascendants & le premier des signes descendans; le signe du solstice d'hiver dut être également le dernier des signes descendans, & le commencement des signes ascendants. Or, c'est précisément la place que la Vierge & les Poissons, signes solstitiaux à cette époque, occupent dans ce monument. Tous les animaux sont représentés marchant dans la même direction, tels que le Bélier, le Taureau, le Lion, & le commencement du mouvement de haut en bas se fait à la Vierge, & celui de bas en haut se fait aux Poissons. La Vierge est donc le terme du mouvement du soleil en ascension, & le point où il commence à descendre pour parcourir les autres signes. Elle occupe donc le solstice d'été, ou le trône du soleil, & voilà pourquoi elle est encore une fois répétée, & placée au centre du planisphere, comme la Reine des cieus. Elle est assise, attitude symbolique du repos solstitial; portant sa main à sa tête, c'est-à-dire, désignant de la main la partie la plus élevée des cieus qu'elle occupoit. Après ce signe solstitial, celui qui semble avoir été caractérisé avec le plus de soin dans ce monument, est celui qui se trouvoit alors à l'équinoxe de printemps, c'est-à-dire, le signe des Gemeaux. Dans ce Zodiaque on ne voit point les Gemeaux, mais à leur place est le symbole le plus expressif de l'égalité des jours & des nuits, ou d'un équinoxe. On y voit un jeune homme qui soutient deux globes divisés en deux hémispheres égaux, l'un obscur, l'autre lumineux,

image naturelle de la terre & du ciel, représentés par ces deux globes le jour de l'équinoxe : *Et medium luci atque umbris jam dividit orbem*, dit Virgile, en parlant de la Balance équinoxiale. Les autres signes sont presque les mêmes que dans nos sphères : on y retrouve le *vas aquarium*, ou l'urne Egyptienne, l'Oxirynque, ou Poisson épée, uni au Capricorne, la Balance & l'Ecrevisse ; mais l'une & l'autre fort éloignées des points équinoxiaux & solstitiaux.

Les deux signes où le génie symbolique paroît plus à découvert dans ce Zodiaque, sont 1°. la Vierge répétée deux fois, ce qui suppose du dessein ; 2°. le jeune homme qui porte les globes moitié blancs, moitié noirs, placés à 90° de la Vierge, & qui nécessairement occupe un équinoxe, lorsqu'on suppose la Vierge à un solstice ; & je regarde comme un nouveau trait de vraisemblance ajouté à ma conjecture, celui qui résulte de cette position respective des deux emblèmes les plus caractéristiques.

Voilà donc encore un monument qui donne une position des cieux fort ancienne, & de beaucoup antérieure à l'époque où la Balance & le Cancer occupoient, l'une l'équinoxe d'automne, l'autre le solstice d'été. Il paroît donc encore que ces deux emblèmes n'ont pas été inventés originairement pour désigner ces deux points cardinaux de la sphere, puisqu'ils étoient déjà existans l'un & l'autre, bien des siècles avant de pouvoir occuper cette place ; donc ils avoient été inventés pour marquer un autre équinoxe & un autre solstice ; donc c'est à l'équinoxe de printemps & au solstice d'hiver, qu'ils durent être primitivement, pour qu'il y ait eu une raison à leur institution, & qu'ils aient fixé les époques astronomiques, dont ils présentent naturellement l'idée.

Si nous faisons mouvoir les points équinoxiaux, suivant l'ordre des signes, ou en sens contraire au mouvement de la précession, jusqu'à ce qu'un de ces emblèmes ait la place qui lui convient ; alors toute la sphere se trouve placée telle qu'elle a dû être à l'époque que je regarde, comme celle de l'invention du Zodiaque, & comme le
point

point du départ de l'année astrale, produite par la révolution des fixes. Cet état primitif des cieux, tel que je le conçois, se trouve tracé dans un monument, ou pierre gravée, que Pluche (*Hist. du Ciel*, tom. I, pag. 169), a fait imprimer sous le nom d'armée des cieux. En regardant comme le solstice, le point le plus élevé de ce cercle Zodiacal, le Capricorne est le premier des signes descendans, & le Sagittaire le dernier des signes ascendants; de manière que le soleil, arrivé au point culminant de sa route, se rouvoit au commencement du Capricorne. J'ignore si ce monument a été destiné à perpétuer la première position du Zodiaque, où si c'est un monument astrologique des derniers âges : quoi qu'il en soit, il suffit pour donner à-peu-près une idée de l'état du Zodiaque à l'époque primitive, pourvu qu'on suppose le Sagittaire un peu plus éloigné qu'il ne l'est du sommet de la figure.

Ainsi nous avons donné au Zodiaque une position, suivant laquelle les emblèmes tracés dans chaque signe, présentent un sens, & où les noms des douze signes ne font pas seulement des noms, mais des signes de choses, comme le dit Lucien (*de Astrologia*), & forment un Calendrier astronomique & rural, qui convient à la haute Egypte & à l'Ethiopie, & ne convient qu'à ce pays. Nous avons montré, que même à cette époque reculée, non-seulement Sirius étoit l'étoile qui annonçoit le solstice d'été; condition requise d'après les traditions anciennes, mais qu'il étoit encore uni au Capricorne; liaison qu'on a eu soin de perpétuer par la cérémonie la plus singulière. Il nous reste à faire quelques recherches sur les Constellations qui fixoient alors les principales époques du temps, & par l'usage auquel elles servoient, à deviner la raison de leur institution, & leur sens allégorique.

En continuant mes Observations sur la sphere, dans son état primitif, je remarquai que le lever de Sirius étoit suivi, ou même accompagné de celui de l'Hydre; la durée du développement successif des étoiles de cette Constellation, & l'idée allégorique qu'elle semble présenter, me font croire

qu'elle étoit comme la mesure astronomique de la durée du débordement. En effet , il s'écoule précisément trois mois entre le lever acronique ou le lever du soir des étoiles de la tête , & de la dernière de la queue de cette Constellation. Il paroît assez vraisemblable qu'on aura marqué toute la suite des étoiles qui se levoient le soir tous les jours , depuis le solstice jusqu'à ce qu'au bout de trois mois le soleil entrât au Bélier , durée précise de l'inondation , afin d'avoir dans les cieux pendant plusieurs siècles , une mesure exacte de cette durée. Le Serpent , ou l'Hydre , animal aquatique , dont la marche tortueuse représente assez bien les sinuosités d'un fleuve , fournit un symbole assez naturel du Nil débordé , que peignoit la nouvelle Constellation. Virgile lui-même compare les replis du Serpent , voisin du Pôle , aux sinuosités d'un fleuve : *In morem fluminis elabitur anguis* , &c. C'est même la seule supposition par laquelle on puisse expliquer pourquoi l'on a donné à l'Hydre céleste une si prodigieuse étendue , & pourquoi l'on a rempli le ciel de fleuves ou de Serpens , symboles de fleuves. L'effet de la précession étant de donner aux étoiles un mouvement d'Occident en Orient , les anciennes mesures furent en défaut au bout d'un certain nombre de siècles. Le même génie symbolique , guidé par le même besoin , créa , sans doute , dans les âges suivans , le serpent d'Ophiuchus , & le fleuve d'Orion , qui porte encore en Astronomie le nom de Nil , (suivant Cæsius , p. 228). Le serpent d'Ophiuchus fixa la durée du débordement dans le temps où le solstice coïncidoit avec le commencement de la Balance ; & le fleuve d'Orion , lorsqu'il coïncidoit avec le commencement du Sagittaire. Cette conjecture que j'avois formée sur le sens allégorique de la Constellation de l'Hydre céleste , a été confirmée dans la suite par une autorité qui sembloit devoir la détruire. Jablonski , pour prouver qu'il y avoit des différences entre la sphere des Grecs & celle des Egyptiens , cite pour exemple la Constellation de l'Hydre , à la place de laquelle ces derniers dessinoient le Nil , ou même , dit-il , qu'ils appelloient le Nil. Jablonski cite l'autorité de Théon ,

(*ad Arati phœnomena*, pag. 56). Ce qui parut une différence essentielle à Jablonski, loin d'être destructif de mon système, confirme de la manière la plus frappante, l'explication allégorique à laquelle m'avoit conduit mon hypothèse, & qui étoit la suite de la fonction que dut faire primitivement cette Constellation. Cet heureux accord de mes conjectures, avec des faits que j'ignorois d'abord, s'est retrouvé plusieurs fois dans mes recherches, & c'est une des choses qui a le plus servi à me convaincre de la vérité de mon système.

Après avoir examiné l'origine des Constellations qui présidoient au solstice d'été, & fixoient le commencement du débordement; passons à la seconde époque de l'année rurale Egyptienne, pour trouver l'origine de quelques autres Constellations. On divisoit l'année en trois époques principales, ou trois saisons; le débordement, le labourage & les récoltes: ces époques sont séparées chacune par un intervalle de quatre mois. Cette division de l'année en trois saisons qu'on fait avoir eu lieu chez les Egyptiens, & qui a passé chez d'autres peuples, étoit assez bizarre ailleurs; mais en Egypte, elle est donnée par la nature même du climat. Le Nil se déborde en Juillet; on laboure en Novembre; on récolte en Mars; trois époques intéressantes pour le Cultivateur Egyptien, & qui ont dû former la première division de ses travaux. Il laboure, recueille, & se repose; & ces intervalles sont fixés par la nature même, à une durée de quatre mois chacun. On peut donc les regarder comme les inventeurs de cette division du temps.

C'est à l'ouverture de leurs travaux en Novembre, ou au signe que le soleil parcouroit alors, que nous ferons l'application de notre principe. Voyons parmi les Constellations extrazodiacales qui se levoient ou se couchoient alors, s'il n'y en a pas qui fixant l'entrée du soleil au signe du Bœuf agriculteur, présentassent aussi quelque idée relative au labourage. La première & la plus brillante, qui s'offre à mes regards, c'est un homme armé d'un fouet,

placé sur le Taureau, & qui par son coucher héliaque fixoit l'entrée du soleil dans ce signe.

Je crus voir du dessein dans les attributs de cette Constellation, & le nom d'*Arator* qu'elle porte encore aujourd'hui dans Cæsius (pag. 125), justifioit mes conjectures. Nigidius prétend qu'elle est la même qu'Orus, qui enseigna l'agriculture aux Egyptiens. Tous ces rapports réunis donnent une espèce de raison de la liaison de cet *Arator* avec le Bœuf agriculteur. Néanmoins, comme il pourroit être une invention des derniers âges, où le Cocher, à l'équinoxe de printemps, étoit censé conduire le char du soleil; je laisse au temps à décider, & au lecteur à juger de la vérité de l'origine de cet emblème. Car, quoique je croie qu'il y ait des Constellations, dont les symboles & les noms remontent à la position primitive; je ne pense pas qu'il en soit de même de toutes, & je crois qu'on doit fixer l'époque de leur institution dans l'âge où elles avoient un usage, & présentoient un sens net. Il ne faut pas raisonner sur les Constellations, comme sur les douze signes, qui ont été inventés ensemble, & qui ont dû avoir l'origine la plus ancienne de tous les astérismes.

La troisième époque qui nous reste à considérer, est celle des récoltes. Quatre mois après que la terre avoit été ensemencée, le soleil arrivoit dans la Constellation de la Vierge, ou dans le signe de la Moissonneuse, & cette entrée étoit annoncée par le coucher héliaque d'une Constellation remarquable par une belle étoile, & qui se couchoit au-dessus de la Vierge, comme le Cocher, quatre mois auparavant, au-dessus du Taureau. Cette Constellation est le Bouvier, *Bootes*, dont l'étoile la plus brillante porte le nom d'*Arcturus*. On y peignit encore un Laboureur, *Icare*, en hébreu; mais au lieu de fouet, on lui mit en main une faucille, & devant lui marchoit un char attelé de Bœufs, pour voiturier ses récoltes, sous le nom de charriot & de Bœufs d'Icare :

Flectant Icarii Sidera tarda boves.

Properce.

La belle étoile de la Vierge, dont le coucher précédoit de peu de minutes celui d'Arcturus, s'appella l'épi; & on y peignit un épi dans les mains d'une Moissonneuse, qui prit elle-même le nom de fille d'Icare; ou du Laboureur : *Erigone Icarii filia. Itaque complures Icarium Bootem, Erigonem Virginem nominaverunt* (Hyg. Liv. II).

La Constellation obscure qui se trouve entre Icare & ses Bœufs, & qui se levoit alors héliaquement avec Arcturus, pendant les moissons, fut désignée par un faisceau d'épis, suivant l'ancien manuscrit que consulta Bayer (*Cæs.* pag. 134), & garda chez les Arabes le nom d'*Huzimethon, manipulum, seu fascem aristarum*, au lieu de celui de chevelure de Bérenice, qu'elle porte aujourd'hui depuis Conon & Callimaque. Ces emblèmes, dont le rapport avec les moissons est si naturel, ne semblent pas réunis dans la même partie du ciel, sans dessein; & on sent assez que le génie symbolique qui donna l'existence aux premières Constellations, créa aussi les autres. La grande Ourse précède le lever de l'homme, qui porte la *faucille*, & il semble la conduire devant lui; les Latins l'appelloient *terio* ou *septem teriones*, à cause des sept étoiles brillantes de cette Constellation. C'étoit le nom qu'ils donnoient aux grosses charrettes qu'ils employoient à fouler les épis, & à détacher les grains de bled, à *terendis frugibus* (Pluche, *Spéctacle de la nature*, tom. IV, pag. 317). D'autres prétendent que c'étoit un attelage de Bœufs, & alors ce seroit la traduction de Bœufs d'Icare, ou de l'attelage de son char : *Sed ego* (dit Aulugelle, Liv. II, chap. 21), *cùm Lælio & Varrone sentio qui triones antiquo vocabulo, boves appellatos scribunt. Antiqui Græcorum ἀμαζαν dixerunt, nostri quoque veteres à bobus junctis Septem triones appellarunt.* Les Egyptiens appelloient ce charriot *Vehiculum Osiridis*, le charriot de leur Dieu du labourage.

Ainsi, de quelque manière qu'on envisage cette Constellation, soit comme *Vehiculum Osiridis*, soit comme cha-

riot, ou même traîneau destiné à écraser le bled, soit comme un attelage de Bœufs, elle est toujours un emblème relatif aux moissons. « En effet, comme le dit M. » Goguet (*Origine des Loix*, tom. I, Liv. II); la pratique la plus usitée dans l'antiquité, étoit de préparer en plein air une place, en battant bien la terre, d'y répandre des gerbes, & de les faire fouler par des Bœufs; il paroît que du temps de Moïse, c'étoit la méthode des peuples d'Asie & d'Egypte; en Italie, ajoute le même Auteur, on emploie les charrettes & les traîneaux à cet usage, *teriones* ».

Voilà une jeune fille qui tient un épi, accompagnée de son pere, qui tient lui-même une faucille, & qui est précédé d'un attelage de Bœufs, & entr'eux une gerbe de bled. Il seroit difficile que des figures jettées au hazard, eussent entr'elles une liaison aussi intime, & des rapports si marqués avec la moisson Egyptienne à cette époque, sans que les inventeurs des Constellations eussent eu du dessein. La même Constellation du Bouvier a pu fixer le commencement des moissons en Egypte par son lever acronyque dans les derniers âges, lorsque le solstice d'été coïncidoit avec les premiers degrés du Lion; ainsi nous ne pouvons pas décider si la faucille qu'il tient à la main, est de la sphere primitive, ou si c'est dans la dernière époque qu'on lui mit en main l'instrument symbolique des moissons. Il suffit de voir qu'au moins il y a du dessein dans ces emblèmes, & que dans l'une & l'autre époque, c'est toujours aux moissons qu'ils ont rapport.

Les étoiles circompolaires, à l'époque primitive, devoient être très-remarquées, & nous croyons pouvoir deviner le sens des symboles dessinés sur les astérismes qui étoient alors au pôle.

Dans le premier âge, c'est-à-dire pendant tout le temps qu'il a fallu au solstice d'été pour parcourir en sens retrograde les 30° du Sagittaire, l'étoile la plus belle qui parut dans le voisinage du pôle, étoit la Lyre, ou la Constellation du Vautour; elle étoit comme le pivot sur lequel rouloit toute la sphere. Le symbole qu'on y peignit fut un oiseau,

ou un instrument de musique, deux emblèmes bien différens, & que nous allons cependant chercher à rapprocher. Nous insisterons sur l'origine de cette Constellation, parce qu'elle fait comme le point central du système céleste, le point de départ de toute la sphere, & de l'année astrale; l'époque où il faut remonter pour fixer l'origine de toutes les périodes subordonnées à la grande période; c'est l'étoile, dont le retour au pôle doit tout rétablir dans son état primordial.

L'astre le plus apparent au commencement de la grande période, ou révolution des fixes, qui se trouvoit aux environs du pôle, dut naturellement fixer les regards des premiers hommes. La forme de son mouvement, ainsi que la lenteur de sa marche, comparée à celle des autres belles étoiles, leur fournirent plusieurs emblèmes assez naturels pour la caractériser, & elle étoit d'un usage trop important pour ne pas la distinguer par un signe. Ceux qui n'envifagerent que son mouvement circulaire autour du pôle, & qui la voyoient toujours planer, & faire la roue dans les cieux, tandis que les autres astres, pour la plupart, se levoient & se couchoient, la comparerent à l'oiseau qui décrit plusieurs cercles en l'air avant de fondre sur sa proie. On y peignit donc un Epervier ou Vautour, & on appella cette nouvelle Constellation *Vultur cadens*, ou le Vautour considéré au moment de sa chute, pour la distinguer de la Constellation de l'Aigle, qui s'élevoit perpendiculairement vers le zénit, & que l'on nomma *Vultur volans*; noms que portent encore ces deux Constellations. D'autres, au contraire, ne considérant que la lenteur de son mouvement l'appellerent *tardius sidus*, & prirent une Tortue pour symbole, & désignerent par ce nom leur étoile polaire. Elle s'appella donc *Testudo* en Latin, & en Grec *χελυς*; nom qu'elle conserve encore aujourd'hui; mais comme les premiers instrumens de musique furent montés, dit-on, sur l'écaille de la Tortue, ou plutôt eurent cette forme, comme la mandoline, ou le sistre Allemand; le nom de *Testudo* devint également celui de l'animal & de l'instrument de musique; & la Constellation fut dans la suite désignée

par ce double emblème. Mais peut-être celui de lyre n'eut lieu que dans les derniers âges, lorsque cette Constellation devint un Mercure Egyptien, & fixa le solstice d'été par son coucher du matin, & l'équinoxe de printemps par son lever du soir; ce qui arriva dans la haute Egypte, lorsque le solstice d'été coïncidoit avec les derniers degrés du Lion. Le solstice, & conséquemment le débordement du Nil étoit annoncé pour lors par le coucher du matin de la lyre *testudo*, & par le coucher du soir du Corbeau; ce qui a produit une Fable Egyptienne qui a passé chez les Indiens, & qui est conservée dans l'Ezour-Vedam : on représente sur le Mont *Nilo*, dans un étang, une Tortue aussi ancienne que le monde, & au bord de l'étang, une Corneille qui jouit de l'immortalité. C'est sur l'écaille de cette Tortue que Mercure, dit-on, avoit monté sa lyre; aussi cette Constellation porte-t-elle le nom de lyre de Mercure. Ce Mercure est la Constellation de Persée, qui est aussi le Saturne des anciens, comme je le prouverai dans mon Ouvrage. C'est lui également qui est désigné dans la Fable Indienne, sous le nom de *Saturnano*, premier Roi du pays, & que la Tortue dit avoir gouverné ce pays avec bonté. Il est également question dans l'histoire des Chinois d'une Tortue de mille ans, qui existoit sous le regne d'Iao (*Soucié*, tom. III, pag. 47), & qui portoit écrits sur son dos tous les événemens qui étoient arrivés depuis le commencement du monde. Cette tradition est vraisemblablement Egyptienne, & la même qui se retrouve chez les Indiens, & qui fut faite sur le débordement du Nil, dans le temps où le coucher de la lyre, *testudo*, l'annonçoit. Le nom de cette Tortue en Chinois, signifie *Tortue céleste*. Cette Constellation étoit celle dont Mercure avoit fait sa lyre, & elle porte encore le nom de lyre de Mercure (*Hyginus*, Liv. II). *Lucien* (*Dial. Apollinis & Vulcani*), dit que Mercure trouva une Tortue morte, & sur son écaille monta sa lyre. *Germanicus-César* dit que cette lyre est celle de nos Constellations, & que Mercure trouva cette Tortue après la retraite des eaux du Nil;

Nil ; c'est le temps où se leve la Constellation de la Lyre. Cet Auteur ajoute qu'il y mit neuf cordes , nombre égal à celui des Muses : allusion aux neuf étoiles de cette Constellation , qui sont les neuf Muses des anciens. D'autres disent sept , à cause des sept spheres ; d'autres trois , à cause des trois saisons de l'année Egyptienne.

Il est important de distinguer la double fonction qu'a faite la Lyre , celle d'étoile polaire dans le premier âge , ou à l'époque de l'invention de l'Astronomie , & celle de génie solaire , ou d'astre qui fixoit l'équinoxe , & le solstice dans les derniers âges , lorsque la Vierge eut quitté le solstice d'été. Cet emblème se retrouve dans les monumens Egyptiens , & dans les Fables on fait souvent allusion à ce symbole ; & quoique sa dernière fonction soit celle qu'on y ait le plus souvent envisagée , on a besoin quelquefois de remonter à la première époque.

Dans cette époque elle présidoit au mouvement ou au départ des spheres , comme les autres génies de l'Equinoxe , le Cocher ou Pan , le Serpenteire ou Esculape , &c. Voilà pourquoi Manilius , Liv. I , dit de cette constellation ,

Nunc sidera ducit ,

Et rapit immensum mundi revolubilis orbem.

Le temps où l'on fait vivre Jao , tombe précisément sous le signe équinoxial du Taureau , & dans cet âge , ou lorsque le Taureau étoit à l'équinoxe , le lever du soir de la Lyre ou de la Tortue céleste , fixa long-temps l'équinoxe & le départ des spheres.

Pour trouver l'origine & le sens de cet emblème , les Chinois supposent que le monde est soutenu par un serpent à qui une tortue a donné naissance. Kirker , *in China illustrata* , p. 137 , nous dit : *sub numine FE , Draco volans , quem spiritum aeris & monstrum dicunt , testudinis scuto tectus , conspicendum se exhibet , quam fabulam à Brachmanibus mutuati aiunt , mundum draconi seu serpenti ex testudine nato insistere.*

La Tortue & le Dragon *custos Hesperidum* , sont placés

près du pôle, & se levent ensemble dans les climats méridionaux; l'un & l'autre soutiennent le monde dans le sens, qu'ils sont voisins du pivot ou du pôle; c'est ainsi que le Bouvier, *Bootes*, qui est l'Atlas des anciens, & la Constellation d'Hercule passaient pour soutenir le ciel; c'est-à-dire, le pôle ou l'axe du monde: il en est de même de toutes les Constellations circompolaires. Manil. (Liv. IV, v. 282). dit d'elles: *Cœlumque & sidera torquent.*

On retrouve jusques chez les Hurons & chez les Iroquois, une Fable de la Tortue, dans laquelle il est question du soleil & de la lune: « ils représentent six hommes dans » le monde. Un de ces hommes monte au ciel, pour y » chercher une femme nommée Atahensic, avec laquelle » il eut un commerce dont on s'aperçut bientôt. Le Maître » du ciel la précipita du haut de son empire: elle fut » reçue sur le dos d'une Tortue; ensuite elle mit au » monde deux enfans, dont l'un tua l'autre ». Ils disent qu'un de ces enfans est le soleil. Cette Fable pourroit être relative à l'équinoxe de printemps, fixé alors par le lever de la Tortue, & le coucher de Sirius, qui porte le nom d'Isis; de cette Isis, qui disoit d'elle-même: *Ego sum, quæ in sidere canis exorior*; & qui dans un autre endroit dit aussi: *Fructus quem peperit, est sol.* Ceci n'est qu'un aperçu, mais qui s'accorde assez avec l'état du ciel à cette époque, & avec le génie allégorique des Mystagogues.

Au reste, je ne m'étendrai pas ici sur les différens noms que cette seule Constellation a portés dans les derniers âges, & sur les diverses Fables auxquelles elle a donné lieu, lorsque par ses levers & ses couchers, elle fixoit les équinoxes & les solstices. C'est ce que je détaillerai dans mon grand Ouvrage sur la Mythologie, expliquée par le système physico-astronomique. Je n'envisage ici cette Constellation que dans l'époque primitive, lorsqu'elle étoit étoile polaire, & je ne considère que les rapports qu'elle avoit avec le système général des cieux, au temps où je place l'invention du Zodiaque & de la sphaere.

Dans le temps que la Lyre étoit l'étoile polaire, la Constellation de l'Aigle fixoit le solstice d'été par

son coucher héliaque, de maniere qu'on put désigner le point le plus élevé de la course du soleil par le Capricorne ou le Quadrupede qui monte le plus haut, & par l'Aigle, ou l'oiseau qui s'éleve le plus. Il est même certain que l'Accipiter de l'Égypte, suivant Hor-Apollo (chap. 6), étoit symbole de l'élévation : *Altitudinem pingentes pingunt accipitrem*. S. Clément, dans son quatrième Livre des Stromates, dit qu'il étoit le symbole de l'élévation du soleil; & Avenar nous dit que les Egyptiens peignoient l'Accipiter dans la Constellation où les Grecs mettent l'Aigle (*Kirker Œdip.* tom. II, part. 2, pag. 204).

Au reste, je n'attache pas à mes idées sur l'origine des Constellations extrazodiacales, la même importance qu'aux preuves que j'ai apportées en faveur de l'origine des douze signes; mais quelle que soit l'époque de leur invention, au moins je suis persuadé qu'elles ont un sens relatif à l'état du ciel, ou à celui de la terre, ou au passage du soleil dans les différens signes, & qu'on ne peut découvrir ce sens qu'en remontant à la plus haute antiquité, & en suivant le déplacement successif de la sphere, & des points équinoxiaux produits par la précession. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans l'explication que je donne des Fables par l'Astronomie, je retrouve toujours l'équinoxe au moins au Taureau, & qu'alors les figures des Constellations paroissent déjà inventées; de maniere qu'il faut remonter à cette époque, & même plus haut, pour apercevoir une raison à ces différens emblèmes. J'espère pouvoir un jour, dans un ouvrage particulier, proposer au moins des conjectures sur l'origine des différentes Constellations, & essayer de deviner la raison des noms qu'elles conservent.

Après avoir déterminé la position primitive des cieux, lorsque les hommes créèrent les symboles astronomiques qui nous restent, & avoir fixé la position des points solstitiaux & équinoxiaux, & celle du pôle, relativement aux étoiles à cette époque, nous nous croyons en droit de conclure, par le rapport frappant qu'une telle sphere a avec l'agriculture Egyptienne & l'Éthiopienne, que les rives du Nil

ont vu naître cette science ; que le Zodiaque est l'ouvrage des peuples de ce climat , puisqu'il a un sens chez eux , & qu'il n'en peut avoir que chez eux ; qu'enfin , il est à eux , puisqu'il n'est fait que pour eux. Cela se conclut d'après l'hypothèse simple qui suppose du sens à ces emblèmes ; hypothèse , née de la connoissance que nous avons du génie hiéroglyphique de ces peuples , confirmée par le témoignage de Macrobe , & par celui de Lucien , qui voyagea dans ces climats , & qui nous dit expressément , en parlant des dénominations données aux astres , qu'elles n'étoient pas seulement *nomina* , *sed rerum signa*.

Cette conclusion est aussi parfaitement d'accord avec l'opinion reçue chez les Grecs & chez les Romains , que les sciences astronomiques étoient nées en Egypte.

Herodote , Liv. II , chap. IV , dit que les Egyptiens sont les premiers inventeurs de la division de l'année en douze mois , & que cette division du temps étoit calquée sur celle des astres : *Et hæc ex astris excogitasse* ; qu'ils furent aussi les Auteurs des noms qu'on donnoit aux douze grands Dieux , ou suivant nous , aux douze astres Génies protecteurs des signes. Macrobe , (*Sat. Liv. I , chap. 12*) , assure qu'ils sont les seuls , qui dès la plus haute antiquité , aient eu une année bien réglée.

Diodore de Sicile , L. I , dit que les Prêtres Egyptiens étoient habiles , non-seulement dans la Géométrie , mais aussi dans l'Astronomie & dans l'Astrologie ; qu'ils avoient de temps immémorial des tables astronomiques qui marquoient les révolutions des Planetes , & leurs mouvemens diurnes , stationnaires & rétrogrades , & qu'on y voyoit leurs influences sur les êtres sublunaires. Tel étoit le cercle d'or d'Osymandias , qui avoit une coudée de large & 365 coudées de tour , où chacune des coudées répondoit à un jour de l'année , & où les levers & les couchers d'étoiles étoient marqués : ce qui annonce déjà une Astronomie ancienne. Mais Achilles Tattius (*Isagoge ad Arati Phænomena , C. 1.*) dit quelque chose de plus précis , *Ægyptios primos omnium tam cælum , quam terram esse dimensos , ejusque rei scientiam ad posteros incisam*

columnis propagasse. En cela il est d'accord avec Macrobe & Lucien. On attribuoit à Hermès la division du Zodiaque (*Syncelle*, pag. 40).

Martianus Capella (*Satyric.* Liv. VIII, pag. 274), introduit l'Astronomie, qui dit d'elle-même: *Per immensa spatia sæculorum, ne profaná loquacitate vulgarer, Ægyptiorum clausa adytis occulebar.*

M. Court de Gebelin (tom. IV, pag. 11) convient qu'on apperçoit encore à présent dans les Calendriers des peuples du Nord, des rapports surprenans avec le Calendrier Egyptien; ce qui suppose, dit-il, une origine commune antérieure au temps des premiers Chaldéens, dont on cite des Observations astronomiques depuis plus de 1900 ans avant Alexandre le Grand*.

Je pourrois citer une foule d'Auteurs qui attestent le même fait; & si leur suffrage ne prouve pas la vérité que j'avance, il prouve au moins qu'elle n'est point un paradoxe, & que je suis d'accord avec le plus grand nombre des Historiens.

L'Astronomie est donc née en Egypte; & il paroît que tous les peuples qui ont eu une Astronomie, l'ont tirée ou des inventeurs de cette science, ou des peuples qui l'avoient reçue de l'Egypte. L'universalité des noms des douze signes, qui sont les mêmes en Egypte, dans l'Inde, dans la Perse, dans la Phénicie, dans la Grèce & dans l'Italie, décele une source commune.

Les Chinois sembleroient d'abord faire une exception à la règle: néanmoins on apperçoit dans leur Astronomie moderne les traces de l'ancienne Astronomie. La révolution qu'a subi chez eux cette science, ne nous permet pas de trouver un accord parfait dans leur Zodiaque, & dans leurs

* M. Bailly, *Astron. ancien.* tom. I, pag. 182, reconnoît que les Egyptiens avoient pour témoins de l'ancienneté de leurs découvertes astronomiques, leurs pyramides parfaitement bien orientées, l'année de 365 jours un quart, connue chez eux dès la plus haute antiquité, & la découverte du vrai mouvement de Mercure & de Vénus, & que l'Astronomie dut y être établie, au moins 3000 ans avant l'Ère Chrétienne.

Constellations avec les nôtres. On fait qu'ils ont été obligés de créer un nouveau Zodiaque, de nouvelles Constellations, après que l'Empereur Tsin-Chi-Hoang eut fait brûler tous les livres astronomiques, & qu'il ne restoit plus alors, dit le Pere Souciet, tom. II, pag. 2, que des traditions confuses sur les anciennes Constellations. Ce sont ces traditions confuses que nous croyons aujourd'hui appercevoir dans leur nouvelle Astronomie, quoiqu'elle nous offre un autre ordre de choses, & une distribution particuliere. Le Capricorne, dans notre hypothese, étoit le premier des douze signes. Chez eux, la premiere Constellation s'appelle *Kio*, qui signifie une corne dans leur langue. Il paroîtroit, que comme le nom d'Aries signifie chez nous le premier signe, quoique la Constellation de ce nom n'y réponde plus, celui de la corne, symbole abrégé du Caper, pouvoit aussi désigner la premiere division. Joignez à cela qu'ils donnent au Capricorne lui-même une dénomination assez conforme à l'idée de priorité que nous lui attribuons, en l'appellant d'un nom que le Pere Souciet traduit par *Syderum annales* (Souciet, tom. III, pag. 98); c'étoit-là en effet que commençoit la premiere époque astronomique, & qu'étoit fixé le point de départ de l'année astrale, ou révolution des fixes. Dirait-on que c'est l'effet du hazard? Mais cette ressemblance n'est pas la seule que leurs Constellations aient avec les nôtres. Le Dragon est chez les Chinois, comme chez nous, un animal céleste, comme nous l'avons vu plus haut (Souciet, tom. II, pag. 180); ils appellent *Mao*, ou l'astre *Mao*, l'étoile que nous appellons *Maia*. *Mao lucida Pleiadum*, dit Souciet. Ils retinrent ce nom par préférence, parce que cet astre annonçoit l'équinoxe de printemps, époque intéressante chez tous les peuples. Ils ont retenu également le signe, qui dans le même âge, étoit signe solsticial d'hiver, où ils commençoient leur année; ils désignent en effet par l'eau, le signe céleste où nous plaçons le Verseau. On retrouve chez eux la même tradition fabuleuse sur ce signe, que celle qui nous

a été transmise par les Grecs. Ces derniers avoient placé leur Deucalion dans le Verseau, & il en porte encore le nom. Les Chinois également ont un Dictionnaire appelé *Eulya*, où il est dit expressément que *Hiven-Mao*, signe céleste, (que nous appellons nous *Amphora* & *Deucalion*), est le symbole du regne de *Tchoun-Hin*, & désigne cet Empereur sous lequel il y eut un grand déluge. Voilà donc le signe du Verseau, qui chez les Grecs s'appelle *Deucalion*, & chez les Chinois désigne *Tchouen-Hin*, deux Princes, sous le regne desquels ces deux peuples placent un déluge. Il n'y a évidemment de différent que le nom, mais le fond de l'histoire est le même, & tombe sur le même signe céleste, ou sur le même symbole astronomique. Voilà donc encore un rapport entre l'Astronomie Chinoise & celle des anciens Grecs, Egyptiens & Phéniciens, &c., qui annonce une filiation commune. Nous avons vu aussi plus haut que leur Fable sur la Tortue de mille ans, ne doit s'entendre que de la Constellation appelée $\chi\epsilon\lambda\upsilon\sigma$ par les Grecs, & *Testudo* par les Latins; que cette Tortue allégorique est la Tortue céleste, nom qu'elle a exactement dans leur langue. Mais les Chinois ont une suite de douze animaux, répondant à un cycle de douze ans, qui ne sont autre chose que nos Constellations extrazodiacales qui fixoient par leur lever ou leur coucher, l'entrée du soleil dans chacun de nos signes; c'est ce que je vais faire voir en parcourant les levers & les couchers d'étoiles qui répondent aux douze signes auxquelles ces animaux correspondent dans le cycle, tels qu'ils sont rapportés dans le P. Gaubil, tom. II, p. 174. Ce cycle se retrouve dans tout l'Orient, au Catay, chez les Tartares, les Turcs, les Arabes, les Perses, les Indiens, chez les Malayens, les Tonquinois, les Siamois, les Japonois, &c. On prétend même que c'est le Zodiaque de ces derniers peuples, & que c'étoit le nom des douze signes primitivement connus en Orient. Cette supposition conjecturale sera détruite par l'explication suivante; & loin d'y voir un second Zodiaque différent du nôtre,

& plus ancien que lui, on verra que ce n'est que la succession des douze astres Génies inspecteurs des signes, ou des douze Constellations extrazodiacales qui étoient en aspect avec eux, ce qui formera une nouvelle preuve de notre hypothese.

Voici dans quel ordre le Pere Gaubil nomme ces douze animaux, & les signes auxquels ils correspondent.

Verseau.	Rat ou Souris.
Capricorne.	Bœuf.
Sagittaire.	Tigre.
Scorpion.	Lievre.
Balance.	Dragon.
Vierge.	Serpent.
Lion.	Cheval.
Cancer.	Brebis.
Gemeaux,	Singe.
Taureau.	Poule.
Bélier.	Chien.
Poisson.	Pourceau.

Consultons la suite des levers & des couchers des Constellations sous chaque signe, à l'époque où le Taureau occupoit l'équinoxe sous la latitude de 30 degrés environ.

Le soleil au Verseau dans le solstice d'hiver; coucher du soir de la Lyre. Parmi les noms que les anciens lui ont donnés, celui de *Mus*, & *Musculus* lui est resté, comme on peut le voir dans *Cæsius*, (pag. 185).

Soleil au Capricorne. Lever héliaque d'une partie du Sagittaire, vrai Centaure. Ces monstres furent peints originairement moitié homme, moitié Bœuf, & il retient encore le nom de *Taurus* (*Cæsius*, pag. 84). Il répond donc au Bœuf du Cycle, génie du Capricorne.

Soleil au Sagittaire. Le Loup céleste finit de se lever héliaquement. Il s'appelle aussi *Panthera* & *Leopardus*, es-
pece

pece de Tigre, (Cæsius, p. 286). Kirker (*Ædip*, T. II, par. 2, p. 197) dit que les Hébreux l'appellent *Pardus*.

Le Soleil au Scorpion. Coucher du Lievre.

Le Soleil dans la Balance. Lever du Serpent. Les Hébreux appellent ce mois encore *Ethanim*, & l'Égyptien *Paophi* ou Serpent.

Le Soleil dans la Vierge. Coucher de l'Hydre.

Le Soleil au Lion. Lever du soir du Cheval.

Le Soleil répond au Cancer. Lever de la constellation de Céphée, dans laquelle on peignoit autrefois dans l'Orient un berger avec ses moutons, (Cæsius, p. 114, *Hyde de veterum Persarum religione*). Ce sont les Brebis qui sont désignées dans le dernier des travaux d'Hercule, comme on peut le voir dans notre troisième lettre du Journal des Savans, Février 1780. Ce travail est sous le Cancer, comme ici la Brebis répond au Cancer dans le Cycle des 12 animaux genies.

Le Soleil dans les Gemeaux. Coucher de Procyon.

Dans l'explication des Fables Indiennes, nous avons toujours trouvé que Procyon étoit le fameux Singe Huanant. Il fixe le lever du Sagittaire, avec lequel le Singe est en aspect (*Ædip*. tom. II, par. 2, pag. 201).

Soleil au Taureau. Lever héliaque de la Poule & de ses Poussins; ce sont les Pléiades qu'on a appelées Poussiniere. On la trouve également placée dans la station du Bœuf dans le planisphere Égyptien de Kirker (*Ædipus*, tom. II, part. 2, pag. 206).

Le même Auteur (pag. 242) met dans la station des Pléiades *Gallina cum pullis*, & Cæsius, pag. 34 : *Massa Gallinæ*.

Soleil au Bélier. Lever de Persée. Les Arabes l'appellent *Canis*, ou Caleb & Chélub, Chien (Cæsius, pag. 120). C'est le fameux Mercure des anciens qui prit aussi, comme Sirius, le nom de Chien : *Ob vigilandi & custodiendi studium*.

Soleil aux Poissons. Coucher, ou passage au méridien inférieur de la grande Ourse, que les Syriens appelloient

Porcus ferreus ; c'est le Pourceau qui accompagne Typhon dans l'histoire d'Osiris ; c'est celui qui tue Adonis , c'est le Sanglier d'Erimanthe , &c. , comme on peut le voir dans ma troisième lettre (*Journal des Savans*). Kirker , *Œdipe* , tom. II , part. 2 , pag. 201 , nous donnant la sphere des Orientaux dit , qu'ils mettent le Sanglier dans les Constellations à la place de la grande Ourse : *Ursæ majoris loco ponunt Porcum ferreum*.

Il est donc certain que les Constellations qui fixoient alors par leurs levers & leurs couchers , le passage du soleil dans chaque signe , & qui à ce titre , y présidoient comme Génies , se retrouvent dans nos spheres en aspect avec ces mêmes signes , sous les mêmes noms & dans le même ordre.

Peut-on regarder cet accord comme l'effet du hazard , sur-tout quand on fait que telle étoit la forme de tous les Calendriers anciens ? Attaquera-t-on l'authenticité de plusieurs de ces dénominations différentes données aux Constellations ? Mais il en est plusieurs qui ne tiennent rien de la dénomination & qui se succèdent visiblement dans le ciel , comme les animaux du cycle : tel sont le Cheval , les deux Serpens & le Lievre , qui se suivent dans l'ordre des levers & des couchers immédiatement , comme ils se suivent dans le cycle des Orientaux , & qui répondent aux mêmes signes du zodiaque.

Ce même Cheval se trouve placé sous le signe du Lion ; dans la suite des douze animaux qui sont sous les douze signes , dans le fragment d'un Calendrier Egyptien , trouvé à Rome en 1705 , & envoyé à l'Académie des Sciences en 1708 par M. Bianchini , monument précieux & trop méprisé par M. de Fontenelle , qui n'en comprit pas l'utilité. Les autres animaux n'y sont pas tout-à-fait les mêmes , ni dans le même ordre ; mais c'est parce qu'ils sont empruntés d'autres Constellations. La Chevre céleste par exemple , qui se leve en aspect avec la Balance est casée dans ce planisphere sous la Balance ; tandis que le planisphere des Orientaux y met un Dragon ; mais le

principe sur lequel il a été construit est le même : c'est sur les aspects des levers & des couchers des Constellations avec les douze signes.

Il résulte de l'accord entre les douze animaux des Orientaux & les douze signes du Zodiaque : 1°. qu'il faut supposer une haute antiquité aux Constellations extrazodiacales, puisqu'elles ont servi à former un cycle lorsque le Taureau occupoit l'équinoxe de printemps trois mille ans avant l'Ere Vulgaire ; 2°. que le cycle des douze animaux n'est pas un Zodiaque ; en sorte qu'on ne peut pas dire qu'il y ait eu un Zodiaque différent du nôtre ; 3°. Enfin, que les emblèmes astronomiques désignés sous le nom de ces douze animaux, sont les mêmes que dans nos spheres, & que cette partie de l'Astronomie des Chinois, & de tous les Orientaux, a une filiation commune avec la nôtre.

Tous ces traits de ressemblance sont comme les débris de leur ancienne Astronomie : peut-être qu'une étude approfondie de leur Astronomie moderne, pourroit y montrer encore de nouveaux rapports.

Enfin, les Américains même, quoique séparés de notre continent par de vastes mers, & inconnus à nos régions pendant tant de siècles, ont conservé des traces d'une communication ancienne avec les nations savantes. Les peuples de la Riviere des Amazones appellent mâchoire du Bœuf, les étoiles de la tête du Taureau céleste (*La Condamine, Acad. des Sciences 1745*) ; les Iroquois appellent Ourse, les mêmes étoiles que nous (*Lafiteau, tom. II, pag. 236*). Ainsi, du moins la Constellation voisine du Pôle, ou la polaire qui servoit de guide aux anciens Pilotes, & le Taureau, signe équinoxial de printemps, Divinité universelle de tous les peuples, ont échappé à l'ignorance de ces peuples. Si ces étoiles ressembloient à un Bœuf, ou à une Ourse, peut-être pourroit-on supposer que cette ressemblance auroit pu conduire les peuples des deux hémispheres, sans aucune communication, à désigner par le même nom, les mêmes étoiles. Mais je soutiens qu'un homme qui ne connoîtroit aucune étoile, & à qui

Les Américains
en ont conservé
quelques noms.

l'on diroit de chercher dans le ciel le Taureau & l'Ourse, ne choisiroit pas les étoiles qui portent ces noms. Ainsi l'accord des peuples qui habitent les deux hémisphères, sur le nom de ces astérismes, accord qui ne peut être l'effet du hazard, annonce une ancienne communication.

Il paroît donc prouvé par la première partie de ce Mémoire, que l'Astronomie part d'une source unique; qu'elle est née sur les bords du Nil sous le tropique même; qu'elle s'est ensuite propagée chez les différens peuples du monde à diverses époques; & que l'état du ciel au temps de la distribution des signes qui est venue jusqu'à nous, étoit tel que le solstice d'été devoit répondre au Capricorne, & que l'équinoxe de printemps, celui, qui chez tous les peuples a été le plus observé, étoit alors marqué par le signe hiéroglyphique de la Balance.

L'époque de cette invention remonteroit bien au-delà du terme fixé par nos Chronologistes pour la création du monde, & ce seroit une grande objection contre l'hypothèse, si l'on étoit obligé d'assurer que la précession des équinoxes ait été dans tous les siècles de la même quantité; mais le bouleversement arrivé au globe terrestre dans le déluge universel, n'a-t-il rien changé au mouvement apparent des fixes? C'est ce que nous ne pouvons savoir; nous sommes même forcés de le conclure d'après la chronologie reçue aujourd'hui. Ainsi nous ne statuerons rien sur l'antiquité de notre époque, afin de n'être point contraires aux traditions sacrées, & à l'opinion des interprètes que nous nous ferons toujours un devoir de respecter.

Il nous suffit d'avoir trouvé un rapport marqué de notre Zodiaque avec le climat de l'Égypte, à une certaine position des équinoxes, accord qui a lieu pour ce pays exclusivement à tout autre; c'est une vraie démonstration, à moins qu'on ne s'obstine à regarder les symboles tracés dans le Zodiaque, comme des figures bizarres établies sans aucun dessein; mais comment se pourroit-

il faire que des figures jettées au hazard, & sans objet, les fruits bizarres d'une imagination qui ne se feroit proposé aucun but, eussent un sens très-naturel, & un rapport marqué avec les époques les plus importantes du Calendrier astronomique & rural dans un tel pays, & à une telle époque, qu'elles donnassent un tableau sensible de l'harmonie de la terre & des cieux ?

Les recherches précédentes m'ont conduit à l'explication de plusieurs Fables anciennes qui seroient absurdes, sans cette allégorie astronomique qui perce de toute part ; je vais en donner un essai, en attendant que je développe cette matiere dans toute son étendue, par un ouvrage plus considérable.





EXPLICATION

DES FABLES,

PAR LE MOYEN DE L'ASTRONOMIE.

L'Astronomie & la Fable, nées d'une source commune, mais à des époques différentes, unies dans leur marche pendant plusieurs siècles, se sont ensuite divisées en deux branches, de manière à laisser ignorer aux âges suivans le point de réunion ou du départ; ce n'est qu'en franchissant un espace de plusieurs siècles, que nous pourrons voir l'Astronomie faire éclore de son sein la Poésie, qui à son tour prête à la première son éclat & ses graces, & peuple l'Olympe de Dieux. Ce fut-là, pour ainsi dire, le luxe de l'Astronomie, & peut-être l'écueil de sa grandeur: les fictions ingénieuses plurent infiniment mieux que les Observations exactes; & le ciel physique fut oublié, & méconnu sous le voile brillant de l'allégorie.

Les Fables anciennes ne sont donc autre chose que les apparences célestes & les phénomènes de la nature, allégorisés, & embellis des charmes de la Poésie:

Horum carminibus nihil est nisi Fabula Cælum.

Manil. Liv. II, v. 37.

On trouve de ces Fables Astronomiques jusques chez les Arabes; les étoiles y sont nommées par leurs noms, mais elles y sont personnifiées. Nous en avons un exemple dans Albufarage (*Specimen Historiarum, cum notis Poocke*, pag. 131), & dans Ulug Beigh. Sirius & Procyon sont deux sœurs qui ont pour frere Canopus, qui épouse Orion. Canopus tue son épouse, & lui-même est poursuivi par ses sœurs.

Ce Roman astronomique est tout entier fondé sur l'ordre & la succession des levers & des couchers. Aussi, le même Auteur (pag. 101), remarque-t-il que les Arabes s'occupoient beaucoup d'Observations de cette nature: *Noti illis erant stellarum ortus & obitus, item quænam ex illis ita oppositæ sint, ut oriente hæc, illa occidat.* La Fable du mariage d'Atlas & d'Hesperie, d'où naissent les Pléiades est de cette nature; celle d'Atlas, ou du Bootes pétrifié par Persée, ou détrôné par Crone; la pétrification d'Ariadne par le même Persée dans Nonnus, &c., sont formées sur ces oppositions des levers & des couchers. Il en est de même des filiations que les Grecs établissoient entre leurs Dieux, des mariages & des morts qu'on chantoit dans les Poèmes astronomiques. Mais ce qui nous en reste dans les Mythologues Grecs, se réduit tout au plus à des fragmens; ce sont les titres d'anciens Poèmes sur l'année & les saisons, dans lesquels on faisoit entrer les Constellations, qui les annonçoient, & sembloient y présider. Tels étoient les chants sur les Hyades, sur Arcturus & sur les Ourfes, dont nous parle Virgile à la fin du premier Livre de son *Enéide*. Ce Poète, pour se conformer aux usages du siècle, dans lequel il faisoit vivre son héros, suppose qu'à la fin du repas, la Reine de Carthage fait des libations aux Dieux, accompagnées de chants sur les étoiles & sur la nature.

Citharâ crinitus Jopas

Personat auratâ, docuit quæ maximus Atlas.

Hic canit errantem lunam, solisque labores;

Undè hominum genus & pecudes; undè imber & ignes:

Arcturum, pluviasque Hyadas, geminosque Triones.

Æneidos, Liv. I, v. 744.

Certainement ce n'étoit point par des chants sur les étoiles qu'on terminoit les festins d'Auguste; mais Virgile, se transportant dans le siècle de Didon, a cru devoir peindre les mœurs de son siècle. En effet, nous remarquons, que plus nous remontons vers l'origine des scien-

ces, plus nous trouvons les noms des étoiles employés dans les Poèmes : les faisons, & les heures de la nuit, n'y sont ordinairement désignées que par des levers & des couchers, & des hauteurs d'étoiles, comme nous le voyons dans Homere, Hésiode, Théocrite, Anacréon, Euripide, &c. C'étoit un reste de l'ancien langage poétique, dont nous ne trouvons plus de vestiges dans les écrits de nos jours. Mais il est assez naturel d'imaginer, que, si les anciens, comme nous le ferons voir, révèrent les astres, comme génies & agens de la Divinité, ils ont dû chanter les étoiles; en les chantant, ils célébroient les intelligences dépositaires d'une partie de la force motrice de l'Univers; c'étoit la matière de leurs hymnes sacrées & la base de leur religion. Aussi Virgile place-t-il ces chants au moment où les Tyriens & les Troyens font une libation à Jupiter, ou à l'ame du monde, comme dit Macrobe, & conséquemment à la suite d'une cérémonie religieuse. On attribue à Orphée une Astronomie & une Théogonie, parce que la liaison de ces deux sciences étoit si intime, que chanter les étoiles, c'étoit chanter les Dieux. De là sont venues sans doute, dans la Grece, toutes les Théogonies astronomiques, & les Cosmogonies allégoriques.

On n' imagine pas aujourd'hui ce qu'on pourroit dire sur un sujet en apparence aussi stérile qu'un lever ou un coucher d'étoiles; & cependant on verra que le génie fécond des Orientaux a tiré de ce fonds aride les fictions les plus variées, & que les débris de ces vieux Poèmes sont encore aujourd'hui le dépôt le plus riche, où la poésie, la sculpture & la peinture, prennent les idées des grands tableaux qu'elles nous présentent.

Au reste, les anciens sembloient nous en avoir averti, Lucien de *Astrologiâ* (tom. I, pag. 992) nous dit : *Licet potissimum ex Homeri Poetæ Hesiodique carminibus intelligere prisorum fabulas cum Astrologiâ consentire..... nam quæcumque de Veneris & Martis adulterio dixit, deque deteccionem, haud aliundè, quam ex hac scientiâ sunt conficta.* On croyoit donc que certaines aventures de Mars

& de Vénus ne peuvent s'expliquer que par les apparences célestes ; donc ces Divinités sont elles-mêmes au nombre des corps célestes ; & par une conséquence assez naturelle , on y doit trouver aussi les autres Dieux avec lesquels Mars & Vénus figurent dans les anciens Poëmes , & avec lesquels ils ont une filiation commune. Aussi voyons-nous que toutes les fois qu'Hésiode parle des Dieux dans sa Théogonie , il nous dit qu'ils sont les enfans du ciel étoilé. « Chantez , dit-il , ô Muses , les Dieux immortels , enfans de la terre & du ciel étoilé , nés du sein de la nuit , & alimentés par les eaux de l'Océan » (*Hésiod. Theog. v. 105*). Est-il possible de mieux caractériser la génération de pareilles Divinités , que de les faire naître & se nourrir au sein même de l'élément , duquel le soleil & tous les astres semblent sortir chaque jour , & d'appeller ces Dieux étoiles les enfans de la nuit ? N'est-ce pas dire clairement : *les Dieux que je vais chanter , & dont je donne la Théogonie , sont des astres*. En effet , on en remarque plusieurs qui ne sont évidemment que le soleil & la lune , unis à des idées allégoriques sur les saisons. On y voit Crios , au nombre des fils d'Uranus ou du ciel ; celui-ci eut pour fils , suivant Apollodore (Liv. I) , Astérus , qui ayant épousé sa cousine Aurore , fut pere des Astres & des vents ; tout le reste est du même genre , & bien des Auteurs l'ont soupçonné , sans pouvoir le prouver , comme je crois être en état de le faire par le secours de l'Astronomie.

On a dit souvent que les prétendues absurdités de la Théologie & de la Mythologie des anciens n'étoient que des allégories ; mais personne n'a employé la clef astronomique , & la Théorie des levers & des couchers d'étoiles , & le passage du soleil dans les différentes Constellations , pour expliquer les monumens , les symboles simples ou composés des Divinités , & les Fables de l'antiquité ; il falloit , sur-tout pour cela , faire usage de la précession des équinoxes , qui déplaçant tout , & changeant les aspects des cieux , a dû varier les allusions , multiplier les génies , & changer les caractères de l'écriture hiéroglyphique.

Cependant les Phéniciens, & les Egyptiens eux-mêmes, nous ont dit que c'étoit là leur Théogonie, & la base de leurs mystères & de leurs Fables. Sanchoniaton dit, que ce sont des allégories physico-cosmiques : & Jamblique (*Epistola ad Annebonem à Porphyrio allata*), nous cite l'autorité de Chérémon, & des plus savans Prêtres Egyptiens, qui disoient que leur religion & leurs Fables sacrées rouloient sur des levers & des couchers d'étoiles.

Passage décisif
de Porphyre.

Chæremôn aliique multi, nil quidquam agnoscunt ante mundum hunc adspectabilem, nec alios Ægyptiorum in ipsis scriptorum suorum exordiis ponunt Deos, præter vulgo dictos Planetas & Zodiaci signa, & stellas simul cum his in conspectum venientes, sectiones decanorum & Horoscopus.— Quippe videbat enim qui solem universi architectum esse dicerent, ab illis non ea tantum quæ ad Isidem & Osiridem pertinent, sed etiam quidquid sacrarum Fabularum erat, partim in stellas, partim in lunæ varietatem, partim in solis cursum, vel in nocturnum aut diurnum hemisphærium, vel in Nilum fluvium, cuncta denique in res naturales nihil in naturas corporeâ mole carentes viventesque conferri.

Idées des anciens
sur l'ame de la
nature.

Ce passage est fondamental pour mon système, & je vais faire voir la vérité de ce que disoit Chérémon, que les Fables anciennes ne contiennent qu'une théorie physico-astronomique, & ont pour objet les aspects célestes & les agens de la nature. Cependant il paroît que les anciens n'ont pas borné là leur culte & leur adoration : leurs Fables, quoique exprimées en caractères astronomiques, supposent toujours des intelligences unies aux corps célestes, une ame motrice de la nature, émanée elle-même du sein de la Divinité. C'est sur cette ame répandue dans toutes les parties de la nature, & qui varie ses formes à l'infini, à raison des effets qu'elle produit, & des êtres différens qu'elle organise, que roule toute leur théogonie allégorique. Macrobe (*Som. Scip. Liv. I, c. 5*) distingue les différens degrés de l'Être Suprême : *Aut enim Deus summus est, aut mens ex eo nata, aut mundi anima...* Et il dit plus haut (chap. 2), que c'est sur cette ame, source de toutes les autres ames, & sur les puissances Æthérées que sont faites les Fables; c'est-à-

dire, qu'elles ont pour objet le monde visible & la force motrice qui l'anime : *Sciendum non in omnem disputationem Philosophos admittere fabulosa, sed his uti solent, cum vel de animâ, vel de aëreis ætherisque potestatibus, vel de cæteris Diis loquuntur. Cæterum cum ad summum & principem omnium Deum..... tractatus se audet attollere, vel ad mentem quam Græci ὄν appellent..... ex summo natam & profectam Deo.... Nihil fabulosum penitus attingunt.... quia supra naturam sunt, quo nihil fas est de Fabulis pervenire... de animâ non frustra se, nec ut oblectent ad fabulosa convertunt; sed quia sciunt inimicam esse naturæ apertam nudamque expositionem sui.... Quæ à prudentibus arcana sua voluit per fabulosa tractari.* Les Fables, selon lui, n'étoient donc que le voile ingénieux qu'une main prudente avoit jetté sur les opérations de la nature; c'est donc la nature qui en fournit le fonds, & c'est par elle qu'il faut les expliquer. Tout ceci sera développé beaucoup plus au long dans l'Ouvrage, dont ce Mémoire n'est qu'une esquisse. En attendant je donnerai ici quelques essais sur la Théologie ancienne, expliquée par ces principes.

S'il est une idolâtrie qui puisse justifier la méprise des anciens sur le véritable & l'unique objet qui méritoit leur adoration, c'est sans doute le culte qu'ils rendirent à la nature en général, & en particulier aux agens puissans de cette force inconnue qui imprimoit le mouvement & une espece de vie au grand tout dont ils faisoient partie. L'homme après avoir oublié les connoissances qu'il avoit reçues de Dieu, se trouva tel qu'il eût été si, sortant des mains de la nature, seul au centre apparent de l'Univers, frappé du spectacle que le Ciel & la Terre offroient à ses regards, il eût voulu pénétrer la cause de ce qu'il voyoit. Tout ce qui lui offroit des idées de force active sur la terre, de bienfaisance, d'éternité, ou d'indépendance, attira ses hommages, & la nature eût des autels qui n'étoient dus qu'à son auteur.

Voilà l'erreur de l'homme, la seule dont il se rendit coupable lorsque, forcé de reconnoître un maître, il écrivit sur le frontispice du Temple de la nature & du

Culte rendu à la nature.

temps, à Sais : « je suis tout ce qui a été, tout ce qui » est & tout ce qui fera, & nul mortel n'a encore percé » le voile qui me couvre » (*Plut. de Ifide*). Le reste des erreurs que nous leur supposons est le fruit de l'ignorance de ceux qui ont mal compris le sens de leurs savans symboles. Jamais les sages Egyptiens ne remirent le tonnerre dans les serres d'un Epervier, & ne crurent que l'Univers fut l'ouvrage du Bouc adoré à Mendès. Transportons-nous, pour les juger, dans ces siècles éclairés, où fleurissoient les sciences & tous les arts, où l'on élevoit des monumens immortels à l'ame motrice de l'Univers, au génie du grand tout, aux intelligences qui présidoient à la terre, au soleil, à la lune, aux Constellations & aux élémens; où le ciseau du sculpteur & le pinceau du peintre s'exerçoient à l'envi à retracer toute la nature, dont le prêtre astronome chantoit les opérations dans les hymnes sacrées. Nous verrons l'Astronomie aussi nécessairement unie à la religion, que l'ame du monde l'étoit au ciel des fixes & aux autres spherés, par le moyen desquelles elle sembloit agir sur les corps sublunaires, & concourir à la végétation & à l'organisation de la matiere. Nous verrons l'Astronomie fournir les principaux caractères de l'écriture hiéroglyphique, donner naissance à des fables ingénieuses, & le culte des animaux se réduire à des symboles vivans des Constellations, qui, par leur lever ou leur coucher, leur conjonction ou leur opposition avec le soleil & la lune, annonçoient à l'homme la marche progressive de l'ame du monde dans le premier mobile, & dans le Zodiaque où résidoit, & étoit censée agir la première cause du monde visible. Nous y verrons la marche du principe de la végétation & celle du temps; l'état du ciel & du Nil, & l'influence de l'un & de l'autre sur la terre. Nous verrons ensuite l'ignorance répandre ses ténèbres sur le dépôt des connoissances sacrées; les animaux symboliques devenir des divinités réelles, les statues formées de l'assemblage des caractères astronomiques être regardées comme des monstres, des allégories agréables répétées & méprisées en même temps comme

Des fables absurdes; enfin, le soleil, la lune & les étoiles, figurer dans les temples comme animaux, dans la Mythologie comme Dieux & comme héros, & dans les Histoires même & les Dynasties comme Rois. Nous verrons Persée, Héros en Grèce, être Saturne en Phénicie, Mercure à Athènes & à Rome, Chem en Egypte, Mithras en Perse; le Cocher & la Chevre Amalthée, devenir Jupiter ou Phaëton, être honoré dans les Temples à Mendès, comme Bouc créateur; ensuite, figurer dans les Dynasties sous le nom de Mycerinus, accompagner en Grèce Bacchus & Vénus, & s'unir au génie solaire & au génie lunaire de l'équinoxe de printemps qui se trouvoit alors dans le Taureau. On s'en étonnera moins en voyant dans Lucien (*de Astrologiâ*) que les animaux consacrés dans les temples de l'Egypte étoient les Types des animaux célestes; cet auteur explique même par la différence des aspects célestes celle du culte rendu à différens animaux dans les différentes villes. Au reste, on verra que les peuples éclairés qui créèrent ces symboles ingénieux, avoient précédé de vingt siècles au moins l'âge d'Hérodote, & l'on fait quel désordre introduit dans les sciences une longue période d'ignorance.

Les Prêtres Egyptiens réduisoient toute leur Théologie & toutes leurs Fables à une théorie physique & astronomique sur les opérations de la nature dans leur climat. Chérémon, dont on a vu un passage décisif, n'est pas le seul qui rapportât à la nature l'origine de la Théologie & des monumens sacrés de la religion Egyptienne. Synesius, Evêque de Cyrenne, qui avoit été initié aux anciens mystères, Philosophe instruit, qui nous a donné la vie allégorique des deux génies Egyptiens, Osiris & Typhon, nous dit que pour bien entendre toute la Théologie astrologique des Grecs & des Egyptiens, il faut faire usage de certaines périodes astronomiques, & supposer une action du ciel sur la terre. *Universi natura, totum quoddam esse creditur suis partibus absolutum, adeoque concursu earundem stabilitum: agent igitur, patienturque.... ambo enim quædam sunt hujus universi partes, mutuoque*

Les Fables sont des allégories sur la nature.

commercio gaudent. Jam ut in nostro hoc & inferiore mundo generatio est, sic in superiore generationis causa continetur; ideoque eorum, quæ contingunt, semina ad hæc infima delabuntur. Quibus si quis, quod in Astronomiâ demonstratur istud addiderit, siderum, globorumque cœlestium quosdam in eandem partem redeuntis circuitus, quorum alii simplices, alii compositi sunt, hic & Ægyptiorum & Græcorum placitis consentaneè disputabit (de Provid. Liv. II).

Dans toutes les théogonies anciennes le ciel épouse la terre; la théogonie d'Hésiode, celle des Atlantes, celle d'Apollodore, celle de Sanchoniaton ou des Phéniciens commencent par-là; Proclus, en parlant du cycle épique, le fait aussi commencer au mariage du ciel avec la terre. Nous voyons de même, que Virgile peint le ciel ou l'Æther, qui au printemps féconde la terre, & envoie le germe des biens qu'elle fait éclore.

*Vere tument terræ & genitalia semina poscunt;
Tum pater omnipotens sæcundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ descendit & omnes
Magnus alit magno commixtus corpore fætus.*

Georg. II, v. 324.

Les Chinois réverent le ciel & la terre, comme leurs plus grandes Divinités; & Peloutier (*Hist. des Celtes*, tom. V, pag. 189), observe avec raison, que les Celtes ne séparoient point le culte du ciel de celui de la terre; ils disoient que l'une auroit été stérile sans l'autre, & que leur mariage avoit produit l'Univers. Ces peuples adoroient l'ame du monde (*idem.* pag. 141). *Celi* étoit le nom du Dieu suprême chez eux.

Cette idée de l'action du ciel sur la terre, dont l'un envoie les semences & l'autre les fait éclore, vint naturellement aux hommes en voyant que la terre a besoin, pour produire, d'être arrosée des eaux du ciel, & échauffée des rayons du soleil. Le Cultivateur attendit des cieux un secours sans lequel ses travaux eussent été infructueux; le besoin de l'eau & du feu, de la pluie & du beau

temps contribua à le rendre religieux, & il crut pouvoir par des prières attirer sur ses champs l'influence des corps célestes, & sur-tout de celui qui paroïssoit être l'âme de la nature. L'origine que nous supposons au Sabisme ou au culte des astres est confirmée par Maimonides le plus savant des Rabbins : cet auteur examine la raison du culte des astres lié à l'Agriculture, & voici ce qu'il dit, (*more Nevoch.*, part. 3, chap. 30) : *Quod si consideraveris opiniones illas antiquas, apparebit tibi in confesso quasi apud illos fuisse, quod per cultum stellarum exulta & fœcunda reddatur terra. Hinc sapientiores, doctiores, & religiosiores inter ipsos docebant, quod Agricultura, quâ homines subsistunt Sacerdotes Idolorum concionabantur hominibus in congregationibus & cœtibus ecclesiasticis, illorumque animis imprimebant propter ejusmodi cultum pluviam de cœlo descendere, arbores ac fructus ferre, terram fœcundam reddi.*

Albufarage (*Hist. Dynast.*, pag. 101) assure que les Arabes étoient sur-tout attentifs à observer les levers & les couchers des astres, & la force qu'ils avoient pour exciter les pluies; que leurs différentes tribus étoient sous la protection d'une étoile, que l'une honoroit Aldebaran, une autre Sirius, une troisième Canopus, &c. Plutarque nous dit : *Adversus siccitatem irrigatione utimur, adversus æstum mediocri refrigeratione... & quæ in nobis sua non sunt, à diis petimus ut dent rores molles & apricationes cum vento moderato.* Plutarque dit ailleurs, en parlant de l'origine des religions : *Homines cæperunt Deum agnoscere cum viderunt stellas tantam concinnitatem efficere, & dies noctesque æstate & hyeme suos servare statos ortus & obitus, & inde terram fructus & animantia proferre. Itaque pro patre cœlum, pro matre terram acceperunt. Patrem illum, quod aquam instar seminis effunderet, matrem hanc, quod conciperet & pareret. Cumque viderent stellas perpetuè moveri & in causâ esse nobis cur solem & lunam contemplaremur, deorum iis nomen fecerunt.* * Manilius, d'après l'ordre admirable de

* *Frugiferum sub se reddunt mortalibus orbem, Manil. Liv. I, v. 317. Mundum, quo cuncta reguntur, v. 29.*

84 ORIGINE DES CONSTELLATIONS

l'Univers & l'harmonie des cieux, dit que le monde est conduit par une intelligence divine, & qu'il semble être un Dieu lui-même :

« *Ac mihi tam præsens ratio non ulla videtur*
 » *Quâ pateat mundum divino numine verti,*
 » *Atque ipsum esse Deum* ».

Liv. I, v. 491.

Origine du culte
des astres.

Telle fut à-peu-près l'origine du culte rendu au ciel & aux astres. L'Astrologie ne vint qu'après, & ne fut que l'extension d'un principe plus simple ; car les hommes eurent une Astronomie rurale avant que d'avoir des livres astrologiques : & l'influence des cieux sur les productions sublunaires fut imaginée long-temps avant qu'on voulût y assujétir aussi les actions libres des hommes. Il me paroît que c'est sur cette supposition que posent les fondemens de toutes les théologies païennes. Jamblique dit, en parlant du monde, *est unum animal in quo partes, quamvis loco distantes, tamen, propter naturam unam, ad se invicem feruntur*. C'est de cette chaîne qui lie le ciel à la terre que dépendent tous les mystères de la nature ; *quicumque, disent les Arabes, novit vinculum seu catenam illam magnam superiorem mundum inferiori connectentem, scit omnia naturæ mysteria* ; & les Rabbins, *si quis penetraverit, quomodo numen supremum amore agitatum se mundo visibili communicaverit, intelliget quid Homerus per concubitum Saturni & Rheæ intellexerit, &c.* On imagina des génies chargés d'entretenir cette harmonie dans toutes les parties de l'Univers, & de procurer à la terre les secours qu'elle attendoit du ciel : *Plerique eorum, dit Proclus, versantur circa materiam, viresque à cœlesti materiâ desuper in materiam descendentes continent atque contexunt* ; & Plutarque, *tùm terra, tùm qui omnis temperiei facultatem terræ largitur sol, dii majorum nostrorum instituto censentur. Deinde huic temperiei genios tanquam præsides & custodes addimus*. C'est aussi la doctrine de Platon dans son Timée, — *Postquam universum constituisset, animas distribuit æquali cum stellis*

stellis numero , & cuique suam dedit , & tanquam in vehicula imposuit ; naturamque universi monstravit , &c. Mais les génies eux-mêmes qu'étoient-ils ? Les astres , qui par leur lever & leur coucher annonçoient la marche du principe de la végétation , fixoient le retour des saisons , & raménoient à-peu-près tous les ans les mêmes phénomènes météorologiques , & qui furent à la fin regardés comme cause active des phénomènes , dont ils n'étoient que les signes concomitans , ou même avant-coureurs. *Juxta scientiam Ægyptiorum* , nous dit Avenar , *signa sunt duodecim , & illa dominantur omnibus rebus illis suppositis ab herbis usque ad animalia & reptilia terræ & singulis figuris præest angelus , dominans omnibus quæ sunt sub illo.* Nous avons vu , par le passage de Platon , que les génies étoient dans les étoiles , & y voyageoient. *Notum est* , dit le Rabbin Maimonide (part. 2 , chap. 10) , *Philosophas omnes , quoties loquuntur de regimine mundi & gubernatione , statuere mundum hunc generabilem & corruptibilem regi à virtutibus & influentiis sphaerarum cœlestium. In hunc sensum dicunt sapientes nostri ; non est herba inferius quæ non habeat planetam superius dicentem , cresce.*

Dans le Zend Avesta (tom. II , pag. 356) , il est dit , qu'à chacune est affecté un amchaspacd , soit à la lune , au soleil , à l'astre Tir , &c.

Le soleil étoit regardé comme le Roi , & les astres comme ses Ministres. *Æsculape , in Trismegisto* , parlant des génies , s'exprime ainsi : *sol est omnis generis conservator , & educator. Sub hoc applicatur dæmonum chorus , quin etiam chori ; per multi namque sunt isti ac varii sub astrorum cuspide ordinati , cuilibet horum numero æquales. Sunt autem nonnulli ex bono & malo temperati. Hi omnes terrestrium rerum facultatem adepti sunt.*

Dans le Zend Avesta (tom. II , pag. 402) , il est aussi question de ce mélange de biens , & de maux , ou des mélanges de l'action des génies du chaud & du froid : dans l'année , dit-on , par le cours des mois , le chaud & le froid se mêlent deux fois pendant soixante jours.

On voit par ces différens passages le rapport des gé-

nies au soleil, au Zodiaque, & aux astres; & l'action que le soleil, en parcourant ce cercle, étoit censé exercer avec eux sur toute la nature. Cette action du soleil est indiquée dans Aristote, lorsqu'il nous dit : *Generationis, & corruptionis, & omnis mutationis & incrementi causam esse accessum & recessum solis in illo obliquo quem Zodiacum Astronomi appellant. Accedente namque sole generationem fieri, & recedente corruptionem, & in tempore æquali videmus.* Ces idées, qui furent adoptées dans la suite par l'astrologie, avoient pris leur source dans l'ancienne théologie, qui étoit elle-même presque toute astronomique : *Credidit tota gens Zabeorum mundi antiquitatem, quoniam cœlum est Deus... Credebant cœlos & stellas esse deos.* Le Rabbin Mor Isaac, après avoir exposé les idées des anciens sur les génies, nous dit, *existimaverunt astra esse creatores & factores, & imposuerunt singulis sideribus Dei nomen, variisque cæremoniis colebant & constituebant sub eorum nomine idola varia, eorum figuras variis modis repræsentantes. Fuerunt autem hi ritus proprii Ægyptiis, qui postea ad alios transmigrantes totum paulatim mundum infecerunt.* Ainsi, non-seulement les Egyptiens adorerent les astres, mais établirent des Fêtes en honneur de ces génies, leur éleverent des statues, ou des figures, que Tacite appelle *Effigies compositas*, & qui représentoient souvent des animaux ou des monstres bizarres. Ces statues, nous dit-on ici, étoient relatives aux astres; & suivant Porphyre, elles contenoient une théologie mystérieuse. — *Manifestum est Ægyptios Hieromantes omnia sacrorum arcana significare ex variis in unum constitutis rebus, veluti ad hominis formam, capita accipitris, aut ibidis, aut similibus assumptis.* Quels étoient ces mystères? Il est évident que ce sont ceux de la nature, puisqu'ils l'adoroient. Aussi Jamblique nous dit-il, *imitantes Ægyptii ipsam universi naturam fabricamque deorum, ipsi quoque mysticarum, reconditarumque notionum imagines quasdam in symbolis conficiendis ostendunt.*

Telle étoit la fameuse statue des Brame, dont parle Porphyre (*in Styge*). Elle avoit douze coudées; elle étoit moitié homme, moitié femme; c'est-à-dire, que

toute la partie droite étoit homme , & la gauche femme , pour représenter l'union du principe actif & passif des générations. Dans sa main droite étoit l'image du soleil ; dans la gauche celle de la lune , & sur les bras étoient peints des génies , avec le tableau abrégé de l'Univers , dont ils entretiennent l'ordre : c'étoit comme le monde Archetype : *Hanc statuam aiunt Deum filio suo dedisse , cum mundum conderet , ut exemplar sibi propositum haberet. Capiti ejus effigiem Dei velut throno insidere ferunt.* Tel étoit Dieu dans l'ancienne théologie , placé au-dessus de son ouvrage.

Il en étoit de même des premiers temples , calqués sur la distribution de l'Univers , dont ils étoient une image abrégée , comme il paroît par l'autel de Mithra. Joseph , & S. Clément d'Alexandrie , prétendent que le temple de Jérusalem lui-même représentoit l'ordre de l'Univers.

Dans les mystères , les initiés juroient par le soleil , la lune & le Zodiaque , & par tous les astres de ne pas trahir le secret des initiations ; c'est-à-dire , qu'ils juroient par les Divinités mêmes dont on leur dévoiloit les mystères (*Selden. pag. 35 , Prolegom.*).

La conclusion naturelle des autorités que je viens de rassembler , c'est qu'il n'y a qu'un système physico-astronomique , qui puisse expliquer la théologie , les monumens , & les Fables de ces religions , établies sur la Physique & sur l'Astronomie. Les aventures des Dieux étoiles , doivent nécessairement se réduire à des phénomènes , ou purement astronomiques , ou combinés avec les autres opérations de la nature. Aussi avons-nous vu que les plus savans Egyptiens prétendoient , que les aspects célestes étoient la base de toutes leurs Fables sacrées. Lucien lui-même , de *Astrologiâ* , nous dit qu'il y a plusieurs Fables qui ne peuvent s'expliquer que par l'astrologie. Enfin , Plutarque nous dit expressément qu'on ne peut expliquer les Fables que par les génies. *Et verò quas deorum raptiones , quos errores in Fabulis referunt atque agitant , tum occultationes eorum , exilia , obita ministeria non diis ista evenerunt sed geniis.* Macrobe (*Somn. Scip. chap. 2*) en dit à-peu-près autant , comme nous l'avons vu plus haut.

88 ORIGINE DES CONSTELLATIONS

Les statues & les images des génies étoiles, doivent être également la représentation des Constellations. Synesius, que nous avons déjà cité, nous dit en effet, que c'étoit avec des spheres que les Prêtres Egyptiens formoient les statues composées de leurs génies : ce passage est précieux, je vais en extraire une partie, d'après la traduction latine. *Apud Ægyptios prophetæ vilium & profanarum rerum artificibus minimè permittunt formare simulacra deorum, ne scilicet in opere transgredierentur. Ipsi verò descendunt in sacra antra, ubi secretò rem peragunt. Habent enim comasteria, quæ arcæ sunt, quasdam, ut aiunt, occultentes Sphæras, quas si vulgus conspiceret, moleste ferret. Nam quod intellectu facillimum est, despicit, & prodigiosis ei opus est mendaciis. Neque aliter fieri potest, cum sit vulgus.* (Synesius in Calvitio). L'Evêque de Cyrenne, qui nous atteste ce fait, avoit vécu avec les Prêtres Egyptiens; & lorsqu'il nous parle de ces génies, il nous dit qu'il est défendu d'en dire davantage; mais que ceux qui sont initiés l'entendent. Si c'étoit sur des spheres que les Prêtres Egyptiens composoient les statues symboliques de leurs Dieux; c'est avec des spheres qu'il faut les décomposer. Si les Fables sacrées, comme le dit Chérémon, étoient faites sur le mouvement du soleil & de la lune, sur les douze signes du Zodiaque, sur les aspects des Constellations entr'elles, & sur leurs rapports avec le soleil, la lune, la terre & le Nil, il faut donc prendre un globe, le monter à la latitude du pays où elles furent faites, fixer le point équinoxial à l'endroit du Zodiaque étoilé, où il dût être alors, & observer à l'horizon, quels astres par leur lever ou leur coucher, annonçoient le soir ou le matin, l'entrée du soleil dans chaque signe; & sur-tout ceux qui fixoient les équinoxes & les solstices; c'est par des Observations de cette nature, faites sur un globe, & comparées avec les histoires des différentes Divinités, avec les attributs qu'on leur donnoit, & les noms allégoriques qu'elles ont portés, & celui des Constellations, que je suis parvenu à lire dans l'Ecriture sacrée, dont les Constellations contiennent, pour ainsi dire, l'alphabet.

On composoit
les Divinités avec
des spheres.

Le culte rendu à l'amé de la nature, uni au culte du soleil, de la lune, des astres, & des autres agens de la divinité, a formé la religion de presque tous les peuples de l'Univers. Les Grecs dès la plus haute antiquité n'adoroient que le soleil, la lune & les étoiles, suivant Platon. Hérodote nous assure que presque tous les Dieux de la Grèce venoient d'Egypte, où, suivant Chérémon, on adoroit les astres. Le même Hérodote nous dit que cette religion étoit aussi celle des Perses, c'est-à-dire, d'un peuple conquérant qui avoit subjugué une partie de l'Afrique & presque toute l'Asie; que c'étoit celle des Africains, & celle des Scythes qui occupoient une vaste étendue de pays au nord de l'Asie.

Ce culte a été
chez tous les peuples.

Eusebe assure que c'étoit la religion des Phéniciens qui l'avoient portée aux extrémités de l'Univers à la faveur d'un commerce, qui embrassoit tout le monde connu. *Phænices quidem & Ægyptios omnium principes soli, lunæ ac stellis divinitatem tribuisse, vulgatum est, usque solis rerum omnium ortus, & interitus causam assignasse; deinde verò; quæ passim ubique jactantur, Θεοποιίας και Θεογονίας, in mundum invexisse.* Eusebe dit donc que la plupart des Théogonies, répandues dans l'Univers, étoient venues des Phéniciens & des Egyptiens, & que ces peuples adoroient comme Dieux le soleil, la lune & les astres, & les regardoient comme les causes uniques des générations & des destructions qui s'opèrent dans la nature. Il est donc clair que c'est par le soleil, la lune & les astres qu'il faut expliquer les Théogonies de ces peuples, & celles de tous les autres peuples qui ont emprunté d'eux leurs fables ingénieuses.

Eusebe ajoute qu'avant eux on n'avoit point porté ses idées au-delà des phénomènes célestes; excepté un petit nombre d'hommes fameux chez les Hébreux, qui s'étoient élevés jusqu'au Créateur. Il faut convenir cependant qu'Eusebe a été trop loin, en assurant que les hommes n'avoient point élevé leur esprit au-delà du monde visible. Le Timée de Platon, qui admet les génies distribués dans

les astres, & tout ce que l'Écriture appelle milice céleste, suppose toujours un Dieu séparé de son ouvrage, & au-dessus des intelligences qui veillent à l'ordre de l'Univers. Il se peut que les peuples grossiers & barbares n'ayent pas été au-delà du monde visible; mais les peuples savans dont nous expliquons la Théogonie avoient été plus loin. Je retrouve dans leurs fables la même Théologie que celle du Timée; & l'erreur la plus grossière qu'on puisse leur supposer, est de croire comme Maimonide, qu'ils n'adoroient que l'ame du monde. *Summus gradus ad quem philosophi illius temporis pervenerunt, fuit quod existimarunt Deum esse spiritum sphaerae vel orbis caelestis.* Mais Macrobe (*Somn. Scip., L. 1, c. 17.*) dément cette opinion en disant, *quod globus ipse, quod caelum est, animae sit fabrica; anima ex mente processerit, mens ex Deo qui verè summus est, procreata sit.* Il est vrai que le peuple n'avoit pas des idées aussi sublimes, & dans tous les siècles leur religion n'a pas été aussi épurée; mais nous devons la considérer dans son origine, lorsque les prêtres, plus instruits, créoient ces savantes allégories sur la nature & son moteur.

C'est des idées populaires qu'il s'agit dans le Livre de la Sagesse (c. 13) où condamnant le culte superstitieux des astres, l'Écrivain sacré nous dit: *vani sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei, & de his, quae videntur bona, non potuerunt intelligere eum, qui est, neque operibus attendentes, agnoverunt quis esset artifex. Sed aut ignem aut spiritum aut citatum aerem, aut gyrum stellarum, aut nimiam aquam, aut solem & lunam rectores orbis terrarum Deos putaverunt; quorum si specie delectati, Deos putaverunt; sciant quanto his dominator eorum speciosior est.* Voilà donc le culte de la nature reconnu dans l'Écriture pour être la religion des nations païennes. Saint Etienne (*Act. Apost. Lib. 7, c. 41*) confirme ce rapport de l'idolâtrie avec les astres.

Les Juifs se rappelant ce qu'ils avoient vû en Egypte demandent à Aaron de leur faire des Dieux; ils élèvent

un veau d'or, lui rendent un culte, & Dieu irrité les livre à l'adoration de la milice céleste : il y avoit donc une liaison entre cette statue symbolique du veau d'or & l'armée des cieus : la même qu'il y avoit entre l'Apis Egyptien & le Taureau céleste, dont l'Apis n'étoit que le symbole, suivant le témoignage de Lucien. Lactance & S. Jérôme ont aussi reconnu que le veau d'or élevé dans le désert & ceux de Jéroboam, n'étoient qu'une imitation d'Apis. Enfin Moïse dans le c. 4, du *Deutéronome*, après avoir défendu au peuple de se faire des statues de divinités, qui représentassent, soit des hommes, soit des animaux, ajoute, *ne forte elevatis oculis ad cœlum videas solem & lunam, & stellas, omnem militiam cœli, & errore deceptus adores ea.* La défense d'avoir des statues qui représentassent des hommes, des quadrupedes, des reptiles & des poissons, liée à la défense du culte des astres étoit une suite naturelle de la liaison que les animaux symboliques en Egypte & en Syrie avoient avec les astres eux-mêmes. La défense de Moïse au peuple devenoit nécessaire, parce que les Juifs vivoient au milieu de nations, dont la religion toute astronomique représentoit la divinité sous la forme des animaux peints dans les Constellations.

Maimonides voulant nous donner une idée de cette distinction qu'il y avoit entre le Judaïsme & le Sabisme, nous dit : *Sabæi Deum spiritum spheræ, hoc est animam cœli statuebant* (part. 1, c. 70), & ailleurs : *orbes cœlestes & planetas esse corpora, & Deum optimum maximum esse spiritum illorum.*

Lorsque Anchise dévoile à son fils les mystères de la Théologie Païenne, il lui dit :

- « *Principio cœlum ac terras, camposque liquentes,*
- » *Lucentemque globum lunæ, titaniaque astra*
- » *Spiritus intus alit, totamque infusa per artus*
- » *Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.*
- » *Indè hominum pecudumque genus, vitæque volantum*
- » *Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.*

Et Manilius, dans son Poëme astronomique, lorsqu'il va chanter les Constellations & leur action sur la nature, s'exprime ainsi :

- » *Namque canam tacitâ naturæ mente potentem,*
 » *Infusumque Deum cælo, terrisque fretoque,*
 » *Ingentem æquali moderantem fœdere molem :*
 » *Totumque alterno consensu vivere mundum,*
 » *Et rationis agi motu, cùm Spiritus unus*
 » *Per cunctas habitet partes, atque irriget orbem*
 » *Omnia pervolitans corpusque animale figuret*
 » *Hic igitur Deus, & ratio quæ cuncta gubernat,*
 » *Ducit ab æthereis terrena animalia signis ».*

Sic temperat arva,

Cælum, sic varias fruges redditque rapitque.

Liv. II, v. 60.

Cette opinion sur l'ame du monde & sur la force motrice du ciel, répandue dans toutes les parties de la matière, & organisant tous les êtres, fut la base de la Théologie ancienne. Mais la croyance des Juifs étoit plus sage, dit Maimonides, dans leur religion, Dieu est distingué de son ouvrage; & si un Païen dit de la divinité qu'elle habite dans les cieus, le Juif dit de Dieu qu'il habite au-dessus des cieus. J'ai fait voir néanmoins que les Philosophes païens ont été plus loin; & que ceux qui les accusent de n'adorer que les astres se sont arrêtés à l'écorce, & aux fables faites sur le monde visible & sur l'ame du monde. Mais ce qui caractérise la religion Egyptienne & Phénicienne, & celle des Orientaux, c'est d'avoir mêlé au culte de la divinité celui de son ouvrage, & des agens qu'elle employe pour entretenir l'harmonie de l'Univers; c'est d'avoir voulu donner à une religion simple une forme composée & trop savante, qui ne fut entendue que d'un petit nombre d'hommes: aussi le sens s'en perdit bientôt, & le monde visible fit oublier le monde intellectuel. *Ægyptie, religionum iuarum solæ superjunt*

persunt fabulæ , & æquè incredibiles posteris ; sola supersunt verba lapidibus incisa (Asclep., c. 9).

Ce caractère distinctif qui sépare de la religion révélée toutes les religions instituées par les hommes , a réellement frappé les Païens eux-mêmes , qu'ils ont été forcés de lui rendre hommage. Tacite , comparant la religion des Egyptiens avec celle des Juifs , s'exprime ainsi : *Ægyptii pleraque animalia , effigiesque compositas venerantur. Judæi mente solâ , unumque numen intelligunt* (Hist. Liv. V) : il paroît donc , qu'excepté ce peuple unique , il n'en est point dont la religion ne mêlat au culte de Dieu celui du soleil & des astres , & dont les Théogonies ne roulent sur les Constellations & sur les phénomènes de la nature.

Les Perses disent qu'ils adorent Dieu & tout ce qu'il a créé , les Bœufs , les troupeaux , le soleil , la lune , l'eau , le feu , &c. (M. Anquetil , tom. I , pag. 319) ; aussi dans toutes leurs prières ils invoquent toutes les parties de la nature , les arbres , les montagnes , les fleuves , les astres , &c. Cette Théologie astronomique se retrouve , surtout , dans le Zend-Avesta , dans l'Edda des peuples du Nord , & dans le Voluspa , qui n'est réellement qu'un Poème sur la sphere & sur la nature ; nous la retrouvons dans la Théogonie de Sanchoniaton & d'Hésiode , deux monumens physico-astronomiques de la religion des Phéniciens & des Grecs , chez lesquels les Dieux naissent de l'action du ciel sur la terre , & sont enfans du ciel étoilé.

D'après ces principes , nous cherchons à expliquer par la sphere , toutes ces anciennes Théogonies , ou du moins à mettre sous les yeux des Savans les rapports que nous croyons appercevoir dans l'histoire de ces Divinités , & de ces génies avec les phénomènes célestes , & l'on verra par l'accord de toutes nos explications la confirmation du principe.

Les Egyptiens avoient divisé le ciel , suivant Jamblique : *In duas partes , vel quatuor , vel duodecim , vel triginta sex. Principatus quoque his præficiabant , aut paucio-*

Division du ciel par les divisions d'étoiles.

res, aut plures : rursum Deum unum his anteponunt. Et ce Dieu, suivant Hermès Trismégiste, rerum Princeps est Jupiter.

On trouve dans le voyage de M. le Gentil (tom. I, Pl. 2), une figure de Divinité Indienne qui a trente-six têtes, formant une suite de douze têtes à chaque étage; cette figure n'est autre chose que la triple division des douze signes, ou des trente-six génies inspecteurs des signes, réunis en groupe, & formant en apparence un tout monstrueux.

Les Brames, dit Grose, admettent des Dieux subalternes, & dépendans d'un Dieu supérieur & plus puissant.

Nous supposerons la même division que les Egyptiens & les Indiens, & nous allons voir comment on y plaça les génies.

Sextus-Empiricus nous dit, que lorsqu'il fut question de partager le Zodiaque, pour fixer les limites des divisions; on observa le lever ou le coucher de quelque belle étoile, ou dans le Zodiaque, ou hors du Zodiaque: *Ex hæc relatione duodecimæ partis signabant ulimum finem ab aliquâ insigni stellâ, quæ eodem tempore spectabatur, aut ab aliquâ ex iis quæ oriebantur magis boreales, magis australes.* Il paroît que ce fut-là l'origine des génies. Les anciens ne pouvoient aisément reconnoître quand le soleil étoit arrivé dans un signe, à cause de la lumière; ils observoient à l'horizon, les étoiles qui se levoient ou se couchoient peu de temps après les premiers degrés du signe, & leur lever ou leur coucher coïncidant avec le crépuscule, leur faisoit connoître que le soleil devoit déjà être dans le signe qui répondoit à l'étoile. Mais il y avoit plusieurs étoiles qui paroissoient à la fois; il devoit donc y avoir non-seulement des génies simples, tels qu'un Homme, un Chien, un Aigle, figures qui désignent encore nos Constellations; mais des génies composés des attributs de différens animaux. Le coucher de l'Epervier ou de l'Aigle étoit accompagné du lever de l'Hydre; l'un & l'autre annonçoient le solstice, lorsqu'il arrivoit dans les premiers degrés du Lion; cela donna naissance au Serpent à tête d'Epervier,

symbole de l'année & du monde. Eusebe, qui nous parle de ce génie, nous dit que les Egyptiens peignoient le monde sous l'emblème d'un cercle de couleur d'azur, environné de flammes, au milieu duquel étoit étendu un Serpent à tête d'Epervier; que ce Serpent étoit divin, & que dès qu'il ouvroit les yeux, il remplissoit l'Univers de la plus éclatante lumière. Ceci convient bien au génie du solstice d'été. C'est ce même Serpent que nous voyons placé au signe du Lion comme génie, sur le planisphere des génies, planisphere Egyptien imprimé dans l'*Œdipe de Kirker* (tom. II, par. 2), composé sur le principe que nous établissons, & qu'on décompose par le même principe.

Génie du solstice
d'été.

C'est sous cette forme que nous ont été transmis les Calendriers anciens, & qu'étoit construite la sphere des Barbares. C'est sur ce principe qu'est composé le cinquième Livre de Manilius; c'est en le suivant qu'on pourra décomposer les spheres anciennes, & même celle des décans la plus composée de toutes, qui se trouve à la fin des Commentaires de Scaliger sur Manilius.

Planisphere des
génies.

On voit, par exemple, que l'entrée du soleil aux décans du Capricorne, étoit annoncée par le coucher du Poisson austral, le lever du grand Chien & celui de Procyon. Dans le planisphere des génies, on voit un Capricorne à queue de Poisson conduit par un génie à tête de Chien, au-dessus duquel est un petit Chien, avec cette inscription: *Regnum Sothiacum*, parce que Seth ou Sirius en est le génie. La liaison de Sirius, ou du génie avec le Capricorne, étoit si étroite & si sacrée, qu'au rapport de Plutarque on obligeoit en Egypte les Chevres à se tourner vers Sirius, & à l'adorer à son lever au solstice d'été: *Esseque id firmissimum documentum*, Περὶ ὧν, *maximè Astronomicis tabulis consentiens* (*Plutar. de Solert. Animal*). Le passage du soleil, dans le Verseau, étoit annoncé par l'étoile Canopus, la coupe, la tête de la Vierge & Céphée. On forma un emblème composé de ces quatre Constellations; sur la coupe on mit une tête de femme, & l'on plaça ce symbole

dans la case du Verseau , surmonté d'un homme qui porte un sceptre comme Céphée , avec cette inscription : *Regnum canopicum*. Son passage dans le Sagittaire étoit également marqué par le lever du Vautour céleste , de l'homme Ophiuchus , & par le coucher de la Chevre , qui disparoit au lever d'Ophiuchus. On y a placé un génie à figure humaine , qui coupe la tête à une Chevre , & au-dessus duquel est un Vautour , dont les ailes sont déployées.

On pourra par le même principe , décomposer presque tous les autres génies de ce planisphere , & s'assurer ainsi de la marche qu'ont suivie les Egyptiens dans la composition de leurs figures symboliques. Il est assez naturel que les statues des Dieux & des Génies , statues destinées à représenter les mystères de la nature , aient eu une forme plus composée chez une nation savante , qui avoit une Astronomie & des arts , que chez des peuples sauvages ou peu instruits. Aussi Jamblique nous dit-il , en parlant des Egyptiens : *Solem secundum animalia caelestia figurari , formasque vicissim commutare*. Au contraire , à Lacédémone , où l'on adoroit anciennement les Dioscures ou les Gemeaux , la statue de ces génies étoit aussi simple que les mœurs de leurs adorateurs : elle représentoit le caractère abrégé , dont on se sert en Astronomie pour désigner ce signe , & consistoit en deux forts bâtons unis vers chaque extrémité par deux autres , mis transversalement sous cette forme π , qui est précisément celle du caractère abrégé du signe astronomique. Des peuples absolument sauvages adorèrent le soleil & la lune , sans statues , se prosternerent devant les astres , ou n'eurent d'autre image que celle du soleil. Le fond de toutes ces religions étoit le même ; les sciences seules y ont introduit cette variété , qui souvent a rendu la religion du soleil méconnoissable.

Je rapporterai encore un passage d'Athénagoras , qui contient la Théologie la plus bizarre , à laquelle néanmoins l'Astronomie fait voir un sens naturel , en nous

montrant l'assemblage des Constellations qui présidoient au débordement du Nil.

Fuit aqua secundum Orpheum principium omnium. Ex aquâ subsidente formatus est limus, & ex utroque animal ortum est Draco, cui adnatum erat caput leonis, corpus verò medium continebat faciem Dei, quem Herculem & Tempus vocant. Ab Hercule ortum est ovum immensæ magnitudinis, quod dum completur & incubatur à genitore suo per attritionem vim passum in duas partes dissilit : & superior quidem in cœli formam perfectâ est : inferior verò delapsa terram constituit (Athenag. pag. 180).

Génie du débordement.

Cette Théologie mystérieuse est une énigme physico-astronomique, qui tient à l'histoire naturelle de l'Égypte. L'eau, suivant Thalès & suivant Orphée, est le principe de tout. Cette physique simple fut imaginée d'après l'influence la plus étendue qu'a cet agent de la nature sur les productions de la terre : elle étoit particulièrement admise en Égypte, où l'on regardoit le Nil comme un Dieu bienfaisant, qui rouloit dans ses eaux le germe de la fécondité des campagnes. Tous les ans, aux environs du solstice, le Nil sort de son lit, couvre pendant trois mois les terres de l'Égypte, & dans le quatrième mois laisse par sa retraite le limon précieux qui engraisse les champs : *Ex aquâ subsidente formatus est limus.* Cet intervalle de temps étoit alors fixé, d'un côté, par le lever héliaque de la tête du Lion, & de l'autre, par le lever du Serpenteire & de son Serpent. On composa donc un symbole allégorique du temps; la tête de l'Hiéroglyphe représenta le Lion céleste, signe sous lequel commençoit le débordement; & le reste du corps un Serpent, au milieu duquel étoit une figure humaine, image absolument semblable à la Constellation du Serpenteire, qui par son lever, fixoit le terme de cette durée : *Ex utroque animal ortum est Draco, cui adnatum caput leonis, corpus verò medium continebat faciem Dei quem Herculem & Tempus vocant.* Il suffit de jeter un coup-d'œil sur la Constellation du Serpenteire, qui porte encore le nom d'Hercule dans certains livres d'Astronomie pour être frappé de l'allégorie;

& l'on pourroit même l'entendre aussi de celle d'Hercule, placée au-dessus & au milieu du Serpent.

Il résulte encore de ce passage, qu'Hercule n'étoit autre chose que le génie du temps : *Herculem & Tempus vocant*, c'est-à-dire, l'astre qui par son lever & son coucher en fixoit la plus importante époque; c'étoit un génie créateur qui avoit formé l'Univers, représenté ici sous l'emblème d'un grand œuf : *Ovum illud mundum interpretantur*, nous dit Eusebe, en parlant de ce génie à figure humaine, qui étoit regardé comme le créateur de la nature, tel que l'Hercule céleste, Constellation qui annonçoit le printemps par son lever acronyque, ou du soir.

Le monde exprimé par un œuf.

Cet œuf symbolique étoit consacré dans les fêtes de Bacchus, comme le Type de l'Univers & de la vie qu'il renferme (*Macrob. Satur. Liv. VII. c. 6.*) *consule initiatos sacris Liberi patris, in quibus hac veneratione ovum colitur, ut ex formâ spherâli atque undique versum clausa, & includente intrâ se vitam, mundi simulacrum vocetur : mundum autem consensu omnium constat universitatis esse principium.* On le plaçoit en Grece à côté de l'ame du monde, peinte avec les attributs du Taureau équinoxial, honoré sous le nom de Bacchus, suivant Plutarque (*in symposio, Liv. II. probl. 3*), *sacra oratio omnium in univêsum rerum principium ovo attribuit... ideo in orgiis Bacchi consecratum est, ut exemplum omnia gignentis & in se continentis.* Au Japon on le place devant un Bœuf d'or qui le brise avec ses cornes & fait éclore l'Univers; ici il est placé à côté de l'Hercule, Constellation qui porte encore ce nom, ou peut-être d'Ophiuchus; car l'ame du monde fut aussi peinte avec les attributs de cette Constellation, qui a été un génie équinoxial du printemps.

L'Univers sortoit de l'œuf échauffé & fécondé par l'ame du monde, à qui la Théologie ancienne attribuoit l'action créatrice. *Anima ergò creans, condensque corpora, corpora illa divina vel supera, cœli dico & siderum, quæ prima condebat, animavit, &c. Ipsa mundi anima viventibus omnibus vitam ministrat* (*Liv. II. c. 3*).

Hinc hominum, pecudumque genus, &c.

L'ame du monde agissante sous le cygne céleste en aspect avec les Gemeaux, ancien signe équinoxial, féconde l'œuf d'où sortent Castor & Pollux, suivant la fable du cygne de Leda. Corneille le Bruyn (tom. 1, pag. 191) dit que le 20 Mars les Perses célèbrent la fête du nouvel an, & se donnent mutuellement des œufs colorés : on voit quelle est l'origine de cette ancienne cérémonie.

Je remarquerai en passant que la Constellation d'Ophiuchus est le fameux Esculape des anciens, génie équinoxial, & ame du huitieme ciel, comme je le ferai voir quand je parlerai d'Esculape; il fournit une des formes de l'ame du monde, ainsi que son serpent. Aussi les Egyptiens peignirent l'ame du monde sous la forme du serpent (*Hor-Apollo. Liv. I, c. 64*). *Ut pingant animam mundi, pingunt serpentem* : ils la peignoient aussi par une étoile (*ibid. c. 13*).

La Constellation d'Hercule, *Hercules ingeniculatus*, joue aussi un grand role dans l'ancienne Théologie. L'hymne d'Orphée donne à Hercule le titre de pere du temps qui prend diverses formes, & cela avec raison. En effet, Hercule n'est que l'expression astronomique d'une des formes de l'ame du monde, qui étoit supposée avoir établi le siege de son énergie dans l'astre qui fixoit le départ des spheres, fonction qu'a faite la Constellation d'Hercule; d'abord en déterminant le point solstitial par son coucher du matin, & plusieurs siecles après le point équinoxial par son lever du soir; c'est ce que j'aurai occasion de prouver en parlant d'Hercule, considéré plutôt comme divinité théologique, que comme Héros. Le titre d'*aiolomorphos* que lui donne l'hymne d'Orphée justifie notre explication. Asclepius (*in Trismegisto c. 8*) donne l'épithete de génie Pantomorphique au chef des génies classés dans les trente-six divisions du Zodiaque, & qui marche à la tête des intelligences distribuées dans les étoiles : *Triginta sex quorum vocabulum est horoscopii in eodem loco*

defixorum siderum, horum ἄρχωνs vel princeps, quem Pantomorphon, vel omniformem vocant, qui diversis speciebus diversas formas facit. Il place ensuite les sept sphères au-dessous, chacune avec son génie. Le nom de *Pantomorphos* donné au génie qui préside au ciel des fixes & aux décans, non-seulement indiquoit qu'il donnoit les formes à la matière conjointement avec eux, & organisoit tous les êtres; mais ce nom lui convient encore parce qu'il est une expression particulière de la force motrice du ciel des fixes, qui, sembloit se multiplier, & se reproduire sous différentes formes, à raison des Constellations où on la supposoit agir, & par lesquelles on la faisoit circuler dans une révolution solaire; de manière que nous pourrions dire de cette force ce que Jamblique disoit du soleil, qu'il confond avec elle : *Symbolica traditio vult per potentias multiformes rerum Dei adesse potentiam, quapropter ipsum unum, eundemque consistere; vices verò formarum transfigurationesque in suscipientibus resultare: quapropter illum secundum animalia cœlestia figurari, & formas vicissim commutare, quasi circa Deum mutationes ejusmodi varientur, secundum diversa receptacula Dei.* Hercule en qualité de génie équinoxial, fut comme le Cocher ou Pan, ou Jupiter *Ægiochus* dépositaire de la puissance créatrice; & féconda l'œuf symbolique, comme le Taureau équinoxial des Japonois brise le même œuf pour en faire éclore l'Univers.

Idée de la création, suivant les anciens peuples.

Le mot de création n'étoit que le renouvellement de la nature, dans l'idée de ces anciens peuples qui ignoroient ce que c'étoit que créer, n'ayant point l'histoire sacrée de la véritable création de l'Univers; leur création étoit le renouvellement annuel de la nature à l'équinoxe du printemps. C'est ici la clef la plus importante des anciennes mythologies, & la base fondamentale de l'explication physico-astronomique des fables: nous la retrouvons dans toutes les Cosmogonies, mais spécialement dans le *Zend-Avesta*. « Le Dieu suprême créa d'abord l'Homme & le » Taureau dans un lieu élevé, & ils restèrent pendant » trois mille ans sans mal; & ces trois mille ans comprennent

» prennent l'Agneau , le Taureau & les Gémeaux. En-
 » suite, ils restèrent encore trois mille ans sur la terre
 » sans éprouver ni peine , ni contradiction , & ces trois
 » mille ans répondent au Cancer, au Lion & à l'Epi. Après
 » cela, au septieme mille, répondant à la Balance, le mal
 » parut ; l'homme se nommoit Caiomorph. Les astres com-
 » mencerent à fournir leur carrière au commencement
 » du mois Farvardin, ce qui est le Neurouz, & par la ré-
 » volution du ciel , le jour fut distingué de la nuit »
 (*Zend-Avesta*, tom. II. pag. 353).

Ces trois mille ans font trois mois, comme on le verra bientôt ; le nom de Caiomorph que l'on donne ici à l'homme nouvellement créé signifie l'homme du Bœuf : en Pelhvi Guimoard, de *Gao* Bœuf & de *Mard* homme. Cet homme, disent-ils, a été le commencement des générations. Son lever héliaque fixoit le départ des sphaeres & du temps.

Selon les Indiens, l'homme contemplatif élevé par les rayons du soleil arrive dans le paradis de Brama pour y jouir de plaisirs inexprimables, au moment où le soleil dirige sa course vers le Nord (voyez le *Bagavadam*, Liv. VIII, & l'*Ezour-Vedam*, tom. II, pag. 222).

Les noms des Constellations qui figurent dans la Cosmogonie du *Zend-Avesta*, ne permettent pas de douter qu'elle ne soit toute astronomique. La création y est fixée à l'équinoxe de printemps ; l'introduction du mal à celui d'automne, & tout cet intervalle est l'âge d'or & du bonheur. C'est évidemment une description de l'état de la nature dans nos climats tempérés. La terre ouvre son sein au printemps : *Vere tument terræ*, &c. se couvre de verdure, de fleurs & les arbres de feuillages. Tout produit : l'homme semble être dans ce moment le favori des cieux. Au septieme mois la nature entre dans son repos après que l'homme a fait les dernieres récoltes ; l'hyver arrive, le froid commence à se faire sentir, le ciel se couvre de nuages, les vents se déchainent sur la terre ; toute la nature se dépouille de ses ornemens, s'engourdit, & rentre dans le chaos & dans la nuit.

Le chaos étoit l'hyver ; Ovide fait dire à Janus qui étoit le génie du solstice d'hyver chez les Romains :

Me chaos antiqui, nam res sum prisca, vocabant.

Ovid. *Fast.* Liv. I, v. 103.

La nature sortoit de ce chaos tous les ans au printemps, par l'effet de l'action créatrice de l'ame du monde ou de cet esprit qui fécondoit l'œuf orphique, & qui, de concert avec le soleil & la lune, unis dans le Taureau, faisoit éclore l'Univers, ou un nouveau monde végétatif. L'univers sortoit du sein de l'eau & de la nuit, dont l'hiver étoit le regne, comme on le voit dans la Théogonie du Japon, ou la matiere sous la forme de l'œuf nage dans les eaux : l'action de la lune la durcit, & le Taureau brisant l'œuf avec ses cornes, en fait sortir le monde.

Et Ovide (*Fast.* Liv. I, v. 160), après avoir peint le développement de la nature au printemps, dit à Janus, ou au Dieu du chaos :

Hæc anni novitas jure vocanda fuit.

Virgile, après avoir chanté l'action de l'Æther sur la matiere, & peint ses heureux effets, ajoute :

Non alios primâ crescentis origine mundi

Illuxisse dies aliumve habuisse tenorem

Crediderim ; ver illud erat.

Georg. Liv. II, v. 336.

Enfin, nous verrons bientôt que toutes les créations païennes sont fixées au printemps : c'étoit à l'ame du monde & du ciel des fixes, dit Macrobe (*Somn. Scip.* Liv. I, chap. 14), qu'étoit attribuée l'action créatrice.

Ce contraste de l'état brillant de la nature, dans tout le temps où le soleil parcourt les six signes supérieurs, avec l'état de mort où elle semble être réduite pendant

les six autres mois, a dû frapper singulièrement les premiers hommes, & leur faire établir une distinction marquée entre les génies ou les astres qui leur annonçoient le printemps & l'été, & ceux qui ramenoient l'hiver.

Manilius compare l'état de la nature à ces deux époques :

*Tunc riget omnis ager, clausum mare, condita castra,
Nec tolerant medias hyemes horrentia saxa,
Statque uno natura loco, paulumque quiescit.*

Liv. III, v. 641.

*Victum ad sidera Brumæ,
Exuperare diem jubet, & succumbere noctes...
Tum varios audet flores emittere Tellus;
Tum pecudum volucrumque genus per pabula læta
In venerem partumque ruit, totumque canora
Voce nemus loquitur; frondemque virescit in omnem
Viribus in tantum segnis natura movetur.*

v. 649.

C'est ce que nous avons vu dans Aristote : *Accedente namque sole generationem fieri, & recedente corruptionem, & in tempore æquali videmus*; & dans Hermès Trismégiste : *Multi sunt dæmones & varii sub astrorum cuspide ordinati: sunt nonnulli ex bono & malo temperati*. Cette physique n'est pas celle de l'Égypte, ni de l'Éthiopie, ni même des Provinces méridionales de la Perse. Il faut se rapprocher du Nord pour trouver son berceau; mais je ne crois pas qu'il faille aller beaucoup au-delà du 45° de latitude. Au reste, de quelque pays qu'elle soit venue, elle est la base de toute la Théologie des Païens, même des peuples les plus méridionaux, quoique l'application astronomique qu'on en a faite, suppose souvent une latitude telle que celle de l'Égypte, de la Phénicie, ou de la Perse; néanmoins beaucoup de Fables qui semblent avoir été faites suivant le génie Egyptien, ne me paroissent point Egyptiennes.

Taureau équi-
noxial.

Le Taureau qui produisoit ou qui annonçoit le renouvellement de la nature, est celui dont il est question dans le Zend-Avesta, & qui fut créé dans un lieu élevé; l'homme créé avec lui, est la Constellation appelée aujourd'hui le Cocher, placée au-dessus du Taureau, & qui passoit au zénit de ces peuples. Le Taureau étoit alors le signe équinoxial; & le Cocher étoit le génie de l'équinoxe, ou la Constellation qui, le matin par son lever héliaque, annonçoit le printemps sous le nom de Phaëton, de Jupiter Ægiochus, & de Thor, &c. C'est ce Taureau qui fournit à Bacchus & à Vénus, au génie solaire, & au génie lunaire du printemps, au soleil, à la lune & à la terre à l'équinoxe, les cornes qu'on donnoit à leurs statues symboliques.

C'est lui que les Perses invoquent dans leurs prières, comme étant le Taureau sacré qui fait croître l'herbe verte, & de qui découlent les semences de la fécondité dont la lune est dépositaire; enfin, c'est lui que nous retrouvons dans le triomphe de Mithras. La mort de ce même Taureau est accompagnée de la chute de l'homme dans la Cosmogonie des Perses; parce que comme le Cocher se leve héliaquement lorsque le soleil est au Taureau, de même, son coucher suit de près celui du Taureau en automne, lorsque le soleil parcourt le Scorpion, au lever héliaque du Serpent, sous la forme duquel ils disent qu'avoit paru Arimane. Ils disent aussi que Caiomorph avoit vécu sept cens ans; nombre allégorique, comme sept mille ans, & qui désigne le septième mois après son lever, ou le mois qui suit l'équinoxe d'automne (*Zend-Avesta*, tom. II, pag. 354).

C'est le même nombre sept qui se trouve appliqué au même génie, sous le nom de Mycérinus en Egypte, qui doit périr dans la septième année, parce qu'il reste cent cinquante ans d'affliction à l'Egypte, c'est-à-dire, dans le style allégorique, cent cinquante jours, ou cinq mois, durée de l'hiver, ou ce qui joint aux 7 mois dont nous avons parlé, fait les douze mois de l'année.

Dans la Théologie du Nord, le Cocher *Thor*, le

Dieu ou le génie dont le char est conduit par deux Boucs, va sur les bords de la mer, met une tête de Bœuf à sa ligne, & pêche le Serpent; c'est Thor qui tient la foudre & triomphe des Géans; enfin, il a tous les caractères de l'Ægiachus des Grecs.

Cette théorie des créations est un des points importants de notre système; on la voit par-tout rapportée au signe équinoxial du Taureau, sous lequel l'ame du monde exerçoit son action créatrice, & fécondoit la matière.

Taureau, emblème de la création.

Un des principes fondamentaux de la Théologie des Perses, dit M. Anquetil, est la création du premier Taureau, dont le genre humain, les animaux & les végétaux sont sortis. Effectivement il est toujours question dans leur Théogonie, & dans toutes leurs prières, de ce premier Taureau, *placé dans un lieu élevé, & fécondant la lune.* La manière dont ils en parlent, ne permet pas de douter que ce ne soit le Taureau céleste, signe équinoxial, considéré comme l'agent visible de l'ame de la nature & des sphères. Voici quelques passages des Livres Zends, qui le prouvent assez: « J'invoque & je célèbre le Taureau » élevé, qui fait croître l'herbe en abondance. Ce Taureau donné pur, & qui a donné l'être à l'homme pur, » (tom. I, part. 2, pag. 86), j'invoque & je célèbre le » divin Mithra, élevé sur les mondes purs: les astres, » peuple excellent & céleste; Taschter, astre brillant & » lumineux, & la lune, dépositaire du germe du Taureau (pag. 87) ». A la page 95 on invoque encore le Taureau élevé, qui fait croître l'herbe verte, &c. Pouvoit-on mieux désigner le signe sous lequel la terre se couvroit de verdure à l'équinoxe de printemps, lorsque le soleil entroit au Taureau, & passoit dans la partie du ciel, où étoit l'empire de la lumière. Aussi à la page 164, il est dit, si le Taureau qui a été créé le premier (c'étoit le premier signe), monte au ciel, rien ne diminuera sur la terre. En effet, la nature ne se dépouilloit de ses ornemens, qu'au coucher de ce signe en automne. A la page 171, on lui donne le titre de Taureau lumineux, & on fait naître de lui tous les biens. A la page

201, il est dit : « Vous avez donné au monde le Taureau, dont vous avez fait venir les arbres en abondance, *Principe visible*, des biens nombreux qui sont dans le monde ». Cette dernière expression est sur-tout à remarquer ; le Taureau est ici considéré comme l'agent visible de la force invisible, qui meut la nature & la féconde, comme le signe céleste, sous lequel l'esprit créateur d'un nouvel ordre de choses, dans le monde végétatif, communique au soleil & à la lune la vertu d'organiser la matière, & d'appeler tous les Êtres à la génération. Cette idée est parfaitement conforme à la Théorie que nous établissons sur l'âme du monde, & sur les astres génies qu'elle rend agens de ses opérations variées pendant une révolution solaire. A la page 419, « j'invoque Taschter, astre brillant & lumineux, qui a un corps de Taureau & des cornes d'or ». Dans le Boundesh, qui se trouve avec le Zend-Avesta, Taschter est l'astre génie qui veille sur l'Orient, ou sur l'équinoxe de printemps, & que M. Bailly croit être le même qu'Aldebaran, ou l'œil du Taureau céleste : il est difficile de l'entendre autrement, d'après le passage que je viens de citer.

Dans le Fargar XXI, qui est dans le même recueil, avec le Zend-Avesta, (pag. 424 & suivantes), on lit ces mots : Adressez votre prière au Taureau excellent, à ce principe de tous biens... au Taureau céleste, qui n'a pas été engendré, & qui est saint... la lune dépositaire de la semence du Taureau.

Dans le tome II, pag. 16 & 17, est une formule de prières adressées à la lune ; » Je prie la lune qui garde la semence du Taureau... Que la lune me soit favorable, elle qui conserve la semence du Taureau, qui a été créé unique, & d'où sont venus les animaux de beaucoup d'espèces... J'invoque la lune qui garde la semence du Taureau, qui paroît en haut, & échauffe ; qui produit la verdure & l'abondance. « Il est dit dans le Boundesh (pag. 363), que les Izesds confièrent au ciel de la lune la semence forte du Taureau ; & page 371, que sa semence

fut portée au ciel de la lune, y fut purifiée, & que de cette semence vinrent les animaux, &c.

Il est impossible de méconnoître ici l'action du Taureau équinoxial, siege de l'ame du monde & de l'esprit moteur des spherés, sur la sphere de la lune, mere des générations dans la Théologie ancienne, & cette belle Vénus qui prend le casque de Taureau. C'est ce Taureau symbolique des Egyptiens, qui étoit, suivant Lucien, l'image du Taureau céleste, & suivant les Prêtres Egyptiens eux-mêmes, l'image de l'ame d'Osiris ou du *spiritus orbis*, placée, dit Plutarque, dans les étoiles. Ce Taureau connu sous le nom d'Apis portoit aussi sur l'épaule le croissant de la lune & toutes les marques caractéristiques de la faculté génératrice, suivant Ammien Marcellin, Liv. XXII. *Est enim Apis, bos diversis genitalium notarum figuris expressus, maximè omnium corniculantis lunæ specie latere dextro insignis.* Nous ferons voir plus au long quand nous parlerons d'Apis, que cet animal sacré n'étoit que le Type du Taureau équinoxial, & que ce signe céleste n'étoit lui-même révééré que parce qu'Osiris ou l'ame du monde l'avoit rendu dépositaire de sa fécondité, & empruntoit de lui les attributs symboliques sous lesquels on peignoit la force invisible qui organise la matiere tous les ans, & répand la force productive dans l'air, l'eau & tous les élémens.

On trouve le culte du Taureau jusqu'aux extrémités de l'Orient. C'est une des grandes divinités du Japon, dit l'auteur de l'Histoire des Cérémonies Religieuses (tom. 1, pag. 259). Les Bonzes y représentent le chaos sous l'emblème d'un œuf, qu'un Taureau brise avec ses cornes, d'où il fait sortir le monde. Ce Taureau a sa pagode à Meaco; Il est posé sur un autel large & carré, qui est d'or massif; il porte un riche collier, & heurte de ses cornes un œuf, qu'il tient avec ses deux pieds. Le Taureau est posé sur un rocher, & l'œuf est au milieu d'une eau retenue dans une crevasse de la roche; avant les temps, disent les Bonzes, le monde entier étoit renfermé dans cet œuf qui nageoit sur la superficie des eaux. La lune par la force de sa lumière & par son influence tira des eaux une matiere

terrestre , qui durcit & se convertit insensiblement en rocher ; & ce fut près de cette masse dure que l'œuf s'arrêta. Le Taureau s'approcha de cet œuf, le rompit à coups de cornes , & de sa coque sortit le monde. Le souffle du Taureau produisit l'homme. Ne semble-t-il pas entendre ici Virgile , qui , consacrant les traditions des anciens Toscans dans son Poëme sur l'Agriculture , chante à l'autre extrêmité du globe , le développement de la nature sous le même signe du Taureau , sous lequel autrefois commençoit l'année équinoxiale ? *Candidus auratis* , &c.

Ne retrouve-t-on pas également ici le Bacchus des Grecs , génie élevé par les Hyades , (ou les étoiles du Taureau céleste) peint lui-même avec des pieds & des cornes de Taureau , celui que les femmes Eléenes appelloient Taureau saint , & auprès duquel on plaçoit l'œuf orphique , symbole de l'Univers , & de la nature qui produit tout ? Ainsi l'Univers entier adora l'ame du monde , & le principe qui féconde tous les ans la matiere , sous l'emblème d'un Taureau ; ce Taureau créateur n'est que le signe céleste du Taureau , alors premier des signes , & dans lequel l'ame du monde agissoit , lorsque le soleil ramenoit la lumiere dans notre hémisphere , & que l'Æther , suivant l'expression de Virgile , descendoit sous la forme d'une pluie féconde dans le sein de la terre. Ici l'œuf orphique est porté sur les eaux , & c'est du sein des eaux que naît le limon que la lune durcit , & que le Taureau organise. C'est une allusion aux pluies de l'hiver qui délaient la matiere , & préparent le limon à être fécondé par le ciel ; c'est-à-dire , par la chaleur.

Quant à la matiere délayée , dont parlent les Bonzes , ou au limon , c'étoit une expression mystique pour désigner la matiere que le *Spiritus orbis* féconde & organise : *Quando lutum in sacris nominant aut inducunt , hoc intellige mundi corpus & materiam , genitalemque virtutem huic insertam , & pariter agitatum , atque fluentem* , &c. Jamblique , chap. 37). L'œuf orphique est aussi connu des Indiens : ils disent que Dieu souffla sur les eaux qui devinrent comme un œuf , lequel s'étendit , & forma le firmament (*Ezour-Vedam*),

Vedam) ; les Indiens admettent aussi l'ame universelle, répandue dans toutes les parties de la nature. C'est la doctrine de Pythagore, de Platon, Virgile, Marc-Aurele, Macrobe, &c. la figure colossale de Vischnou est celle de l'Univers & de l'ame qui le meut : il n'y a rien dans l'Univers qui ne soit Vischnou ; ce Dieu prend différentes formes, il agit d'une infinité de manières (*Baga-Vadam*, & *Ezour-Vedam*, Liv. II).

On a vu que le Zend-Avesta fixe la création sous le Taureau, & qu'il y eut trois mille ans sans mal. Il dit que le premier mille répond à l'Agneau ou au Bélier ; cependant il devoit répondre au Taureau : la raison de cette contradiction apparente vient de ce qu'il est question du lever héliaque de sept signes ; le lever du Bélier n'a lieu que lorsque le soleil est dans le signe du Taureau, Ainsi le mois du Taureau, ou le premier mille étoit marqué par le lever héliaque du Bélier. Aussi les Perses disent-ils qu'il y a équinoxe de printemps quand l'Agneau reparoît ; mais pour que l'Agneau reparoisse, il faut que le soleil soit au Taureau. Il en est de même des autres signes, jusqu'au septieme, qui est le Scorpion. L'entrée du soleil à ce signe est manifestée par le lever héliaque de la Balance ; voilà pourquoi c'est au septieme mille répondant à la Balance, que le mal paroît.

Les Grecs & les Romains disoient également que le mal étoit entré dans l'Univers à l'ascension de Thémis & d'Astrée, & que son départ de la terre fut suivi de la guerre des Géans, & du déluge.

Ultima caelestum terras Astræa reliquit,
Neveforet terris securior arduus Æther
Affectasse ferunt regnum caeleste Gigantes, &c.

Metam. Lib. I, Fab. 6, vers. 6.

Mais cette Thémis, cette Astrée est la Vierge céleste, dans la main de laquelle on mit la Balance, que d'autres peuples mettoient dans les serres du Scorpion (*Scaliger, not. ad Manil. Liv. II, v. 527*) ; voilà pourquoi Lucain

& Manilius (Liv. IV, v. 541), disent de la Constellation de la Vierge, appelée Erigone:

*Erigone surgens, quæ rexit sæcula prisca
Justitia, rursusque eadem labentia fugit.*

Lucain l'appelle aussi Astrée.

Aut astræa jubet lentos descendere pisces.

Au reste; il se pourroit faire que cette Fable fut des siècles postérieurs, lorsque l'équinoxe entama les étoiles du Bélier, & que la Balance occupoit l'équinoxe d'automne; c'étoit alors l'ascension de la Vierge qui annonçoit le passage du soleil aux signes inférieurs.

L'origine du mal est désignée de même chez les Scandinaves, dans le *Voluspa*, (ch. 15): aucun mal parmi les peuples n'est connu avant le temps où Gullweig, la Balance d'or, fondit dans la maison d'Odin, ou de Mercure, génie solaire du printemps.

Conquête de la
Toison d'Or.

Cette manière de fixer le temps par des levers héliques, est de la plus haute antiquité.

Dans la fable de Jason, ce génie ne venoit à bout de conquérir la toison d'or ou le Bélier céleste, qu'après avoir triomphé d'un Taureau qui vomissoit des feux, c'est-à-dire, que pour que les étoiles du Bélier céleste se dégageassent des rayons solaires, & commençassent à se lever héliquement vers le jour de l'équinoxe, il falloit que le soleil fut déjà lui-même dans le Taureau.

La division de 3000 en 3000 qui se trouve dans le *Zend-Avesta*, annonce assez que cette théorie est relative aux saisons: c'est au commencement du troisième quart de la distribution en douze mille que naît le mal, c'est-à-dire, qu'après que le soleil a parcouru les six signes supérieurs, il entre au septième qui est le premier des signes inférieurs, & que là commence le regne du mal. Le nom de mille exprime ici une division quelconque du temps, ou du Zodiaque.

Dans le Zend-Avesta (tom. II, p. 82 & suiv.) on trouve la création dépouillée de l'allégorie des nombres mille, & distribuée en six mois, telle que nous le supposons ici. L'eau est créée au quatrième mois ou au mois Tir. Au sixième mois paroît la terre; d'où il résulte que ce mot mille signifie six temps: le nom de mois avoit paru trop clair, & peu propre au mystère: on avoit craint qu'il ne donnât le mot de l'énigme. Dans le Vendidad Fargar 21 (*M. Anquetil*, tom. I, part. 2, pag. 262), on dit que l'eau pendant douze mille ans de la durée du monde donne à toute la nature les germes & les sucs qui forment sa force.

Le Bagawadam distingue quatre âges, qui réunis, font une période de douze mille ans, & mille de ces années ne font qu'un jour de douze heures pour Brama.

Le Zend-Avesta, pour mieux caractériser le regne du Bonheur, dit que le monde resta sans mal dans la partie supérieure pendant 3000 ans (Boundesh. 352), c'est-à-dire, pendant les trois signes ascendants de l'hémisphère boréal & supérieur; que lorsque Dieu envoya des êtres en bas, le monde fut encore sans mal pendant trois mille ans, c'est-à-dire, sous les trois premiers signes descendans ou sous le Lion, la Vierge & la Balance, tous trois dans l'hémisphère boréal ou supérieur, mais tous trois descendans. Ensuite au septième mille, c'est-à-dire, sous le Scorpion au lever héliaque de la balance, Ahriman fit naître les maux & les combats.

La Cosmogonie des Toscans rapportée par Suidas, distribue également dans les douze signes ou maisons du soleil, l'action de Dieu sur son ouvrage; & se sert aussi de l'expression allégorique de mille ans pour chaque signe ou de la subdivision millesimale des 30° de chaque signe, & donne six signes à la durée de l'action créatrice, parce que la nature produit pendant six mois.

La division du temps par âge du bien & du mal est sur-tout relative à la terre, & à la marche progressive du principe de la végétation. Elle est fondée sur l'alternative

de l'action de la nature & de son repos, sur l'inégalité sensible des jours d'été & d'hyver, & doit être regardée comme la première distribution des saisons, en été & en hyver, ou en années de six mois qui ont eu lieu autrefois (Astron. art. 277), & qui subsistent encore chez certains peuples, comme les habitans de Kamstchatka. Les Chinois ont eu la division de l'année en deux parties d'un équinoxe à l'autre, comme les Indiens & les Grecs : les six signes supérieurs comprenoient le regne du bonheur & de la lumière, les six signes inférieurs étoient le regne du mal & des ténèbres. Le génie qui présidoit à l'ouverture de l'année des six signes supérieurs, ou à l'équinoxe de printemps étoit le bon génie : ses statues portoient les attributs de la lumière & de la génération, on l'honoroit comme étant le Dieu créateur & le principe de tout bien.

Le bon principe agissoit pendant les six mois des signes supérieurs, & la terre par ses bienfaits étoit un séjour de délices pour l'homme ; dans les six autres mois, le mauvais principe détruisoit l'ouvrage du bon principe, flétrissoit les fleurs, corrompoit les fruits, ramenoit les ouragans & les froids de l'hyver, & dévastoit toute la nature (Zend-Avesta, tom. 1, part. 2, pag. 305, & tom. 2, pag. 355). Le commencement du malheur de l'homme étoit fixé en automne, à l'entrée du soleil au Scorpion, avec lequel se leve le Dragon appelé en Astronomie Python : *Magnus Draco, coluber arborem conscendens, custos Hesperidum*. Le mauvais principe empruntoit cette forme pour introduire le mal dans l'univers, comme le bon principe prit celle du Cocher ou de Jupiter porte chevre, & celle de l'Agneau ou d'Ammon, pour féconder la nature & embellir le lieu où la divinité plaça l'homme. Dans le manuscrit des Métamorphoses de Vischnou, le Dieu bienfaisant qui domine sur tout le monde, porte une petite chevre (Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n°. 11, pag. 1.). Ce ne sont pas seulement les conséquences qui résultent de notre système : cette théologie

est clairement exprimée dans le Zend-Avesta, ou dans les livres sacrés des Perses. Ormusd adressant la parole à Zoroastre : lui dit « J'ai donné un lieu de délices & d'abondance. Si je n'avois point donné ce lieu de délices, aucun être ne l'auroit donné : ce lieu est Èreine-Vedio, qui, au commencement étoit plus beau que le monde entier, qui existe par ma puissance. Rien n'égalait la beauté de ce lieu de délices que j'ai donné. J'ai agi le premier; ensuite, Ahriman a opéré... ce Petiâree Ahriman plein de mort fit dans le fleuve la *grande Couleuvre*; mere de l'hiver, donné par le Dew ». M. Anquetil pense que ce lieu de délices est l'Iran ou l'Aran, province d'Arménie, pays effectivement délicieux. Je pense comme lui, que c'est vers les sources du Phase, du Tigre & de l'Euphrate, que cette Cosmogonie a été faite : elle s'accorde fort bien avec la position & la nature de ce climat.

Les Egyptiens avoient des colonies sur les bords du Phase, & d'ailleurs les Empires des Assyriens s'étendoient jusques-là; les Chinois s'en disent originaires (*Souciét*, tom. 2, pag. 119). Dans plusieurs lieux, le chaud dure sept mois, & l'hiver cinq. N'est-il pas clair que la première production du mauvais principe est la Couleuvre ou le Serpent qui ramene l'hiver; mais le lever du Serpent ou Dragon, gardien des pommes des Hespérides, annonçoit le retour de l'hiver par son lever héliaque, comme Sirius annonçoit les ardeurs de l'été. Il put donc être pris pour la cause du froid, comme la canicule passa dans l'esprit du peuple, pour la cause des chaleurs du solstice. ce qui confirme cette conjecture, c'est que dans le Boudesh (*Zend-Avesta*, tom. 2, pag. 351) il est dit que Ahriman pénétra *dans le ciel* sous la forme d'une Couleuvre, accompagné des Dews qui ne cherchent qu'à détruire. Enfin dans un autre endroit (tom. 2, pag. 188) où il est encore question du chef des mauvais génies, on l'appelle l'*Astre Serpent*. « Lorsque les Paris (ce sont les Dews ou mauvais génies) désoloient le monde, couroient par-tout, lorsque l'*Astre Serpent* se faisoit un

» chemin entre le ciel & la terre ». Le nom d'Astre Serpent décide la question sans réplique, & quand on dit qu'il se fait un chemin entre le ciel & la terre, cela désigne clairement un lever ou une ascension d'étoile sur l'horizon. Dans le Bagawadam (Liv. 3, pag. 45) il s'écoule plusieurs périodes avant le repos de Brama, pendant lesquelles les Dieux sont remplis d'une lumière divine. A la fin de ce temps, le soleil & la lune s'obscurcissent, & les ténèbres couvrent les globes. Alors le Serpent à mille têtes vomit son feu, réduit les globes en cendres. Un vent furieux s'élève, les mers franchissent leurs bornes, inondent les trois mondes : au milieu de l'eau Vischnou repose sur le Serpent, & renferme les mondes dans son sein.

Toutes ces Cosmogonies, comme on le voit, sont fondées sur la Physique & l'Astronomie, & les agens qui y figurent ne sont que les astres génies qui présidoient aux différentes opérations de la nature dans une année.

Chacun des chefs des génies avoit sous ses ordres six génies subordonnés, dont les noms sont ceux de plusieurs mois, ou des génies qui président aux mois chez les Perfes. L'un étoit le Dieu de la lumière, l'autre celui des ténèbres; l'un étoit aimé, l'autre étoit abhorré; l'un étoit le Dieu de la chaleur, l'autre celui du froid, &c. La théologie des Scandinaves donne aux Geans le titre de Geans de la gelée; & dans le Zend-Avesta (tom. 1, part. 2, pag. 109) les Dews ou mauvais génies sont censés habiter le nord, & delà se répandre sur la terre. Vous êtes le premier, dit-on à Zoroastre, qui avez prononcé l'hanover qui enleve les Dews du nord, répandus par-tout & qui agissent avec violence : & ailleurs (pag. 242) je suis ennemi du rival de Mithra qui a introduit l'hiver, & je l'enleve : à la pag. 204, tom. 2, lorsque la Couleuvre ennemie de Mithra, &c. Ensuite (tom. 1, part. 2, pag. 412), c'est de la partie du nord, des différens lieux qui sont au nord, qu'accourt Ahriman plein de mort, ce chef des Dews. C'est précisément le lieu qu'occupe le Dragon des Hespérides, Constellation circompolaire. A

la page 428, Ormusd dit à Zoroastre: « Moi qui suis Or-
 » musd, après avoir fait ce lieu pur, dont la lumière &
 » l'éclat se montroit au loin, je marchois dans ma gran-
 » deur: alors la Couleuvre m'approcha, *cette Couleuvre,*
 » cet Ahriman plein de mort ». La Couleuvre, qui ha-
 bite le nord, est donc Ahriman. Le génie Guerschasps
 s'arme d'une massue à tête de bœuf; ce génie haut de
 taille & toujours armé de la massue à tête de bœuf,
 frappe la Couleuvre énorme qui dévore les hommes, &
 dont le poison abondant couloit comme un fleuve, tandis
 que repliée en elle-même elle levoit une tête mena-
 çante (tom. I, pag. 109); c'est le retour du soleil qui met en
 fuite les Dews; sans cela, ils détruiroient ce qui est sur
 les sept Kefvars de la terre (tom. 3, p. 12). Dans le tom.
 2, pag. 158, on unit le Loup au Serpent; or ces deux
 Constellations présidoient à l'automne & au signe du
 Scorpion, empire de Typhon; ainsi le génie de l'équi-
 noxe d'automne ou l'astre qui annonçoit l'entrée du so-
 leil au Scorpion, étoit le mauvais génie; & comme le Ser-
 pent & le Dragon céleste firent long-temps cette fonction,
 on peignit le mauvais génie sous la forme d'un Serpent
 ou d'un monstre hérissé de Serpens.

Anguipedem alatos unguis Typhona ferentem.

Manil. Liv. IV, v. 579.

Terra feros partus immania monstra, gigantes

Edidit, ausuros in jovis ire domum:

Mille manus illis dedit, & pro cruribus angues.

Ovid. Fast. Liv. V, v. 35.

Briarée, chef des Géans, devoit immoler un Taureau à
 queue de Serpent, pour pouvoir triompher des Dieux. Il l'im-
 mole, & au moment où il va brûler ses entrailles, le Cygne
 céleste lui ravit sa victoire. L'arrivée du soleil à l'équinoxe
 d'automne, étoit marquée par le coucher du Taureau &
 le lever du Serpent; la même apparence astronomique se re-
 trouvoit au printemps lorsque le soleil arrivoit dans le Tau-

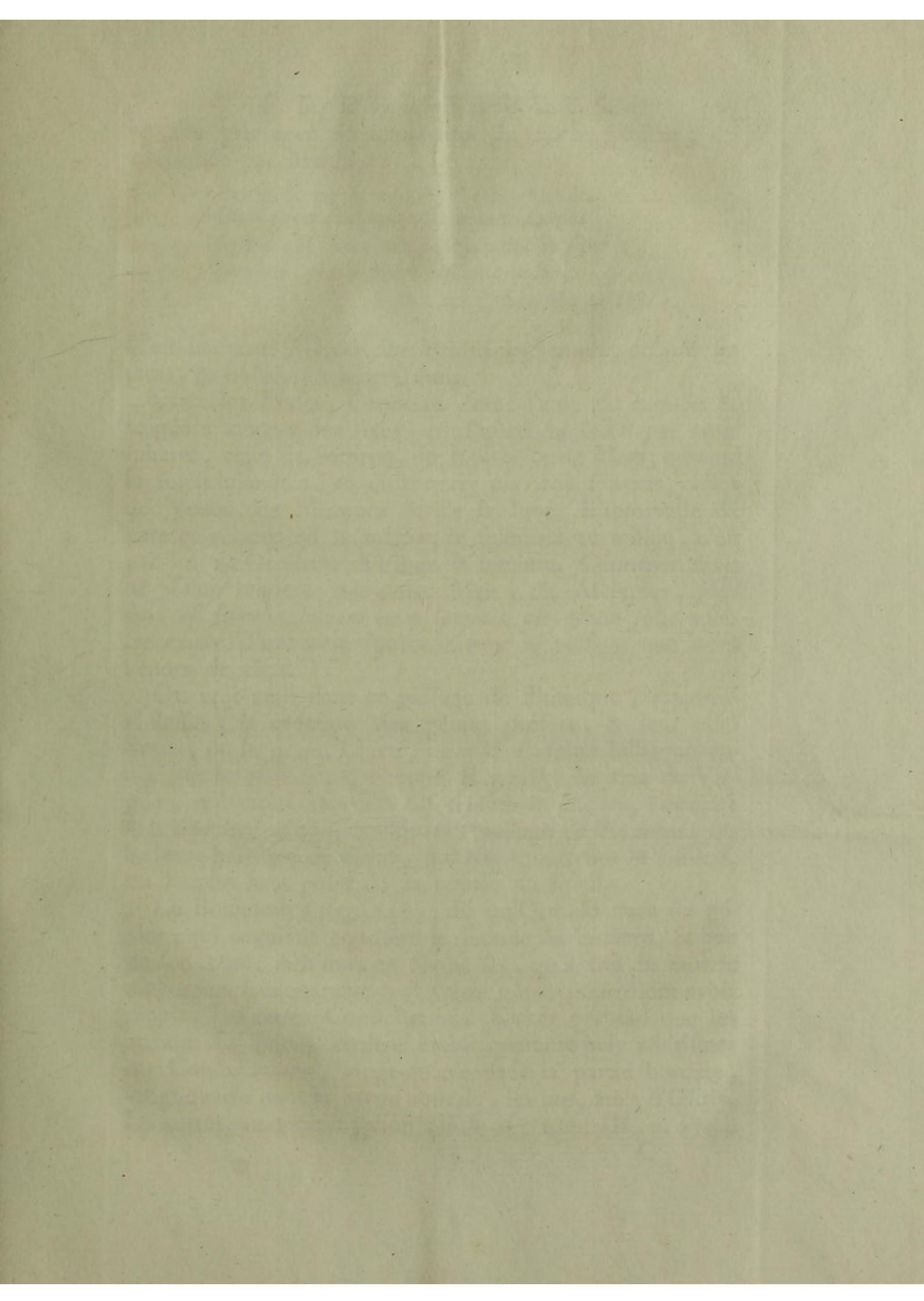
reau : mais alors finissoit l'empire des Géans ; & le Cygne céleste , appelé *Milvus* , se levoit peu de jours après , & annonçoit le passage du soleil aux signes supérieurs ; c'est alors que Jupiter , ou l'ame du monde , reprenoit ses foudres (*Ovide Fast.* Liv. III, v. 799). Les Calendriers marquent alors le lever de *Milvus* , cinq jours avant l'équinoxe de printemps.

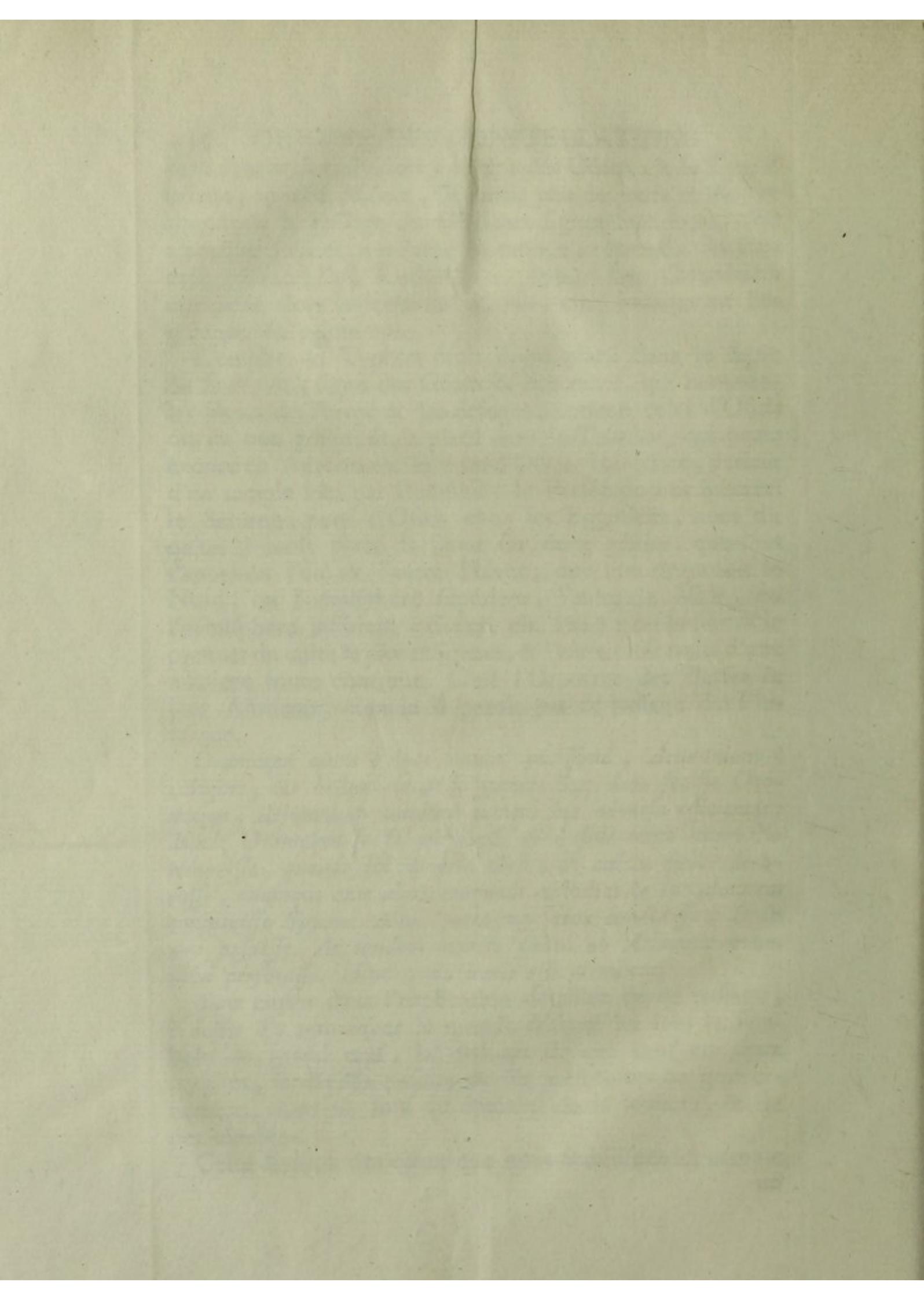
L'empire de Typhon étoit donc placé dans le signe du Scorpion , signe des Géans & des vents , qui ramènent les pluies de l'hiver & les déluges , comme celui d'Osiris ou du bon génie , étoit placé dans le Taureau , qui porte encore en Astronomie le nom d'Osiris. Hérodote , parlant d'un temple bâti par Ramsinit , le Persée de nos spherés , le Saturne , pere d'Osiris chez les Egyptiens , nous dit qu'on y avoit placé la statue de deux génies , que l'un s'appelloit l'été & l'autre l'hiver ; que l'un regardoit le Nord , ou l'hémisphere supérieur , l'autre le Midi , ou l'hémisphere inférieur (*Euterp.* ch. 121) ; on honoroit le premier du culte le plus religieux , & l'autre étoit traité d'une maniere toute contraire. C'est l'Oromaze des Perfes & leur Ahriman , comme il paroît par ce passage de Plutarque.

Oromazen aiunt è luce natum purissimâ , Arimanium è caligine , eos bellum inter se gerere. Sex deos fecisse Oromazen ; Arimanium totidem numero his adversa efficientes : deinde Oromazen se se triplicasse & à sole tanto intervallo removisse , quanto sol à terrâ abest ; & cœlum stellis decorasse , unamque ante alias tanquam custodem & speculatorem constituisse Sirium. Alios porrò 24 deos condidisse , & in ovo posuisse. At totidem numero factos ab Arimanio ovum illud perforasse. Hinc mala bonis esse permixta.

Sans entrer dans l'explication détaillée de ce passage , il suffit d'y remarquer le monde désigné ici sous le symbole du grand œuf , la division de cet œuf en deux empires , soudivisés ensuite en six préfectures ou gouvernemens , dont six sont du domaine de la lumiere , & six des ténèbres.

Cette division des cieux que nous établissons ici comme
un





un des principes fondamentaux de notre système, est confirmée par Manilius :

*Quin etiam sex continuis dixere diurnas
Castris esse vices, quæ sunt à principe signo
Lanigeri, sex à Libra nocturna videri.*

Liv. II, v. 218.

C'est le mont Mérou des Fables Indiennes, éclairé six mois, & obscur six autres mois.

Chez les Perses, Oromaze étant l'ame du monde & le génie moteur des fixes, est séparé du soleil par trois spheres, celle de Saturne, de Jupiter & de Mars, comme le soleil lui-même l'est de la terre par trois spheres, celles de Vénus, de Mercure & de la lune. L'intervalle de part & d'autre est le même; le soleil est au milieu; c'est par lui qu'Oromaze distribue la lumiere. Oromaze étoit né d'une lumiere très-pure. Mais, dit Asclepius, *solis vis est lumen; bonum enim luminis per orbem solis nobis infunditur.* Tout cela s'accorde avec le passage que nous venons de citer.

On voit aussi dans ce passage de Plutarque, rapporté ci-dessus, la création des génies préfets, & leur chef Sirius, ou le grand Chien, dont le coucher héliaque annonçoit le printemps, comme le prouve le vers de Virgile, qui nous rappelle un équinoxe ancien, *Candidus* &c. à moins qu'on n'expliquât ce passage de Plutarque par le lever héliaque de Sirius, qui fixa longtemps le solstice, ou le plus haut point de la course du soleil.

Le Boundesh (pag. 348), dit qu'Ormuzd créa six génies, qui devoient conduire le monde de lumiere, & que de son côté, Arhiman en forma six, qu'il tira du monde ténébreux. Les quarante-huit autres génies pourroient avoir rapport à d'autres Constellations. Kirker prétend que les anciens Egyptiens avoient établi quarante-huit astérismes ou Constellations, vingt-quatre dans la partie boréale, vingt-quatre dans la partie australe; les uns, amis d'Ofiris, les autres, amis de Typhon (*Ædipus*, tom. III, p. 274).

Si cela est, ce sont ces mêmes génies qui sont ici désignés dans la Fable de l'œuf d'Oromaze & d'Arhiman, qui étoient en Perse, ce qu'Osiris & Typhon étoient en Egypte.

Division en signes supérieurs & inférieurs.

Cette division de la sphere en deux parties, est celle dont parle Jamblique : *Cœlum dividentes in duas partes*, &c. celle des signes supérieurs & celle des signes inférieurs ; c'est la clef de la Théologie des anciens, & de leur Cosmogonie. On va le voir par l'explication d'un des monumens les plus fameux de la religion des Perses, où la Théologie du Zend-Avesta est exprimée en caracteres sacrés, & par des signes astronomiques : on y voit évidemment la division du regne du bien & du mal, de l'empire de la lumiere & de celui des ténèbres, de la génération des êtres & de leur destruction, du passage du soleil aux signes supérieurs, & de son passage aux signes inférieurs. J'ai choisi ce monument de préférence, parce qu'il fait voir la liaison de toutes les parties du système astronomique, & l'accord qu'il y a entre la Théologie écrite, & celle qui est, pour ainsi dire, peinte sous les symboles de l'Écriture sacrée des Perses. Ce monument est celui qu'on trouve dans l'*Antiquité expliquée* du Pere Montfaucon (tom. I, part. 2, Pl. 215, fig. 4), sous le nom de *Mithras*.

Monumens des Perses.

On y voit ce génie, qui a le genou sur un Taureau atterré, tient son muffle de la main gauche, & de la droite lui plonge un poignard dans le cou. Au côté droit de la figure sont deux génies vêtus comme Mithras. Chacun d'eux tient un flambeau, l'un l'éleve en haut, l'autre le baisse contre terre, pour l'éteindre. Un Chien avance vers le cou du Taureau pour lécher le sang qui coule de sa plaie. Un Lion couché auprès d'un Serpent, est représenté bâillant, & sans action au-dessous du Taureau. Sous le ventre du même Taureau est un Scorpion qui tient de ses deux pinces les testicules de cet animal ; devant la tête du Taureau est un petit arbre couvert de feuilles, auquel est attachée une torche allumée ; au-dessous est un tête de Bœuf. Derriere Mithras, ou plutôt

de l'autre côté, on voit un arbre chargé des fruits de l'automne, sur lequel est appuyé un autre flambeau, dont le bout qui éclaire est tourné vers la terre. Auprès de ce flambeau est un petit Scorpion : plus haut on remarque un Corbeau.

D'autres symboles font comme le couronnement de ce bas-relief ; ils sont tous posés sur la même ligne droite : le premier est un génie à tête rayonnante comme le soleil, monté sur un char tiré par quatre Chevaux, presque tous dressés, & regardant de différens côtés. Auprès du char est un homme entortillé d'un Serpent, qui élève sa tête au-dessus de celle de l'homme. Après lui viennent trois autels flamboyans, & entre les autels autant de fioles carrées. L'homme nud, qui vient ensuite, est également entortillé du Serpent ; il a des aîles, & tient de la gauche une pique. Quatre autels flamboyans sont placés à la suite, & séparés également par des fioles ; enforte qu'il y a sept autels & six fioles. Le tout est terminé, de ce côté, par un génie, dont la tête est dépouillée de rayons, & dont la parure ressemble assez au croissant de la lune. Il n'a que deux Chevaux, dont il tient les rênes : les Chevaux s'abattent, & ne peuvent plus avancer. Voilà quels sont à-peu-près tous les symboles de ce monument allégorique, dans lequel il ne se trouve aucun animal qui ne soit dans les Constellations, & qui n'ait un rapport direct aux équinoxes & au solstice de ces siècles-là.

Les points équinoxiaux sont indiqués d'un côté par le petit Taureau, ou la tête de Taureau attachée à un arbre couvert de feuillages, auquel est suspendu un flambeau allumé, & de l'autre côté, par un arbre chargé de fruits, auquel est attaché un flambeau renversé & éteint, & au pied un Scorpion ; tout cela désigne, d'une manière frappante, les deux signes équinoxiaux, & l'état de la nature au commencement de la végétation & à la fin, le commencement de la lumière, & le départ du soleil ; la renaissance & la mort de la nature ; les limites de l'empire de la lumière & des ténèbres, du bien & du mal, du regne d'Oromaze & de celui d'Arhiman. Ce sont vraisemblablement ces deux

génies que l'on voit à droite, habillés à-peu-près comme Mithras, & dont l'un élève un flambeau allumé, & l'autre l'éteint. L'un est le génie du Taureau, ou de l'animal dont le sang féconde la terre; l'autre, celui du Scorpion, ou du signe d'automne, qui se trouve placé à côté d'un arbre chargé de fruits, & d'un flambeau renversé. Ce Scorpion est ensuite répété sous le ventre du Taureau équinoxial, dont il dévore les testicules; symbole naturel de la cessation de l'action productive de la nature, à l'entrée du soleil au Scorpion céleste, ou à l'équinoxe d'automne. Les Coptes appellent encore le génie de la destruction, Typhaniel (*Kirker, Œdip. tom. II, part. 2, pag. 234*), & c'étoit dans le Scorpion qu'on plaçoit l'empire de Typhon. Le Chien que nous voyons à côté du Taureau, est Sirius, génie du Taureau, celui qu'Oromaze avoit mis à la tête de tous les génies, & qui par son coucher héliaque annonçoit l'équinoxe du printemps, comme nous le dit Virgile dans les vers que nous avons cités ci-dessus.

Les Romains immoloient un Chien en l'honneur du Chien céleste, sous le signe du Taureau, dans les fêtes appellées *Robigalia*, le septieme jour avant les Calendes de Mai, neuf jours après l'entrée du soleil au Taureau :

Pline ajoute : *Hoc tempus Varro determinat sole decimam partem Tauri obtinente... Quod canis occidit, sidus per se vehemens, &c.* (Pline, Liv. XVII).

C'est ce Chien qui fournissoit les attributs du Cynocéphale, ou de l'homme à tête de Chien, dont se servoient les Egyptiens, suivant Hor-Apollo, pour peindre l'équinoxe. C'est ce Chien qui étoit un des quatre animaux sacrés qui précédoient les processions Egyptiennes; suivant saint Clément d'Alexandrie, il désignoit le passage du soleil d'un hémisphere à l'autre, & il gardoit le passage du soleil au Nord, *Transitum solis ad Arctum*. Le Chien est représenté léchant le sang du Taureau, qui doit, comme celui d'Uranus, féconder la terre, ou donner naissance à la Déesse de la génération. Le Lion est le signe solsticial, ou le terme de la course du soleil, le point de son repos: aussi le

Lion est représenté couché & bâillant ; & à ses côtés est l'Hydre, dont le lever héliaque accompagne celui du Lion, sous lequel elle est placée dans la sphere. Ainsi on voit que les deux signes du Zodiaque qui se trouvoient alors, l'un à l'équinoxe du printemps, l'autre au solstice, ont à côté d'eux ce qu'on regardoit comme leurs génies Inspecteurs, le Chien & l'Hydre. Le Corbeau qui est en haut, est le Corbeau céleste, autre génie ou Constellation, qui annonçoit par son coucher héliaque le solstice, comme l'Hydre par son lever du matin. On trouve dans les Livres Zends des prieres adressées au Corbeau céleste, désigné sous le nom d'*Eorosch* (Zend-Avesta, tom. II, p. 216). L'inspection seule d'une sphere, suffit pour justifier les positions que nous donnons. Le génie placé sur le Taureau, peut représenter le Cocher, ou peut-être Persée, qui par son lever du matin, fixoit aussi autrefois l'équinoxe de printemps, comme le Chien par son coucher; ils ont même pu déterminer cette époque importante dans le même siècle, pour peu que ce monument ait été fait au-delà de 40° de latitude.

En effet, Nonnus (Liv. XXI, v. 245), appelle Mithra le Phaeton des Assyriens, & le Cocher dans notre système est le Phaëton des anciens, ou le génie du Printemps. Persée étoit aussi le pere des Perses, celui qui leur donna leur Religion, & apporta le feu céleste sur la terre. Persée est placé dans la sphere près du Taureau, alors signe équinoxial, & on lui attribua la même fonction & la même place qu'à Mithras; ce qui pourroit faire croire que ce Mithras, placé comme Persée, près du Taureau, portant comme lui le harpé (*Zend-Avesta*, tom. II, pag. 211), & les talonnières, pourroit n'être que le Saturne des Phéniciens, le Cyllenius des Romains. Voici ce que dit Porphyre (*de antro Nymphar.* pag. 124); sur ce Mithras, & sur la place qu'on lui assignoit dans l'autre représentatif de l'ordre du monde & des spheres : *Mithræ peculiarem sedem juxta æquinoctia attribuerunt. Idèd Arietis, Martii signi, gladium fert, vehiturque Tauro, signo Veneris. Nam Mithra æque*

ac Taurus, autor, productorque rerum est & generationis Dominus. Positus est juxta æquinoctialem circulum, habens à dextris partes septentrionales, à sinistris australes, &c. C'est évidemment la place qu'occupoit alors Persée dans la sphere, dont cet antre étoit une image. Persée, étoit comme Mithras, le Dieu de l'agriculture chez les Perfes : *Persæ, ou τῷ Περσῶν frugum custodi mel offerunt* (*ibid.* pag. 117) : c'étoit lui qui présidoit au départ des signes, & ouvroit la marche des génies, comme je le prouverai ailleurs, en parlant de Mercure Cyllenius; il présidoit au renouvellement de la nature.

Le Zend-Avesta (tom. II, pag. 225), appelle Mithras chef des rues, & tel étoit aussi Mercure ou Persée. Mithra étoit le génie moteur des spheres, & l'ame du premier mobile, comme l'annonce ce vers de Claudien :

» *Et vaga testatur volventem sidera Mithram.*

Il donnoit l'impulsion à toutes les spheres, dont le point de depart étoit alors rapporté au Taureau, le premier des signes. Aussi le Zend-Avesta, qui fixe la création au Taureau, nous dit que les astres alors commencerent à fournir leur carrière au Neurouz, ou au commencement de l'année équinoxiale.

Revenons au monument des Perfes : parmi les figures symboliques du couronnement, on distingue le soleil avec ses quatre Chevaux, un pour chaque saison. Arrivé au septieme signe, il ne lui en reste plus que deux, & encore sont-ils abattus.

Les anciens donnerent quatre Chevaux au soleil & deux à la lune ;

Quadrijugis & Phœbus equis & Delia bigis.

Manil. Liv. V, v. 3.

C'est ici la lune qui préside à l'empire de la nuit. Les sept autels sont les sept signes du Zodiaque, répondans aux mois de la production, ou plutôt les sept spheres des

sept planetes. C'est dans le septieme mois que se fait la chute du génie du printemps, & que commence le regne de la nuit, désignée par le croissant.

C'étoit à cet équinoxe que commençoit le triomphe du génie des ténèbres sur le Dieu de la lumiere, celui de Typhon sur Osiris, d'Arhiman sur Oromaze :

Hæc erit in librâ, cum lucem vincere noctes

Incipiunt, &c.

Manil. Liv. III, v. 252.

Du temps de Manilius, l'équinoxe étoit dans la Balance; dans le siecle fabuleux, où fut fait ce monument, le Scorpion occupoit l'équinoxe d'automne, & les Egyptiens fixoient dans ce signe l'empire de Typhon, ou du Serpent & du Dragon des Hespérides, génie de l'hiver, l'Arhiman des Perses. Mais au printemps ou sous le Taureau, le génie de la lumiere reprenoit son empire :

Indè cadunt noctes, surguntque in tempora luces,

Donec ad ardentis pugnarint sidera Cancri.

Atque ibi conversis vicibus mutantur in horas

Brumales : Noctemque dies, lucemque tenebræ

Hibernam referunt, alternaque tempora vincant.

v. 263.

Le combat de la lumiere & des ténèbres, & des génies qui y présidoient, fait le fonds des Fables poétiques sur le bon & le mauvais principe, sur Jupiter & les Géans génies aux pieds de Serpens, comme on le verra sur-tout dans le poëme de Nonnus. Quoiqu'il y ait sept autels dans le monument dont nous parlons, il n'y a que six fioles, parce que jusqu'à l'entrée du soleil, au septieme signe, il n'y a que six mois. Les autels y sont partagés de trois en trois, comme les saisons, & comme les milles, ou les mois dont parle le Zend-Avesta : c'est absolument la même distribution. Après le troisieme autel, ou au bout du troisieme mille, est un génie armé d'une pique, représentant vraisemblablement la

Constellation, ou le génie qui fixoit cette division. Tel étoit, par exemple, Castor ou Pollux, un des Gemeaux qui sont souvent représentés armés. Voilà à-peu-près le rapport que nous imaginons entre ces figures symboliques, & l'état de la terre & du ciel, dans l'âge où le solstice répondoit environ au dixieme degré des étoiles du Lion.

Quelques siècles avant cette époque on représentoit les limites de la course du soleil dans les signes supérieurs, ou, si l'on veut, les équinoxes & le solstice d'été, par un monument bizarre ou monstre à triple tête, entouré d'un Serpent, & qu'on plaçoit à côté du génie solaire, Hercule, Bacchus & Serapis; à droite étoit la tête d'un Chien, à gauche celle d'un Loup; l'un génie de l'équinoxe de printemps, l'autre, génie de l'équinoxe d'automne; l'un, Anubis, l'autre, Macédon; deux fils d'Osiris qui l'accompagnent dans ses voyages; & au milieu la tête du Lion, signe solsticial. Ce symbole monstrueux est entouré du Serpent, emblème de la marche oblique du soleil dans le Zodiaque, & de son mouvement de déclinaison en spirale, suivant S. Clément, & suivant moi, du Serpent céleste. C'est ce même Serpent céleste qui entoure le corps d'une statue représentant le génie du soleil, & connue sous le nom de Serapis. Dans les intervalles des replis du Serpent, sont les douze signes du Zodiaque, distribués de façon que les signes des équinoxes & des deux solstices, sont presque les seuls apparens, placés perpendiculairement au milieu de la figure symbolique. Comme le dernier des signes, ou le terme de la course descendante du soleil étoit le Verseau, celui-ci occupe le point le plus bas, & l'eau s'épanche sur la tête du Serpent, pour fixer, d'une manière claire, l'extrémité du Zodiaque. Le Serpent y est peint renversé, & la tête en bas, afin de distinguer le terme de la marche descendante du soleil, du terme de son mouvement ascendant, ou du solstice d'été. Pour prouver que c'est-là le dessein qu'on a eu en faisant épancher l'urne du Verseau sur la tête du Serpent renversé, j'observe que lorsqu'il étoit question de désigner le solstice d'été, on peignoit le Serpent ascendant, élevant sa tête au-dessus de celle

celle du génie, à qui on donnoit une tête de Lion, dans la gueule duquel le Serpent mettoit sa tête; le génie lui-même fut alors placé debout, ayant un globe sous ses pieds; on peut voir ces deux figures dans l'antiquité expliquée du Pere Montfaucon (tom. I, part. 2, Planch. 215, fig. 1 & 2). La figure symbolique du solstice d'hiver y est mutilée, mais on la retrouve dans le tome II des Supplémens du même Auteur.

Cette figure a de plus trois rayons à la tête, croisés entr'eux sous un angle d'environ 30°; ces trois rayons désignent, suivant nous, l'écliptique dans ses trois positions principales, aux équinoxes & aux deux solstices, ou l'amplitude ortive & occase du soleil à chaque saison; ils marquent le lever & le coucher du soleil aux vrais points d'Orient & d'Occident, & son plus grand écart en été & en hiver.

Le Serpent est Sérapis, ou plutôt la Constellation de l'Hydre; car si le lever de sa tête annonce l'entrée du soleil au Lion, solstice d'été, le coucher de cette même tête annonce l'entrée au Verseau, ou le solstice d'hiver. Dans le premier cas elle est ascendante, ou monte sur l'horizon; dans le second, au contraire, elle descend sous l'horizon. Toutes ces figures, comme on voit, donnent les deux solstices au Lion & au Verseau, & conséquemment les équinoxes au Taureau & au Scorpion.

Les Chinois, long-temps avant Jesus-Christ, ont parlé du mouvement de la terre, & le commencement de ce mouvement, est fixé au Taureau. Les peuples du Nord, suivant Plutarque, rapportoient le mouvement de Saturne au Taureau, ou à l'ancien équinoxe.

Les Perses, qui autrefois désignoient les douze signes du Zodiaque, ou plutôt leur ordre successif, par un caractère alphabético-numérique, marquoient de la lettre *A* le signe du Taureau, mettoient la lettre *B*, ou 2, aux Gemeaux, &c. (*Chardin*, tom. V, pag. 84); & ils ont retenu cet usage jusqu'à nos jours. Macrobe (*Somn. Scip. Liv. I, chap. 21*) a adopté cette méthode: il met *A* au signe du Bélier, *B* au Taureau, &c. parce que de

son temps le Bélier passoit pour être le premier signe ; mais l'usage conservé par les Perses, prouve qu'anciennement le premier signe étoit le Taureau ; voilà pourquoi ils donnent une tête de Taureau au génie, qu'ils appellent le Portier du ciel, dans le manuscrit cité (n°. 11, Planch. 41) : on retrouve ce caractère *A*, ou l'unité, sur presque tous les obélisques Egyptiens, transportés à Rome ; & il est placé au-dessous du Taureau équinoxial (*Kirker, Ædip.* tom. III) ; Diodore leur donne 3400 ans d'antiquité, au temps où il écrivoit ; ce qui remonte au temps où le signe équinoxial étoit le Taureau céleste.

On peut voir sur les obélisques la triple effigie de l'*Accipiter*, ou Vautour céleste, qui, par son lever du soir, fixoit l'équinoxe de printemps ; comme on voit la triple Grue sur le Taureau des Celtes, appelé *Tarvos Trigaranos*. Les trois Grues de notre Celtique sont la triple image du Serpenteaire ou du *Cadmus Phénicien*, Constellation dans laquelle la sphere Maure place une grue sur un Serpent (*Cæsius*, pag. 146), & il paroît que cet emblème est postérieur de quelques siècles au Vautour : mais il nous donne toujours le Taureau pour signe équinoxial, & son union à la triple Grue ou au génie de ses trois Décans, est aussi naturelle dans ce monument que celle de *Cadmus* au Taureau équinoxial dans la Fable d'Europe. Les Maures ayant conquis l'Espagne & une partie de la Celtique, emprunterent de ces peuples cet emblème astronomique ; le Bœuf étoit le Néton des *Acquitains* & des Egyptiens.

Nous allons avoir de nouvelles preuves de cette détermination de l'équinoxe dans les Fables suivantes, & surtout dans les travaux d'Hercule, que l'astronomie explique dans le même ordre, qu'ils nous ont été transmis & qu'ils étoient dans les Poèmes sur l'année, dont les douze travaux qui nous restent ne sont que des sommaires imparfaits. L'on y verra la succession des douze emblèmes astronomiques, qui désignoient les mois & le passage du soleil & du génie solaire dans chaque signe. Sans entrer dans l'examen des idées accessoires, que le génie poé-

tique des Prêtres astronomes y a mêlées, & qui ne font que la broderie du fonds que fournit l'Astronomie, nous suivrons plutôt l'Astronome que le Poëte, & nous considérerons ce Poëme dans l'état le plus simple auquel l'analyse puisse le réduire, c'est-à-dire, comme un Calendrier, tel que celui de Geminus ou de Ptolemée, ou les fastes d'Ovide. Ce Calendrier étoit marqué par des levers & des couchers d'étoiles; c'étoit un Calendrier sacré & embelli des charmes de la Poésie, où tout est personifié, & qui, entre les mains d'un Homère, pouvoit être aussi intéressant que l'Iliade & l'Odyssée. Pour le décomposer, il faut prendre un globe, le monter à la latitude du pays où les Fables paroissent avoir été faites, fixer le point équinoxial à l'endroit du Zodiaque, où il dût être alors, & observer à l'horizon quels astres, par leur lever ou leur coucher, annonçoient le soir ou le matin, l'entrée du Soleil dans chaque signe, & surtout ceux qui fixoient les équinoxes & les solstices. Ce précepte est exactement celui des Prêtres Egyptiens, puisque Chérémon dit que toutes les Fables sont faites sur le mouvement du soleil & de la lune, sur les douze signes du Zodiaque, & sur les étoiles qui se trouvent en aspect avec eux. L'usage que nous allons faire de cette méthode, en analysant les travaux d'Hercule, fera tout ensemble une confirmation du principe, & un exemple de la manière dont on doit l'appliquer.

D'ailleurs, Eusebe nous assure que les douze travaux d'Hercule avoient rapport au soleil, mais personne encore n'avoit apperçu dans quel sens.

Hercule étoit adoré en Égypte & en Phénicie : ce sera donc à la latitude de ces climats que nous placerons le globe; & comme l'Hercule Phénicien est le plus fameux, nous choisirons de préférence la latitude de Phénicie, c'est-à-dire, que nous placerons le pôle de notre globe à 32° environ d'élévation. Quoique nous nous servions de la latitude de Tyr, nous ne décidons pas que cette Fable soit absolument Phénicienne; une différence de quelques degrés dans la latitude n'est pas assez confi-

dérable pour ne pas retrouver les mêmes aspects & le même fondement à cette Fable astronomique, même en Egypte. Hercule avoit un temple à Tyr, temple aussi ancien que cette ville, suivant le récit d'Hérodote la fondation de ce temple remontoit à 2300 ans avant le siècle d'Hérodote, comme les Prêtres le lui assurèrent, ce qui nous donne l'équinoxe de printemps aux premiers degrés du Taureau, & conséquemment le solstice d'été aux premiers degrés du Lion, l'un signe équinoxial & l'autre signe solstitial dans les siècles fabuleux. Le premier des travaux d'Hercule, sous le signe du Lion, est une confirmation de notre hypothèse. D'ailleurs, dans la Fable des Scythes, rapportée par Hérodote, Hercule est supposé se reposer sur la peau de ce Lion, ou du signe qui est le terme d'une révolution & le commencement de l'autre. Après avoir fixé la latitude du lieu où les Fables sur Hercule paroissent avoir été faites, & la position des équinoxes & des solstices à cette époque : examinons quelles Constellations, par leur lever ou leur coucher, annonçoient d'abord le commencement de l'année, & ensuite chacun des mois successivement. Si nous trouvons que l'Hercule céleste fixoit par son coucher ou son lever le départ du Soleil dans sa course annuelle, & que le passage du Soleil & du génie qui sembloit conduire son char, étoit annoncé par des Constellations désignées par les mêmes animaux, que ceux dont Hercule est supposé avoir triomphé, & placées dans le même ordre que celui de ses travaux, il est clair que la Fable des douze travaux est une de ces Fables que les Prêtres Egyptiens nous disent qu'on faisoit sur les douze signes & sur les étoiles, qui venoient en aspect avec eux, & c'est précisément ce que nous allons voir. Nous ne créerons ni le héros, ni les monstres dont il triomphe, ni la succession de ces triomphes. La sphere nous fournira tout, & dans l'ordre qu'y ont mis les anciens. L'étymologie même, cette regle si trompeuse, nous deviendra inutile; il suffit d'avoir un globe, & d'observer la succession des levers & des couchers d'étoiles lors du passage du Soleil dans chaque signe, à peu

près comme ont fait ceux qui ont créé le cycle des douze génies, ou des animaux, qui se retrouve dans tout l'Orient, comme on l'a vu ci-dessus.

Nous placerons le Soleil au solstice d'été, où plusieurs peuples commencent l'année, & où étoit la fête d'Hercule, chef des Muses (*Ovid. Fast. Liv. VI, v. 799*), & les Muses dans l'ancienne théologie étoient les intelligences qui présidoient au mouvement & au départ des sphères (*Macrobe, Somn. Scip., Lib. 2, chap. 3*); il portoit aussi le titre d'Archêgetes, comme chef des génies ou des intelligences subordonnées.

Nous placerons le soleil aux premières étoiles du Lion, où étoit alors le point solsticial *, & nous ferons descendre ce point d'environ 15 degrés au-dessous de l'horizon à l'Orient, afin que le crépuscule n'empêche pas d'apercevoir les étoiles de la seconde grandeur; nous verrons qu'alors, pendant plusieurs années, on put très-bien se servir du coucher des étoiles de la Constellation qui s'appelle encore *Hercule*. Cette Constellation fut donc liée au Soleil comme premier génie, ou celui qui étoit censé présider à son mouvement & lui donner l'impulsion; on lui donnoit le titre de Dufanus que M. de Gebelin traduit par chef de l'année (*Monde Primitif, tom. 1, pag. 246*). C'étoit comme le génie qui atteloit ses chevaux, lui ouvroit la carrière & sembloit guider sa marche. Aussi dans les Dyonisiaques lui donne-t-on le nom d'Ἀστροχιτων, ou génie habillé d'étoiles, qui préside à la sphère du feu, & à l'ordre du monde, pere du temps, distributeur des saisons, & génie qui a donné l'ordre à la nature. Toutes ces épithètes conviennent à l'ame du premier mobile ou de l'Æther, qui donne l'impulsion à toutes les sphères, & en particulier à celle du soleil,

* Je suppose un globe céleste, dont le pôle soit placé sur un cercle de latitude, passant par les premières étoiles du Lion; on trouve chez Fortin, Géographe, rue de la Harpe, près la rue du Foin, des globes montés avec des pôles mobiles, autour des globes de l'écliptique, suivant la méthode qui avoit déjà été employée par M. de la Lande.

que Macrobe appelle : *Totius Aetherae flammæ fons & administrator* (Som. Scip., Liv. II, chap. 7). Aussi plusieurs anciens Auteurs ont souvent confondu Hercule avec le soleil, quoiqu'il y ait une grande différence entre le soleil & le génie solaire ou l'astre dans lequel l'âme du monde est supposée placer son énergie, lorsqu'elle imprime sa force motrice à la sphère du soleil, enfin l'astre qui fixe l'époque la plus importante de son mouvement annuel. Cette vérité a été démontrée plus haut dans l'explication du passage d'Athenagoras, où il est clair que l'Hercule à qui on donne le titre de Dieu du temps, est l'*Hercules Ophiuchus*, de nos sphères. Tant qu'on n'établira pas cette distinction, jamais on n'expliquera les Fables solaires. Il est vrai qu'on fit honneur au génie solaire des travaux du soleil dont il dirigeoit la marche; mais on ne peut pas réciproquement expliquer par le soleil tout ce qui est mis sous le nom du génie solaire. Les anciens eux-mêmes nous ont quelquefois marqué cette distinction, & quelques-uns nous disent, non pas qu'Hercule est le soleil, mais qu'il est l'intelligence qui conduit le soleil & semble voyager avec lui dans le Zodiaque : l'écriture elle-même dit de Dieu, *in sole posuit tabernaculum suum*, & peint enfin cet astre sous la figure d'un héros, *exultavit ut gigas ad currendam viam*, &c. (Psalm. 18). Les Egyptiens, nous dit Plutarque, *fabulantur Herculelem in sole positum unâ cum illo circumferri* (de Isid.). Il en dit autant du génie connu sous le nom d'Apollon : *Virtutem illam, quæ præest soli, dum circumfertur, Ægyptiî Orum, Græci Apollinem vocant*. Apollon n'étoit donc pas le soleil, mais le génie solaire. Plutarque (*De Pythic. Oracul.*, pag. 400) fait dire par un des interlocuteurs : *Tu Apollinem à sole alium censes? Omnino, inquam, sicut luna à sole differt. Verum luna, neque sæpe, neque omnibus solem occultat. Sol autem ferè apud omnes homines, ut ignoretur Apollo effecit, sensu intelligentiam avertens ab eo quod est, ad id quod apparet*. Cette idée rentre absolument dans la nôtre; nous prétendons qu'on doit distinguer Apollon, ou l'astre génie, d'avec le soleil

Distinction entre le soleil & le génie solaire.

auquel il est uni, comme cause motrice de la sphere solaire. C'est cette ame que Macrobe appelle Hercule ou le soleil qui *in omnibus & per omnia*: ce *spiritus qui astra intus alit, lucentemque globum lunæ*, &c. (Virgile, Liv. VI). Macrobe (*Somn. Scip. L. 2, c. 16*) nous dit: *Si verò ipsius mundanæ animæ motus requires, cælestem volubilitatem & sphærarum subjacentium impetus intuerè, ortum occasumve solis, cursus syderum vel recursus quæ omnia animâ movente proveniunt*. L'ame du monde étoit donc censée agir sur le ciel des fixes, imprimer le mouvement à toutes les spheres, & voyager ou circuler dans le Zodiaque avec les planetes, & en particulier avec le soleil; voilà pourquoi dans l'hymne d'Orphée on dit à Hercule qu'il livre douze combats d'Orient en Occident, allusion au mouvement des cieux. Voilà pourquoi aussi Nigidius donne le nom d'Orus au Cocher céleste, le Phaeton des anciens, qui étoit le génie solaire du printemps. L'Empereur Julien nous dit également, que le génie adoré à Edesse sous le nom de Mars Azizus, *erat solis anteambulo* (*Oratio in solem*). Cette distinction une fois établie, nous considérerons non pas seulement le soleil, mais sur-tout l'astre génie, celui qui guide sa marche, & semble triompher des monstres qui sont sur sa route, & lui applanir le chemin; aussi Diodore fait-il d'Hercule le général des troupes d'Osiris, ou de l'armée des cieux & des génies.

Le premier animal qui se trouve à l'entrée de la carriere, ou de la distribution en douze signes, est le Lion fameux connu sous le nom de Lion Néméen. Manilius l'appelle *Nemæus* (Liv. II. v. 621), il semble que ce soit comme chef de cette distribution des douze signes, puisqu'en Grec *νεμειω*, signifie *distribuo*. Le passage du soleil dans ce signe est une espece de triomphe sur ce monstre, & il le doit à Hercule ou au génie moteur qui le guide; ce sera donc son premier triomphe: c'est effectivement celui que la Fable place à la tête de ses travaux, & les anciens, qui ont quelquefois varié sur l'ordre des travaux de ce héros, mettent tous sa victoire sur le Lion à la tête

Premier travail
d'Hercule.

de ses triomphes. Nous suivrons ici la succession qu'a établie entre eux Diodore de Sicile, & qui étoit celle des tableaux de la galerie Phénicienne; c'est aussi à-peu-près l'ordre dans lequel on les trouve dans un bas-relief qui représente l'apothéose d'Hercule, d'après la galerie Farnèse (*Antiq. expl. Pl. 141*).

Hercule porta toute sa vie la peau de ce Lion, qui lui servoit, dit-on, de bouclier dans les combats. On sent en effet que l'attribut du premier signe devoit naturellement être celui du génie solaire, & la parure dont il fut toujours revêtu; cet emblème désignoit le point culminant de la route du soleil, & comme le trône de l'astre du jour. Aussi les anciens donnoient-ils de préférence à ce signe le nom de *Domicilium solis*, & ils y plaçoient le soleil dans la distribution qu'ils faisoient des planètes dans les signes qui leur étoient consacrés. Anaxagoras disoit que le Lion, dont triompha Hercule, étoit né dans la sphère de la lune, & tous les Mythologues s'accordent à dire que c'est lui qui est dans le Zodiaque: aussi le signe céleste qui y répond, s'appelle-t-il encore *Leo Nemeæus*, *Herculeius*, ou *primus Herculis labor* (*Cæsius, pag. 64*).

Ce qui a trompé ceux qui ont voulu jusqu'ici expliquer les traditions anciennes, c'est qu'on sembloit leur dire que ce monstre avoit eu une existence réelle, & que c'étoit en mémoire de cette victoire qu'il avoit été placé dans le ciel. Mais il est aisé de voir que c'est l'expression du langage allégorique, qui ayant personnifié les signes astronomiques, leur laisse jusqu'au bout leur existence factice. Il est évident que le signe du Lion a une autre origine; que cet emblème étoit connu des Egyptiens, des Perses & des Indiens, bien des siècles avant l'époque où l'on fait vivre l'Hercule Grec, ou le prétendu fils d'Alcmène. Ce Héros, suivant les chronologies reçues, auroit vécu tout-au-plus 1300 ans avant l'Ere chrétienne. Or, les Fables que nous développons supposent que le Lion étoit signe solstitial, & conséquemment remontent au moins à l'an 2500. Enfin, pour que ce symbole fût un monument

TABLE

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

ment de la victoire du Héros Grec, il faudroit qu'avant la naissance du fils d'Alcmene, les astérismes qui répondent au Lion eussent été marqués par un autre emblème, & eussent eu un autre nom. Cependant nous voyons ce symbole astronomique parmi les monumens les plus anciens de l'Égypte; nous le retrouvons dans le Zodiaque des Indiens; son nom est celui d'un des douze signes chez les Perses: on ne soupçonnera pas tous ces peuples d'avoir attendu la naissance du fils d'Alcmene pour avoir une Astronomie, puisque suivant la Fable même, l'Astronomie étoit inventée avant Hercule, qui en a reçu des leçons d'Atlas & de Chiron. Tel est donc le sens de cette expression familière dans les allégories astronomiques: *il fut placé dans les Cieux*; on auroit dû mettre: *il est dans les Cieux*; mais alors il n'y auroit point eu d'allégorie, ni de mystère.

Le second travail d'Hercule, répondant au signe de la Vierge, est son triomphe sur l'Hydre de Lerne; elle avoit un seul corps & cent cous, & chacun de ces cous se terminoit par une tête de Serpent. A mesure qu'il en coupoit une, il en renaissoit une autre. C'est par le secours du feu qu'Hercule en triompha.

Second travail.

Le soleil, après avoir parcouru les étoiles du Lion; arrive au signe de la Vierge: son entrée à ce signe étoit fixée par le coucher des dernières étoiles de l'Hydre, Constellation céleste, qui disparoît dans les feux solaires. Voilà le phénomène astronomique qu'on a voulu chanter dans le second triomphe d'Hercule, qui, à l'aide des feux, tue cette Hyde redoutable. Le coucher héliaque de cette Constellation étoit de longue durée. Les étoiles de la tête commençoient à disparoître lorsque le soleil étoit vers le milieu de la Constellation des Gemeaux; il falloit que le soleil parcourut le Cancer, le Lion, & arrivât à la Vierge, pour que les dernières étoiles de la queue disparussent à leur tour, ou que le coucher de cette longue Constellation s'achevât entièrement. Lorsque le soleil approchoit du Lion, les étoiles de la tête de l'Hydre se levoient déjà héliquement, & se dégageoient

ORIGINE DES CONSTELLATIONS

des rayons solaires avec le signe de l'Ecreviffe ou du Cancer ; de maniere que la tête renaiffoit , tandis que les étoiles du corps ne faisoient que périr , & que celles de la queue étoient encore visibles sur l'horizon. Cette circonstance de l'apparition des premières étoiles , avant le coucher des dernières , sembloit rendre la victoire impossible , & elle l'étoit effectivement , considérée sous ce rapport. Mais dans un autre sens il l'avoit vaincue , quand toutes les étoiles s'étoient couchées héliquement , & qu'elles avoient toutes successivement disparu ; ce qui arrivoit dans le second mois , ou sous la Vierge , signe sous lequel tombe ce travail. Comme la reproduction de la tête , ou le lever hélique des premières étoiles de l'Hydre , accompagnoit toujours le lever hélique du Cancer , ou de l'Ecreviffe , sous lequel elle est placée , on dit que ce Héros fut sur-tout gêné dans le combat , par une Ecreviffe qui lui piquoit le pied ; & que cette Ecreviffe fut placée au nombre des douze signes du Zodiaque. Il en fut de même de l'Hydre d'Hercule , ou de celle qui est dans nos Constellations.

- Plusieurs pensent , dit Cæsius (pag. 273) , que l'Hydre céleste est celle dont triompha Hercule ; voilà pourquoi autrefois on la peignoit avec plusieurs têtes. Le rapport de cette Constellation avec le signe de la Vierge , ou le second mois , à partir du Lion , justifie cette conjecture , comme nous venons de le voir. Quelques Mythologues ajoutent que ces têtes étoient d'or ; allusion manifeste aux étoiles , dont ce métal précieux étoit symbole. C'est ainsi que le Bélier céleste est appelé le Bélier à Toison d'Or.

Troisième travail.

Le troisième travail est le triomphe sur les Centaures , & la défaite du Sanglier d'Erymanthe , qu'Hercule apporta vif.

Le passage du soleil dans le troisième signe , auquel répondoit la Balance , étoit marqué par le lever du soir de la grande Ourse ; ce que les anciens appelloient l'*Ascension* du soir. Il paroît que les Syriens , au lieu d'une Ourse y peignoient un Sanglier , & que c'est-là le fameux

Sanglier d'Erymanthe; le furnom d'Erymanthis est encore resté à l'Ourse céleste : *Erymanthidos Ursa*, dit Ovide, (Trist. Eleg. 3, v. 103, Eleg. 10, v. 15 & Liv. III. Eleg. 4, &c.) Ce n'est pas cependant sur cette seule dénomination que nous nous appuions. Kirker (*Ædip.* tom. II, part. 2, pag. 201) nous donne une sphere des Orientaux, où le passage du soleil dans les signes, est marqué par des levers & des couchers d'étoiles; & en parlant du Cancer & du Lion, avec lesquels se couche la grande Ourse, il nous dit qu'à la place de l'Ourse on y dessinoit *Porcum ferreum*. Nous sommes donc fondés à substituer ici le Sanglier à la place de l'Ourse. On est obligé de faire la même substitution dans la Fable Phénicienne sur Adonis, que tue ce même Sanglier, & dans la Fable Indienne de Barhatar, l'une des incarnations de Vischnou.

L'histoire des Métamorphoses de Vischnou, & de ses aventures particulieres, sont le cannevas de toutes les Fables Indiennes. Ce Dieu n'est autre chose que l'ame du monde, ou la force qui entretient l'harmonie de l'Univers. Chargé du gouvernement de notre monde, il se montre souvent sous des formes visibles; il se métamorphose comme le Jupiter des Grecs, qui, dans l'ancienne Théologie étoit l'ame du monde, suivant Macrobe, *anima mundi*, *cujus omnia plena*; quelquefois on le confond avec l'Univers, comme les Grecs, les Perses, les Latins, confondoient Jupiter avec le ciel. Quelquefois on le distingue de la matiere, comme l'ame du monde en est distinguée, quoique répandue dans toutes ses parties. Plusieurs passages du Bagawadam ne permettent pas de douter que l'ame du monde ne soit le dogme fondamental de la religion des Indiens, dit l'Auteur de l'Ezour-Vedam (tom. II, pag. 238); tout l'Univers n'est que la forme de Vischnou; ce Dieu porte tout dans son ventre. Tout n'est que Vischnou, il est tout ce qui a été, tout ce qui est & qui sera (*Bag.* Liv. I, pag. 23). On compte vingt Métamorphoses, ou Incarnations principales : dans celle-ci, ou dans sa métamorphose en Porc, il souleve la terre; c'est le Chien de Typhon, ou du mauvais génie chez les Egyptiens, qui

bouleverse la nature. Dans le manuscrit des *Métamorphoses*, à la Planch. 138, on voit ce Dieu au milieu du monde; il est placé au centre d'un cercle d'où s'échappent des flammes aux quatre points cardinaux, ou de 90 en 90 degrés.

Le lever du soir de la grande Ourse précédait de peu de temps l'entrée du soleil au Scorpion, qui désignait l'empire de Typhon: les anciens Egyptiens appelloient aussi la grande Ourse le Chien de Typhon, suivant le témoignage de Plutarque (*de Iside*). Hor-Apollo dit que les Egyptiens peignoient un Porc pour désigner un méchant homme; il étoit chez eux Typhon. Kirker y met un homme aux pieds de Serpent.

La liaison de ce travail avec celui des Centaures, est encore une nouvelle preuve que le monstre dompté par Hercule est le Sanglier, que les Syriens peignoient dans le ciel à la place de l'Ourse. En effet, c'est précisément dans ce même mois, où, lorsque le soleil parcourait le troisième signe répondant à la Balance, que les étoiles du Centaure céleste, placées immédiatement sous la Balance, absorbées alors dans les rayons solaires, se levoient cosmiquement avec le soleil, ou montoient sur l'horizon avec lui. Parmi les divers noms que cette Constellation du Centaure porte encore dans les livres d'Astronomie, celui de Pholos lui est resté (*Cæsius* pag. 283). Or, nous allons voir Pholos dans l'histoire d'Hercule.

Nous voyons que l'on peignoit autrefois le Centaure tenant à la main une outre pleine de vin (*German. Cæsar.* pag. 103), c'est le symbole des vendanges qui se faisoient au lever de cette Constellation. Or, Diodore nous dit sur ce troisième travail, ou sur ce combat d'Hercule contre les Centaures, que Pholos avoit accordé l'hospitalité à Hercule; il ouvrit à son honneur un tonneau de vin; l'odeur agréable de cette liqueur attira tous les Centaures autour de la demeure de Pholos; ils se jetterent avec impétuosité sur cette boisson: Pholos tremblant se cacha; mais Hercule se défendit vigoureusement contre les Centaures, qui étoient armés de pins & de quartiers de rochers, à-peu-près comme on peint les Géans. Néphele, ou la

Nue, mere des Centaures, combat contre lui en versant des torrens de pluie; malgré cela Hercule en triomphe; Pholos lui-même, son hôte, & Chiron son ami, y périrent, blessés de ses traits, qui avoient été empoisonnés par le sang de l'Hydre de Lerne: *Sanguine Centauri Lernææ sanguis Echidnæ mixtus* (Ovid. Fast. Liv. V, v. 405); l'un & l'autre furent placés dans les Constellations (*Cæsius*, pag. 286). Pour sentir l'allégorie qui regne complètement dans toute cette Fable, il suffit de placer le soleil dans les étoiles de la Balance; pendant qu'il répond aux premiers degrés de ce signe, le Centaure est absorbé dans les rayons solaires; lorsqu'il arrive aux derniers degrés, le Sagittaire, autre Centaure, qui porte le nom de Chiron, s'y précipite aussi, & cette apparence astronomique avoit lieu vers le milieu de Septembre, c'est-à-dire, vers la saison des vendanges, le commencement des pluies & le retour des nuages: voilà la mort de Pholos & de Chiron, dans le sens de ces anciennes Fables.

Le nom de Chiron, donné au Sagittaire, vient du Grec *χειρ*, main, ou signe de la main, parce que dans les anciens Zodiaques on peignoit dans ce signe, pour abrégé, une main armée d'un trait. Quoi qu'il en soit de l'étymologie, il est certain que les deux Centaures nommés dans le combat d'Hercule, portent le nom des deux Constellations, du Centaure & du Sagittaire, appelés dans les livres d'Astronomie ancienne, l'un Pholos, l'autre Chiron. On faisoit de ce même Chiron le Précepteur d'Hercule, parce qu'effectivement le lever héliaque de l'Hercule céleste, sa naissance ou son apparition entière, n'a lieu que lorsque le soleil arrive aux étoiles du Sagittaire: Hercule étoit encore enfant, ou ne faisoit que de naître, pendant tout le temps que le soleil parcouroit le Sagittaire. Cette allégorie est sûrement d'un autre Poëme sur le même Héros, considéré sous un autre rapport. Nous ne la détaillerons pas, parce que nous n'envisageons ici Hercule que comme le vainqueur des Centaures. La liaison de l'Ourse, ou du Sanglier d'Erimanthe avec les Centaures, a été perpétuée par les Arabes qui peignent

le Centaure , comme formé de l'assemblage d'une Ourse & d'un Cheval (*Cæsius* , pag. 283).

Le quatrieme travail.

Le quatrieme travail d'Hercule , répondant au signe du Scorpion , est son triomphe sur la Biche aux cornes d'or (*Nonnus* , Liv. XXV , v. 221) , & aux pieds d'Airain. Elle couroit avec la plus grande vitesse ; mais Hercule la fatigua à la course , & la prit au bord des eaux (*Natalis Comes* , pag. 675).

Plaçons donc , suivant notre méthode , le soleil aux premiers degrés du Scorpion , & voyons quelles Constellations paroissent à l'horizon le matin ou le soir , & ont pu donner lieu à la Fable de la Biche. Il semble d'abord que ce travail ne puisse s'expliquer par la sphere , puisque parmi les Constellations actuelles nous n'avons pas de Biche. Mais les interpretes Arabes placent une Biche dans la Constellation que nous nommons *Cassiopee* , & l'appellent encore *Cerva* (*Cæsius* , pag. 116). Or , nous voyons que cette Constellation , l'une des plus brillantes du ciel , se couchoit précisément le matin , lorsque le soleil entroit au Scorpion , & fixoit très-bien par son coucher le passage du soleil dans ce signe. *Hygynus* , en parlant de *Cassiopee* , nous dit : *Hæc occidit Scorpione Oriente*. Elle descendoit au sein des eaux vers le Nord-Ouest , pendant le quatrieme mois , ou lorsque le soleil parcouroit le quatrieme signe. Les cornes d'or qu'on donne à cette Biche sont encore une nouvelle preuve de l'allusion aux étoiles. C'est elle qui est appelée *Harnacass* dans la Métamorphose de *Vischnou* , en Porc ou en *Barhatar*.

Cinquieme travail.

Le cinquieme travail d'Hercule tombe sous le signe du Sagittaire , & il consistoit à chasser les oiseaux du lac *Stymphale* , qui ravageoient les contrées voisines. Pour y réussir , ce héros inventa une espece de tambour d'airain , dont le bruit les fit envoler.

Si nous observons quelles Constellations marquoient par leur lever héliaque le passage du soleil dans le signe du Sagittaire , ou le cinquieme mois , nous verrons que les plus apparentes sont trois oiseaux , le vautour , l'aigle & le cygne , tous trois au bord de la voie lactée , dési-

gnée ici sous le nom d'un lac ou d'une riviere, & que les Chinois appellent en effet la riviere. La premiere de ces trois Constellations qui se leve est le Vautour ou la Lyre, désignée par un double emblème, un oiseau de proie & un instrument de musique. Ce dernier symbole a donné lieu à l'allégorie qui suppose que ce fut au bruit d'un instrument qu'Hercule fit envoyer les oiseaux; mais on a pris le tambour de préférence à la Lyre, pour rendre la chose plus vraisemblable; quoiqu'après tout on pourroit l'expliquer même par un instrument bruyant, puisque cette Constellation est appelée *Cymbalum* (*Cæsius*, pag. 186). Les oiseaux s'envolent, puisqu'il est ici question d'un lever ou ascension d'étoiles. Dans le planisphere Egyptien du pere Kirker, on trouve un oiseau dans la division du Sagittaire.

Dans le planisphere de M. Bianchini, envoyé à l'Académie des Sciences en 1708, on voit une suite d'animaux répondans à chaque signe, & qui n'est que la suite des Constellations extrazodiacales en aspect avec les signes, soit à leur coucher, soit à leur lever: dans la case du Sagittaire est un oiseau. Dans un médaillon de Perinthe, frappé à l'honneur de Gordien, on voit le combat d'Hercule contre les oiseaux du lac Stymphale. * Les oiseaux qui l'attaquent sont au nombre de trois, nombre précisément égal à celui des trois Constellations ou des trois oiseaux qui se levent, lorsque le soleil parcourt le Sagittaire. Hercule y est représenté tenant un arc, symbole du Sagittaire. Parmi ces oiseaux on en trouve qui ont le cou allongé, & ressemblent assez au cygne. *Fuerunt autem Ibibus similes Ægyptiis, sed rostro validiore, corpore majore* (*Natal. Comes*, pag. 577). Le nombre de ces oiseaux, & la place de ce travail, tout justifie notre explication.

Le sixieme travail, répondant au signe du Capricorne, consistoit à nettoyer l'étable d'Augias qui étoit remplie

Sixieme travail.

* Médailles du Cardinal Albani, tom. II, pag. 70, n°. 1.

d'un fumier infect. Hercule en vint à bout, en y faisant couler un fleuve.

Le passage du soleil dans le signe du Capricorne, étoit marqué le soir par le coucher successif des étoiles qui forment l'eau du Verseau; celui-ci est placé immédiatement à l'horizon sur le Capricorne, ou le Bouc, emblème de la saleté ou de l'infection, & il verse l'eau de son urne dans la division occupée par le Capricorne. C'est cette apparence astronomique qui a été chantée dans le sixième travail. On disoit de cet Augias qu'il étoit fils du soleil, & Augée signifie brillant. D'autres disent qu'il étoit fils de Phorbas, nom du Serpente, à la suite duquel il se leve; d'autres le font fils de Nyctée ou de la nuit, allusion à l'hiver où les nuits sont les plus longues; d'autres d'Époché ou du Terme, puisqu'il étoit le terme de la course descendante du soleil, & que le soleil en sortant de ce signe arrivoit au solstice, ou au terme de sa course; d'autres enfin le faisoient fils de Neptune; or dans Cæsius il porte le nom de *Neptunia Proles*, & dans Horace, *Hesperia Tyrannus undæ*.

Septième tra-
vail.

Dans le septième travail, répondant au Verseau, on place le triomphe d'Hercule sur un Taureau furieux qui ravageoit la Crete: on prétend que ce Taureau est le même que celui dont Pasiphaé fut amoureuse; d'autres disent que c'étoit le monstre qui fut le fruit de ses amours.

En examinant la position du ciel le soir & le matin, lorsque le soleil parcouroit le signe du Verseau, nous voyons une Constellation, qui par son coucher put donner lieu à la Fable du Taureau dompté. C'est le Centaure, monstre composé originairement du corps d'un Taureau & en partie de celui d'un homme, *Nonnus* donne aux Centaures l'épithete de *φηρῶν ευχεράων* (Liv. V, v. 615); la partie postérieure, ou celle qui étoit formée du corps du bœuf, par son coucher du matin fixoit le passage du soleil dans le Verseau, ou dans le signe qui répondoit au septième mois. Ce qui confirme encore cette conjecture, c'est que ceux qui placent ce travail dans un autre ordre, tels que Philippe

ORIGINE DES CONSTELLATIONS

Un fuisier d'été, tiré en un jour, en y faisant couler un filet.

Le puits de l'été dans le signe du Capricorne, trois heures de jour par le coucher immédiat des étoiles qui font le Van de Veritas, et l'étoile est placée sur l'horizon sur le Capricorne, en le lieu, en l'été de la terre ou de l'habitation, & le versé d'eau de son puits dans la direction occupée par le Capricorne. C'est ainsi que ce phénomène astronomique qui a été changé dans le langage ordinaire. On disoit de cet Ange qu'il étoit fils de l'été, & d'après d'autres traditions. Il étoit dit qu'il étoit fils de Phœbus, nom de l'été, & de la terre, ou de la nuit, allusion à l'été où les nuits sont les plus longues; d'autres d'Épiché ou de Tertia, puits d'eau dans le temps de la course descendante du soleil, & que le soleil en sortant de ce signe arrivoit au solstice, ou au terme de la course; d'autres enfin le faisoient fils de Neptune; et dans César il porte le nom de *Neposus Puits*, & dans Hyacinthe, *Hesperus Tyrannus aëris*.

Sur le deuxième travail, répondant au Veritas, on place le triangle d'Horode sur le Taurus, l'étoile qui étoit en la Cæta; on prétend que ce Taurus est le même que celui dont Eschylus fut amoureux; d'autres disent que c'étoit le monstre qui fut le fruit de ses amours.

En examinant la position du ciel le soir & le matin, lorsque le soleil parcouroit le signe du Veritas, nous voyons une Constellation, qui par son coucher put donner lieu à la Fable de Taurus dompté. C'est le Gémeau, monstre composé également de deux des Taurus & de la partie de celui d'un lionceau. *Neque dicitur esse Centaurus*, l'épithète de *Centaurus* (Liv. V, v. 677) le puits prétendu, un puits qui étoit tiré de la source de l'été, par une eau chaude du matin, par le passage du soleil dans le Veritas, & dans le signe qui répondoit au coucher du soleil. On est tenté de croire l'été conjecture, c'est que c'est un puits en travail dans un autre puits, mais que Philippe

Philippe de Byzance, le mettent le troisieme, c'est-à-dire, où nous plaçons son triomphe sur le Centaure. D'ailleurs la tradition qui mêloit ce monstre dans les amours de Pasiphaé, justifie notre supposition, puisque le Centaure céleste est appelé Minotaure; c'étoit le fruit des amours de Pasiphaé (*Cæsius*, pag. 283). D'ailleurs le nom du Taureau entroit dans la composition du nom de Centaure, comme les parties de cet animal dans la composition de cet emblème astronomique, de maniere que le Sagittaire lui-même, qui est un Centaure, est appelé simplement Taureau dans *Cæsius*. Il suffit de ces ressemblances, quand on a bien saisi le génie des allégories, & suivi la succession des autres triomphe, pour reconnoître que c'est le coucher des étoiles du bœuf Centaure qui a été désigné dans le septieme triomphe. Cette victoire tomboit au solstice d'hiver, où plusieurs peuples commençoient l'année & célébroient des fêtes. Diodore place sous ce même signe, ou unit au septieme travail, la mort du Vautour qui rongeoit le foie de Prométhée; c'est précisément le coucher du Vautour céleste, placé à côté d'Hercule.

Dans le huitieme travail, répondant au signe des Poissons, Hercule fut obligé d'amener de Thrace les cavales de Diomedé qui vomissoient des feux de leurs naseaux. Hercule les dompta & les amena à Éurysthée, qui les conduisit sur le mont Olympe (*Nat. Comes*, pag. 678).

Si nous plaçons le Soleil dans les premiers degrés des poissons, ou au huitieme signe, nous verrons bientôt que les Constellations qui précédoient le char de l'astre du jour, & qui achevoient de se lever héliaquement, étoient le grand & le petit cheval. Le premier est mieux connu sous le nom de Pegase. L'allégorie est si frappante, que je ne m'attacherai pas même à en développer tous les rapports. C'est le kallenqui ou kelki, sur lequel monte Vischnou dans sa dernière métamorphose, au solstice d'été, au coucher du matin de la Lyre ou de la Tortue, *Chelys marina*, & au lever de Pégase le soir. En effet, Vischnou se mé-

Huitieme travail.

142 ORIGINE DES CONSTELLATIONS

tamorphose en Tortue pour aller sous terre chasser la malignité du Diable , & sous cette forme il soutient la terre avec le serpent. Lorsque Vischnou paroît sur le cheval, la Tortue, disent-ils, plonge dans la mer & le Serpent ploie sous le fardeau , parce qu'il penche effectivement vers le couchant. Dans le Manuscrit des Métamorphoses à la page 142 , on voit Vischnou dans son repos solstitial , accompagné de deux Lions.

Neuvieme travail.

Le neuvieme travail , qui tombe sous le Bélier , est le combat d'Hercule contre les Amazones ; & c'est après le huitieme travail que plusieurs Auteurs placent le départ d'Hercule pour la conquête de la Toison d'Or , ou du Bélier placé dans nos Constellations (*Lyllo Giraldi*, tom. I, pag. 552) : *Post hæc Hercules cum Argonautis in Colchos ad vellus aureum navigavit.* Pour exécuter ce travail , il passe en Bebrycie (*Natalis Comes*, pag. 678). Quant aux Amazones , le but de cette expédition étoit de conquérir la ceinture d'une de ces héroïnes. Hercule , pour cet effet , traverse la mer Noire & le pays des Cimmeriens : on lui refuse la ceinture ; plusieurs Amazones périssent ; la dernière meurt Vierge : alors la Reine des Amazones , appelée Melanippe , lui livre la ceinture. Le lieu du combat est Themiscure , sur les bords du Thermodon. De retour de cette expédition , ce héros délivre une femme exposée à un monstre marin , & tue le monstre.

Si nous considérons les Constellations qui se trouvent à l'horizon le soir & le matin , lorsque le soleil est arrivé aux premières étoiles du Bélier , nous verrons que , soit le soir , soit le matin , ce sont toutes les femmes de la sphere , qui par leur coucher ou leur lever , déterminoient cette époque astronomique , telles qu'Andromede , Cassiopée , la Vierge , & la femme qui tenoit la Balance dans les anciennes spheres. Les étoiles de la ceinture d'Andromede sur-tout , étoient en conjonction avec le soleil , ou , pour mieux dire , se couchoient cosmiquement , & descendoient sous l'horizon avec cet astre ; c'est la fameuse

ceinture dont le héros devoit faire la conquête. Il passe la mer Noire, & traverse le pays des Cimmeriens; expression allégorique, pour dire qu'Hercule alors étoit sous l'horizon vers le Nord, où les anciens plaçoient le pays des Cimmeriens; c'est aussi une allusion aux ténèbres qui étoient supposées régner sous le globe terrestre.

Comme c'étoit, non pas à l'aurore, mais le soir qu'arrivoit cette conquête, on dit que c'étoit Melanippe, (la femme aux chevaux noirs, ou la nuit) qui lui livra la ceinture. Le lieu du combat étoit Themiscure, ou Themiscore, la Vierge Themis, parce que c'étoit au moment de l'ascension de la Balance ou de la femme porte-Balance, que le soleil & la ceinture d'Andromède se couchoient. C'étoit près du fleuve Thermodon, (route de la chaleur), le soleil regagnant alors l'équateur: ainsi l'allégorie éclate de toutes parts dans cette Fable. Cette même époque astronomique étoit fixée le matin par le coucher de la Vierge: voilà pourquoi on suppose qu'une de ces héroïnes étoit morte Vierge, & qu'elle avoit juré de l'être toujours. Hercule à son retour, c'est-à-dire le matin, délivre une femme exposée à un monstre marin; c'est-à-dire, que le matin Andromède est toute entière levée héliquement, tandis que la Baleine, qui est au-dessous d'elle, est absorbée dans les rayons solaires. On fait qu'Andromède fut exposée à un monstre marin; elle est représentée dans les sphères enchaînée, & s'appelle encore, *Mulier devota pesti futuræ*; & la Constellation placée au-dessous, & qui se couche avec elle, est la Baleine céleste, que plusieurs Auteurs prétendent être le monstre auquel fut exposée Hésione (*Cæsius*, p. 227), que délivre ici Hercule.

Il n'est pas difficile d'appercevoir, que ce sont toutes ces apparences astronomiques réunies, qui ont donné naissance à la victoire sur les Amazones. Hercule y triomphoit de plusieurs femmes; mais Hercule ne devoit pas triompher seulement de femmes timides; il étoit naturel de lui opposer une armée d'Héroïnes, c'est la broderie

144 ORIGINE DES CONSTELLATIONS

poétique; on ne peut espérer d'expliquer que les traits essentiels de ces allégories.

Dixieme travail.

Le dixieme travail d'Hercule tombe sous le signe du Taureau. C'est la conquête des Vaches de Geryon, Roi d'Espagne.

On peut l'expliquer de la même maniere que nous avons expliqué le triomphe d'Hercule sur le Lion, & dire que c'est l'arrivée du soleil au signe équinoxial du Taureau qu'on a voulu ici désigner. Ovide dit qu'on célébroit sous le Taureau la fête des Argées; & à cette occasion il cite l'arrivée d'Hercule en Italie, avec les Bœufs de Geryon, & attribue à un des Argiens de sa suite cet établissement (*Fast.* Liv. V, v. 621). Nous observons encore que l'entrée du soleil au Taureau, est annoncée le soir par le coucher de la Chevre & du Cocher, & le lever entier d'Hercule. Cette Chevre, dans notre système, fournit les attributs de Pan & de Faune.

Or, voici ce que dit Plutarque (*Parallel.* pag. 315): *Hercules Boves Geryonis, per Italiam agens hospitio Fauni regis, qui Mercurii filius fuit exceptus est, & patri hospites maclare solebat: is aggressus Herculem ab ipso trucidatus est.* Dans notre système, Mercure est Persée, dont le lever est suivi de celui du Cocher, ou de Faune. Cette même filiation a lieu quand on considère Persée comme Saturne, & le Cocher comme Jupiter. Ce Faune à pieds de Bouc est donc fils de Mercure, comme Jupiter *Ægiochus*, fils de Crone; & il est tué, c'est-à-dire, qu'il se couche au lever d'Hercule, lorsque le soleil gagne le Taureau, & ramene les Vaches de Geryon, travail qui tombe précisément sous ce même signe, dans l'ordre des travaux d'Hercule.

Cependant les Bœufs dont il est question dans le dixieme travail, peuvent être aussi les sept étoiles de la grande Ourse, qui se levoient le matin quand le soleil étoit dans le Taureau, & qui par-là pouvoient désigner cette époque. On fait que les anciens appelloient ces étoiles les Bœufs d'Icare, ou du Bootes.

Noël le Comte dit qu'ils étoient gardés par un Dragon, fils de Typhon & d'Echidna, tel précisément que le Dragon céleste, placé à côté de l'Ourse, ou des Bœufs d'Icare; qu'ils étoient aussi gardés par des Chiens; ce qui est encore vrai des Bœufs d'Icare, puisqu'on peignit autrefois des Chiens à côté de lui, *cum canibus venaticis pingitur*, dit Cæsius (pag. 137). Le conducteur de ces Bœufs se couche, & descend sous l'horizon dans ce moment, vers les régions mêmes, où les anciens plaçoient l'Hespérie.

On ne doit pas m'accuser de faire ici un double emploi de l'Ourse, d'abord comme Sanglier d'Erymanthe, ensuite comme Bœuf d'Icare; car il est certain qu'elle a eu cette double dénomination, & que le Poète l'ayant déjà envisagée dans le premier sens, l'a ensuite considérée sous un second rapport pour ne point se répéter. Peut-être aussi que son triomphe sur le Sanglier est d'un autre Poème, d'autant plus qu'il est uni à la victoire des Centaures, & forme en quelque sorte un double travail sous un seul signe.

Le onzième travail répond au signe des Gemeaux, & nous présente le triomphe d'Hercule sur le Chien Cerbere: ce héros le charge de chaînes de fer, & le force de venir à la lumière. L'histoire de Thésée & de Pirithoüs se trouve liée à ce travail: Hercule obtient la permission de les ramener sur la terre. Celle d'Orphée s'y trouve aussi placée, ainsi que sa Lyre enchanteresse.

L'entrée du soleil aux premiers degrés des Gemeaux étoit fixée par le coucher héliaque du Chien céleste, Procyon, que les Arabes appellent Kelbel, & qui dispa- roissoit dans les flots de lumière que répand l'astre du jour. Peu de jours après il se levoit, passoit au méridien, & se couchoit avec le soleil, & sembloit enchaîné à son char. Il n'en fallut pas davantage pour chanter la victoire du génie sur un Chien monstrueux. Dans le même moment les dernières étoiles de la Lyre céleste, appelée Lyre d'Orphée, achevoient de se lever acronyquement ou le soir. L'histoire d'Orphée & de sa Lyre, forma donc ici

Onzième travail.

un épisode agréable. Quant à Thésée & à Pirithoüs, Cæsius (pag. 40) prétend qu'on les avoit placés dans la Constellation des Gemeaux ; au moins il prouve qu'on y mit Thésée. Si cela est, la liaison de ce travail avec leur retour à l'horizon supérieur, est naturelle, & l'allégorie s'explique d'elle-même. Au reste, je ferai observer que le Chien dont il est ici question, n'est pas le Chien symbolique représenté avec une triple tête de Chien, de Loup & de Lion. Celui-ci étoit un emblème composé de la route du soleil dans les signes supérieurs. Ils n'ont de commun ensemble que le nom de Cerbere ou Kelbel.

Le grand Chien, *Sirius*, venoit aussi de se précipiter quelques jours auparavant, dans les feux solaires ; mais Statius (*Sylvarum*, Liv. III, n°. 11, vers. 112), parlant d'Anubis, que nous démontrons être le même que le Chien céleste, qui en porte encore le nom en Astronomie, l'appelle *Janitor Lethæus*.

Donc le Cerbere est un des deux Chiens célestes qui sont l'un près de l'autre, & appelés par les Arabes Kelbel, par inversion de *Cheleb*, Chien. Le Cerbere étoit fils d'Echidna, & il étoit souvent peint avec les attributs du Serpent, ou la tête hérissée de Serpens. Mais l'Hydre de Lerne, qui s'appelle Echidna, se leve au-dessus de sa tête, & lui fournit sans doute ces attributs symboliques. Dans le manuscrit des Métamorphoses de Vischnou (pag. 15), on voit le Dieu Calbairén également avec le Chien, debout à ses pieds, & il tient de la main droite un Serpent ; des flammes s'élançant de sa tête.

Ce qui a donné lieu à la descente aux enfers, c'est qu'alors Hercule approche de l'horizon inférieur, & que même sa massue & son bras sont couchés lorsque le soleil parcourt les derniers degrés des Gemeaux, ou pendant son onzième travail. Il revient ensuite sur l'horizon, mais c'est à la fin du jour ; de manière qu'alors il est toute la nuit sur l'horizon obscur, ou dans la partie du ciel obscurcie par l'ombre de la terre.

Le dernier travail d'Hercule, répondant au Cancer, est

son second voyage en Hesperie, ou au couchant. Les uns disent qu'il y fut cueillir des pommes d'or; d'autres disent qu'il enleva des Brebis à Toison d'Or; & cette différence vient de l'équivoque du mot grec, *μηλον*, qui signifie Brebis & Pomme. Quoi qu'il en soit, elles étoient gardées par un Dragon, & ce Dragon est celui qui est au pôle, & qui porte encore le nom de *Custos Hesperidum*.

Le voyage d'Hercule en Hesperie s'explique simplement par l'arrivée de la tête d'Hercule à l'horizon occidental, ou au couchant, & par le coucher successif des étoiles de la partie supérieure d'Hercule, qui se fait pendant que le soleil parcourt le Cancer, ou durant le douzième mois.

Pline convient que le nom de jardin des Hesperides vient, non pas des filles d'Hesperus, mais du couchant; delà le nom d'Hesperie, donné à l'Espagne.

Nous sommes assez de l'avis de Palœphatè, qui croit que *μηλα* signifie des Brebis à Toison d'Or, & non des Pommes; parce que si nous considérons l'aspect du soir à l'entrée du soleil dans ce signe, nous verrons que, comme l'arrivée d'Hercule en Hesperie, ou au couchant, fixoit le matin cette époque, le lever des étoiles du Céphée la déterminoient également le soir. Dans les anciennes sphères on peignoit à la place du Céphée un Berger avec un troupeau de Brebis. *Ibi*, dit Cæsius (pag. 114), & Hyde, *fragmenta Azophi ostendunt pastorem cum ovibus & cane*. Cette Constellation est exactement placée sur le Dragon, *Custos Hesperidum*, qu'on disoit avoir été le gardien de ces Brebis dorées.

Nous avons vu plus haut, en expliquant le cycle des douze animaux, si fameux dans tout l'Orient, que la Brebis répondoit au Cancer, & nous l'avons expliquée comme ici, par les Brebis de Céphée. Il se leve acroniquement pendant tout ce mois, jusqu'à ce que le soleil, arrivé aux derniers degrés du signe du Cancer, termine sa course au lever du Verseau ou de son urne, en grec *Calpe*, nom que porte encore cette Constellation, & que les

anciens donnoient au terme de la course du génie solaire Hercule.

Apollodore dit aussi qu'Hercule arrivoit aux extrémités de l'Univers dans la coupe du soleil. Au reste, cette coupe peut être aussi bien la coupe céleste, que l'urne ou le vase du Verseau; elles ont toutes deux le même nom, & toutes deux ont pu également bien déterminer cette apparence astronomique, & le terme de la course du génie solaire. En effet, lorsque le soleil parcouroit le Cancer, & arrivoit au Lion, cette Constellation disparoissoit au couchant le soir, en aspect avec celle du Verseau qui se trouvoit à l'Orient. On a donc pu également faire allusion à cette coupe, Calpe. Elle a cet avantage même sur celle du Verseau, qu'elle s'appelle encore, *coupe d'Hercule* (Cæsius, pag. 274, & Macrobe). Cette même Constellation se couche au solstice d'été, avec les premières étoiles du Centaure céleste, au lever du fleuve du Verseau. Or, la Fable dit qu'Hercule, après avoir achevé ses travaux, passe le fleuve Evène; & meurt revêtu de la robe du Centaure qu'il a tué, & dévoré de feux, allusion aux chaleurs solstitiales.

Travail d'Hercule enfant.

Je terminerai cette explication par celle d'un des travaux d'Hercule, encore enfant, que l'on ne compte point dans le nombre des douze travaux du Héros, mais qui n'en est que plus propre à prouver l'origine astronomique des travaux d'Hercule.

Théocrite, dans son Idylle sur Hercule enfant, nous dit, qu'à l'âge de dix mois, il triompha de deux Serpens, l'un mâle, l'autre femelle, à l'heure de minuit, lorsque l'Ourse avoit passé le méridien, & qu'Orion venoit de se lever tout entier; une femme, au lever du soleil, en jeta les cendres dans un fleuve, en détournant la tête. La plupart de ces circonstances semblent n'être qu'une broderie poétique, dont on ne croiroit pas pouvoir rendre compte dans l'analyse d'une Fable allégorique: cependant l'Hercule céleste, ou l'*Ingeniculatus*, qui porte encore le nom d'Hercule sur nos sphères, remplit toutes les conditions de la Fable de Théocrite. La naissance, ou le lever
héliaque

héliaque de la Constellation d'Hercule commence lorsque le soleil est parvenu environ au vingt-cinquième degré du Scorpion. Alors on voit dans l'hémisphère supérieur l'Hydre de Lerne déployée toute entière, & une grande partie du Serpent d'Ophiuchus, qui est près d'Hercule; l'une est le Serpent femelle, l'autre le Serpent mâle qui assiègent son berceau. Ces deux Constellations sont si étendues, & tellement disposées sur la sphere, qu'il n'y a qu'une seule position où elles puissent être toutes deux dans l'hémisphère inférieur ou sous l'horizon: c'est ce qui arrive lorsque le soleil est parvenu à 25 degrés environ du signe de la Vierge, dix mois précisément après le lever d'Hercule, à l'heure de minuit, la petite Ourse venant de passer le méridien, & Orion venant de se lever. Hercule est alors presque entier sur l'horizon, sa tête touche l'horizon occidental. Mais les deux Serpens sont dessous, la queue de l'un touche l'horizon occidental, la tête de l'autre le bord oriental, où il va paroître. Quelques minutes plutôt ou plus tard, il y a toujours un de ces deux Serpens sur l'horizon, & le plus petit mouvement de globe à droite ou à gauche, suffit pour les y ramener. C'est donc à l'heure indiquée par Théocrite qu'Hercule triomphe de tous deux. La femme qui jette au lever de l'aurore les cendres de ces monstres dans un fleuve auquel elle tourne la tête, c'est la Vierge dont la tête se leve alors héliquement au coucher des premières étoiles de l'Eridan, auquel elle tourne le dos dans nos spheres. Il seroit impossible que les circonstances les plus minutieuses de cette Fable se rencontrassent dans le triomphe de l'Hercule céleste sur les deux Serpens Constellations, si le récit de Théocrite n'étoit pas une ancienne Fable astronomique.

Ainsi il n'est pas un seul travail qui résiste à l'explication astronomique; non-seulement chaque explication isolée prouve la vérité du principe que nous avons établi, mais la succession même donne presque la force de la démonstration à chaque solution particulière. L'application que nous faisons de l'Astronomie à l'explication des

douze travaux d'Hercule, & le rapport que nous supposons qu'ils ont avec les douze signes, n'est point une idée nouvelle. Mais n'ayant jamais été démontrée, on l'avoit mise au nombre des autres conjectures des anciens sur la Fable ou l'histoire allégorique de ce héros. Le Scholiaste d'Hésiode l'avoit dit en parlant du mariage d'Hercule avec Hebé ou la jeunesse : *Benè prorsus & sapienter de Hercule perhibetur quod Heben in uxorem duxerit.... ubi enim Sol totum Zodiacum unius anni spatium permeando emetitur est, jam tunc veluti ad juventutis principium de novo reversus in vere nobis apparet.* Mais l'équinoxe de printemps étoit alors au Taureau céleste, signe dans lequel on plaça Europe. Voilà pourquoi dans le beau marbre de Gori on voit Hercule avec Hebé & Europe. Les autres personnages sont des Satyres & des Faunes, divinités à pieds de Bouc qui emprunterent leurs attributs de Pan ou de la Chevre céleste, qui fixoit alors par son lever & son coucher l'équinoxe de printemps. Enfin Eusebe, dans sa *Préparation Evangélique* (Lib. 3, ch. 11), s'exprime ainsi : *Solem Heraclea, aut Herculem appellarunt, quem etiam duodecim certaminum labore defunctum esse fabulantur, caelestis orbis in duodecim signa divisionem simbolo hoc declarare cupientes.* Toute la différence qu'il y a entre nous & ces auteurs, c'est, 1°. qu'ils ont attribué au Soleil ce que nous attribuons au génie folaire ou à l'intelligence, qui étoit censée guider sa marche & faire avec lui le tour du monde; & 2°. qu'ils ont conservé cette tradition ancienne sans la développer, & peut-être sans la bien comprendre, au lieu que nous croyons avoir résolu le problème.

Il est encore plusieurs traditions qui confirment le rapport d'Hercule aux douze signes. On dit qu'il éleva douze autels aux douze grands Dieux, allusion aux génies protecteurs des douze signes & des douze mois.

L'oracle de Delphes lui ordonne de se rendre à Tyrinthe, & de servir douze ans Euristée; ce nombre est allégorique. Hercule accorde les honneurs Néméens à trois cens soixante jeunes gens qui l'aiderent dans ses travaux, & périrent pour lui. Ce nombre est celui de trois

cens soixante degrés du cercle & des jours de l'année, sans épagomenes.

Voilà donc ce héros dont la plupart des Rois de la Grece se disoient descendus, comme les Péruviens se disent enfans du soleil, un héros dont on a fait la généalogie, & qui a dans l'histoire une existence réelle, qui se trouve n'être qu'une Constellation, chantée plus de deux mille ans avant Hérodote, & plus de douze cens ans avant l'âge où l'on fait vivre le fils d'Alcmène. On dira, si l'on veut, qu'il a existé un Prince grec qui a porté ce nom; cela peut être. Plusieurs personnes ont cru que je voulois attaquer l'existence des héros qui ont porté sur la terre le même nom que les génies étoiles; ce n'est pas là mon dessein. Je dis qu'on a confondu l'histoire de l'homme avec celle de son patron, celle du ciel avec celle de la terre, & je cherche à démêler ce chaos. Cependant quand on parle d'Hercule, c'est toujours de celui dont nous venons d'expliquer les travaux, & c'est celui-là même qui se trouve nommé dans les généalogies des Princes grecs, & dont le siecle est une époque chronologique. Mais ce n'est pas le seul exemple bien prouvé de l'usage des allégories astronomiques incorporées dans l'histoire.

Le voyage de Bacchus, décrit dans le Poème grec de Nonnus, contient la même Théologie d'une maniere beaucoup plus suivie & plus complete qu'elle ne l'est dans les lambeaux qui nous restent des Poèmes faits sur Hercule, & nous allons voir Bacchus voyager dans le Zodiaque aux équinoxes & aux solstices d'une maniere à ne laisser aucun doute. Ce poème de Nonnus, connu sous le nom d'aventures & de voyages de Bacchus, ou de Dyonisiaques; est écrit en grec, & distribué en quarante-huit chants, qui renferment presque tout ce que la Mythologie ancienne a d'intéressant dans plus de vingt-un mille vers. L'auteur de ce Poème étoit Egyptien, &, selon Suidas, vivoit dans le cinquieme siecle. Il travailla sur les mêmes matériaux que les Grecs & les Latins; & quoique son Poème ne soit qu'un imitation des anciens Poèmes sur Osiris ou Bacchus, il est précieux par la suite qu'ont

Poème de Nonnus.

entre elles les allégories astronomiques, & les traditions sacrées qui y sont beaucoup mieux conservées que dans aucun poëme des anciens.

Idee de Bacchus.

Bacchus fut une divinité théologique de la même nature que Jupiter en Grece, Pan & Osiris en Egypte; que l'Hercule Thébain; c'étoit l'ame du monde, & le *Spiritus* moteur des spheres, peint avec les attributs du Taureau céleste & du signe équinoxial de printemps, dans lequel s'incarnoit le Dieu de la lumiere, l'ame du soleil & du monde, quand la nature recevoit le germe de la fécondité que lui communiquoit l'*Æther*. Macrobe nous dit que dans la Théologie d'Orphée, Bacchus passoit pour être la force qui meut la matiere, l'intelligence qui l'organise, & cette ame qui se distribue dans toutes ses parties, & qui divisée dans ses effets & ses agens, est une dans son principe. « *ipsum autem Liberum patrem Orphaïci* υβρι *υλικον* *suspiciantur intelligi;*
 » *qui ab illo individuo natus, in singulos ipse dividitur.*
 » *Idèd in illorum sacris traditur Titanio furore in membra*
 » *discerptus & frustris sepultis, rursus unus & integer emer-*
 » *sisse; quia* υβρι *quem diximus mentem vocari, ex individuoq*
 » *præbendo se dividendam, & rursus ex diviso ad indivi-*
 » *duum revertendo, & mundi implet officia & naturæ suæ*
 » *arcana non deserit* » (Somn. Scip. ch. 12). Cette Hyle, observe très-bien M. Freret, est la matiere premiere, la nature, *receptaculum omniformium specierum* (*Défense de la Chronol.*, pag. 367); c'est effectivement ainsi que l'explique Macrobe. *Hæc est autem Hyle quæ omne corpus mundi, quod ubicumque cernimus, ideis impressa formavit.* Bacchus est donc l'intelligence qui préside à la matiere; à l'arrangement & à l'organisation de ses parties, la meut & l'anime, & imprime cette force harmonique au ciel & aux sept spheres, dont l'action combinée produit avec les élémens tous les effets sublunaires. Bacchus, ou le Dieu Taureau des anciens, n'est donc qu'une forme particuliere de l'ame universelle & de l'intelligence demiourgique, & une des métamorphoses de ce *spiritus qui per omnes orbis pervolitat partes, corpusque animale figurat;*

pour me servir des expressions de Manilius. Le savant Freret a très-bien saisi ce grand principe de la Théologie, ancienne ; mais il a échoué, comme les autres, dans les explications de détail, faute d'y avoir appliqué les caracteres de l'Écriture sacrée, ou le ciel, dans lequel circuloit la force motrice des plus puissans agens de la nature. « Le monde, dit ce savant, étoit, dans la Théologie » ancienne des Egyptiens, comme un grand animal com- » posé d'esprit & de matiere, & qui avoit une ame, » laquelle étoit dans un mouvement & une circulation » continuelle, remplissant tous les êtres & se mêlant avec » eux. Elle les anime tous : elle est le principe de l'ame » & du sentiment dans les animaux. Jamblique, Apulée » & Hermès nous apprennent que notre monde, ou » plutôt l'ame & l'intelligence qui l'anime, étoit le se- » cond Dieu visible & sensible..., l'image & le fils du » Demiourgos (*M. Freret*, pag. 368) ». Il dit en parti- culier d'Hercule & de Bacchus, qu'ils étoient des Dieux du premier ordre, l'ame du monde, ou, du moins, des attributs, ou, suivant notre système, des formes de l'in- telligence demiourgique (pag. 317 & 327).

Ce que ce savant pensoit d'Hercule & de Bacchus, nous le pensons de tous les grands Dieux du paganisme, qui se réduisent tous à la seule force motrice de la nature, & à l'ame du monde, multiple seulement dans ses noms & ses formes ; & le travail que nous avons fait jusqu'ici sur chaque divinité, nous a toujours donné en dernière analyse, l'ame du monde & le génie moteur du ciel des fixes & des spheres. La Constellation du Cocher céleste fut une des formes de l'ame du monde, connue sous le nom de Pan & de Jupiter ; celle de Persée devint une autre expression de la même force, sous le nom de Mercure & de Crone ; celle du grand Chien fut Mercure Anubis, Orion, le Saturne Assyrien : le Taureau devint Bacchus & Osiris : le Serpente produisit Esculape, Esmun, Pluton & Serapis, & ainsi des autres Constellations auxquelles cette ame s'unissoit dans une révolution solaire.

L'ame du monde, placée dans les Constellations.

D'après ces principes, Bacchus dut donc être la force universelle distribuée dans les corps célestes, dans le soleil, la lune & les sept planetes, & l'ame de l'harmonie des spheres. Cette conséquence qui résulte du principe unique que nous établissons pour base de notre Théorie, est confirmée par le témoignage des anciens. Dans la Théologie d'Orphée, Bacchus étoit censé présider avec les Muses au mouvement des spheres, & donner à chacune l'impulsion, à commencer par le ciel des fixes, ou le huitieme ciel, sur lequel l'ame du monde exerçoit sa premiere action, jusqu'au ciel de la Lune. « *In animâ mundi priorem vim Bacchum eribromium præficiabant* » (Lilio Giraldi, tom. I, 533). Dans la Théologie Egyptienne, Osiris, le même que Bacchus, étoit aussi accompagné des Muses, ou des intelligences des spheres. L'union de Bacchus aux Muses est aussi attestée par Plutarque : « *Non ineptè apud nos in festis mulieres Bacchum requirunt tanquam fugitivum; deinde finem quærendi faciunt, dicuntque eum ad Musas confugisse & apud eas latere occultatum* » (Sympos. Liv. VIII, prob. 1). Et les Muses, suivant le même auteur, « *sunt octo in globis: una propè terram locum sortitur. Quæ octo spherarum revolutionibus præsent, eæ errantium stellarum adversus inertantes, & ipsarum invicem conservant harmoniam... Uraniam Musam è cælo nomen habet* » (Ib., Liv. IX, prob. 14). Macrobe établit la même théorie sur l'harmonie produite par l'ame universelle : « *inesse mundanæ animæ causas Musicæ.... cælestis anima, quâ animatur universitas, originem sumpsit è musicâ. Hæc dum ad spheralem motum mundi corpus impellit, sonum efficit* (Som. Scip. Liv. II, ch. 3) ». Il reconnoît également neuf intelligences qui président au mouvement de chaque sphere, sous le nom de Muses. Il donne aussi le nom d'Uranie à celle du ciel des fixes : « *Unde Hesiodus, in Theogoniâ suâ, octavam Musam Uraniam vocat. Quia post septem vagas quæ subjectæ sunt, octava stellifera sphaera superposita proprio nomine cælum vocatur* ». Il donne celui de Calliope à la neuvieme qu'il appelle *maximam*, & celle à laquelle Hésiode

« *assignat universitatis nomen* ». Il donne au chef de ces intelligences le nom d'Apollon, au lieu de celui de Bacchus; mais ceci n'est point contraire à ce que nous établissons sur Bacchus, puisqu'Apollon est une divinité de la même nature que Bacchus, & la même ame du monde exprimée sous un autre emblème astronomique, comme on le verra lorsque nous aurons occasion de parler d'Apollon. Cette identité est reconnue par Macrobe lui-même : « *Aristoteles qui Theologumena scripsit, Apollinem & Liberum patrem unum eundemque Deum esse, multis argumentis asserit* (Saturn. Liv. I, ch. 18) ». Bacchus fut donc uni aux Muses, ou aux intelligences des sphaeres aussi naturellement qu'Apollon. Il en fut de même d'Hercule, qui prit aussi le nom de Muffagetes, ou chef des Muses, par la même raison qu'il fut aussi l'ame de l'harmonie universelle. Les voyages de Bacchus & les courses de ce Dieu, ne sont donc que la marche progressive de l'ame du monde, & en particulier de l'intelligence du soleil & du temps dans le Zodiaque, dans lequel voyageoit le soleil, ame visible du monde & l'agent le plus puissant de la végétation annuelle & de l'organisation de la matiere; voilà pourquoi plusieurs Auteurs ont confondu ce Dieu avec le soleil auquel il est uni. Mais cette diversité d'opinions ne nuit en rien à nos explications astronomiques, puisque ces mêmes auteurs supposent que le soleil est l'ame du monde, & que sa force devient la force universelle, qui se répand dans toutes les parties de la nature, qui meut les sphaeres, & subit diverses métamorphoses dans les Constellations. Aussi l'on est obligé de se reporter au ciel des fixes, dans lequel notre système place & fait circuler la force motrice de la sphaere du soleil & des planetes, soit que l'on fasse agir l'ame du monde immédiatement sur le premier mobile, « *in quo residet prima causa* (Vita Pythag. Photii, Bibl., Cod. 259) ». Sur ce cercle que Cicéron appelle *summus Deus*, & que Macrobe dit : « *continere virtutes omnes quæ primæ summitatis omnipotentiam sequuntur* (Liv. I, c. 17) », soit qu'on la place dans le soleil, pour distribuer delà

son action dans toute la nature; c'est toujours dans le Zodiaque qu'elle circule pendant une révolution annuelle, & sa marche, dans ses principales époques, sera toujours fixée par les astres, ou les génies-étoiles qui déterminent la route du soleil par leur lever ou leur coucher, & qui sont en aspect avec les signes. Ainsi la clef astronomique devient nécessaire pour expliquer les voyages allégoriques de cette force personifiée dans le Poëme sur l'ame du monde.

Bacchus n'est donc point un héros apothéosé; c'est plutôt la divinité peinte sous les traits de l'homme, mais d'un conquérant & d'un héros. Sa force est celle de la nature: ses voyages, la marche même du soleil qui la féconde; ainsi Bacchus doit partir du point d'où le soleil commence à se mouvoir, lorsque ses feux font éclore tous les ans un nouveau monde; accompagner l'astre du jour, s'éloigner, s'arrêter, revenir avec lui, & retourner au même endroit où il avoit commencé sa carrière.

Lorsque le Taureau céleste étoit le premier des signes, & que son souffle animoit l'Univers, l'ame motrice des spherés & le *spiritus* qui organisoit la matiere végétative; emprunta les attributs de cette Constellation. Aussi nous allons voir Bacchus partir de la Constellation du Taureau pour y revenir après avoir fait le tour du ciel. Il fut peint avec des cornes de Bœuf, ou même avec une tête & des pieds de Bœuf: il prit le nom de saint Taureau, & son éducation fut confiée aux Hyades, les plus belles étoiles de cette Constellation. L'ame du monde, à cette époque, reprenoit sa foudre éteinte pendant l'hiver, & le nouveau Dieu naissoit au milieu des feux du tonnerre. Le Serpenteaire qui se trouve en aspect avec ce signe, & qui par son lever du soir fixoit cette importante époque de la nature, fut uni naturellement au signe de l'équinoxe de printemps & à Bacchus, ou au Dieu Taureau. Cette Constellation s'appelle *Cadmus* en astronomie (*Cæsius*, pag. 146), ou l'*Orientale*, & l'histoire de *Cadmus* se trouva liée à celle de Bacchus aussi nécessairement que la Constellation

tellation qui est désignée sous ce nom, l'étoit au premier signe, ou au Taureau équinoxial, d'où toute la machine céleste sembloit partir, & où se rapportoient les diverses orbites des planetes. C'est du Taureau ou de l'équinoxe que le Zend-Avesta fait partir tous les astres : cette position de la sphere, le jour de l'équinoxe, une fois déterminée, considérons maintenant le Poëme de Nonnus.

Le Poëte invite la Muse à chanter la foudre qui étincelle dans la main du maître des Dieux, & dont l'explosion fait accoucher Sêmele : la naissance de Bacchus né deux fois. Il la prie de faire paroître Protée, ce Dieu si varié dans ses formes, & dont les métamorphoses renferment des merveilles moins étonnantes que celles de la vie de Bacchus.

Cette comparaison de Bacchus à Protée est des plus naturelles, puisque Bacchus, ou l'ame du monde, est le véritable Protée qui subit mille formes variées dans la matiere qu'il organise, & dans les astres qu'il anime & qu'il meut. Aussi lui donnoit-on le titre de Myriomorphos ou de Dieu aux mille formes, & dans le Poëme de Nonnus, on voit ce Dieu sous le nom de *Zagreus* prendre presque toutes les formes de Protée, tantôt Bœuf, tantôt Lion, tantôt Serpent, &c. suivant les différentes Constellations dans lesquelles l'ame du monde circuloit.

Le Poëte entre ensuite en matiere, en racontant l'enlèvement d'Europe par Jupiter déguisé en Taureau, & les courses de Cadmus pour chercher sa sœur; il chante poétiquement cette aventure. Jupiter avoit laissé sa foudre dans un antre, & Typhon s'en étoit saisi; mais inutilement il en veut faire usage : son bras n'est pas assez vigoureux pour en soutenir le poids. Les feux du tonnerre s'éteignent dans ses mains, & la foudre n'y fait aucun bruit. Néanmoins le monstre, secondé des autres Serpens ses freres, avoit déjà porté le ravage dans tout l'Univers, obscurci la lumiere du jour, & faisoit la guerre aux étoiles fixes. C'est ainsi que dans la Cosmogonie des Perses

on voit Typhon, ou Arhiman avec les Dews, at'aquer le ciel des fixes (*Zend-Avesta*, tom. II, p. 354).

Il fait avancer dans les airs son armée de Serpens, & va se placer lui-même sur le Dragon des Hespérides. Les Heures arment contre lui leurs bataillons intrépides. Il attaque ensuite la mer, & les habitans des ondes se cachent à la vue de ses Serpens. Toute la nature bouleversée est dans l'effroi.

Cependant, Jupiter arrivé sur les rivages de Crete, jouissoit de son amoureux larcin, & Europe devenue mere, passe entre les mains d'Astérion, tandis que son amant Taureau brille dans le signe céleste, qui porte le soleil du printemps, ayant le Cocher sur sa tête, & Orion à ses pieds (*Nonnus*, Liv. I, vers. 356):

Jupiter accompagné de l'Amour & du Dieu Pan, rencontre Cadmus, à qui Pan donne ses Boucs & sa flûte, & l'habit de Berger, afin de tromper Typhon, & lui reprendre les foudres qu'il a dérobées. « Chante, dit » le maître des Dieux à Cadmus, & la paix & la sérénité » seront rendues au ciel; sois Berger pour un jour, & que » cette flûte pastorale rende la liberté au Pasteur du monde. Tes services ne seront point sans récompense; tu » seras le génie conservateur de l'harmonie de l'Univers, » & la belle harmonie sera ton épouse ». Ainsi parla Jupiter, & semblable au Bœuf armé de cornes, il s'avance sur le sommet du Mont Taurus. Cadmus s'appuie contre un chêne, & fait répéter aux échos les sons harmonieux de sa flûte, qui séduisent Typhon. Le Géant aux pieds de Serpent s'avance pour l'entendre, & laisse la foudre dans son antre. Cadmus feint d'être effrayé de sa vue, & se cache. Le Géant cherche à le rassurer, & l'invite à continuer. Il lui promet même une récompense, & l'assure que dès qu'il sera maître de l'Olympe, il placera ses Boucs & ses Chevres dans la Constellation du Cocher, ses Taureaux dans le Taureau céleste, & sa flûte dans la Constellation de la Lyre. Cadmus poursuit, & tandis que le Géant se livre au plaisir de l'entendre, sans que rien

puisse le distraire, Jupiter se glisse furtivement dans l'autre du Géant, & reprend sa foudre.

Bientôt Typhon s'aperçoit de l'artifice de Jupiter & de Cadmus, & furieux d'avoir été trompé, il agite la nature par les plus violentes secousses, & ébranle l'Univers. Il défie encore Jupiter au combat. Le maître du tonnerre, accompagné de la victoire, l'attend, se rit de ses menaces, & se prépare à soutenir ses assauts. Ici est la description de ce terrible combat. Typhon entasse montagnes sur montagnes, lance des arbres & des quartiers de rochers contre Jupiter, qui, d'un coup de foudre, réduit tout en poudre. Le Roi des Dieux, accompagné de la terreur, vole au haut des airs, armé de la peau de la Chevre Amalthée, & porté sur le char ailé du temps. La victoire est balancée; mais enfin, Typhon attaqué de toutes parts, tombe brûlé de la foudre. Jupiter insulte à sa défaite, & l'ensevelit sous les rochers de Sicile. Le combat finit, dit le Poète, avec l'hiver (Liv. III, vers. 1), la paix est rendue à la nature, & l'ordre rétabli dans l'Univers. Jupiter remercie Cadmus du service qu'il lui a rendu, & lui dit qu'il va le faire gendre de Vénus & de Mars: il lui donne ensuite quelques avis, & entr'autres celui d'honorer le soir l'Ophiuchus céleste (Liv. II, vers. 675); c'est-à-dire, la Constellation où il est placé, s'il veut éviter la métamorphose que lui réserve le destin. Le maître du tonnerre retourne au ciel, porté sur son char. La victoire guide ses coursiers; les Heures lui ouvrent les portes de l'Olympe, & Thémis, pour effrayer la terre qui a donné naissance à Typhon, suspend aux voutes du ciel les armes du Géant foudroyé.

Les principaux personnages qui figurent dans ces deux chants, sont les mêmes que les génies étoiles qui étoient à l'horizon oriental ou occidental, à l'équinoxe de printemps, & qui par leur lever ou leur coucher, fixoient le passage du soleil aux signes supérieurs, la fin du regne de l'hiver & de la nuit, & les limites de l'empire d'Oromaze & d'Arhiman; on y voit Jupiter & Typhon;

Europe , Cadmus & Pan. Dans la sphere , on trouve à l'horizon occidental le Cocher , ou Jupiter *Ægiocchus* , & Pan dans notre systême , qui se couchent , & par leur disparition font lever Cadmus , c'est-à-dire , le Serpenteire , & près de lui le Dragon des Hespérides & le Serpent , qui fournirent les attributs de Serpent au Typhon & aux génies des ténèbres.

Tous les Mythologues conviennent que le Taureau d'Europe est celui de nos Constellations ; Nonnus en particulier l'y place. L'avis que ce Poète fait donner à Cadmus par Jupiter , qui lui dit d'honorer la nuit l'*Ophiuchus* céleste , pour prévenir les malheurs de sa métamorphose , contient une allusion marquée à la Constellation qui , le soir , à l'Orient étoit en aspect avec le Taureau , & qui porte encore le nom de Cadmus. Quant aux Géans aux pieds de Serpens & à Typhon , ce n'est pas la première fois que nous avons établi leur identité avec le Serpent céleste , génie de l'hiver ; & nous aurons encore lieu de le prouver , de manière qu'une des preuves de la vérité de notre systême , c'est qu'une Divinité étoile une fois déterminée dans une Fable particulière , sert à expliquer toutes les Fables où elle entre. Il en est de même de Pan , ou du Dieu aux pieds & cornes de Bouc , une des formes de l'ame du monde , peinte avec les attributs de la Chevre & de ses Chevreaux , Constellation qui , le soir par son coucher , & le matin à son lever , fixoit le point équinoxial , & le commencement de l'harmonie céleste. C'est lui qui fournit à Cadmus , ou au Serpenteire , les attributs sous lesquels il cesse d'être génie d'hiver , & devient le bel Esmun , comme on le verra mieux à notre article Pluton. Cadmus devient alors , comme Pan , l'Auteur de l'harmonie céleste , & tient l'orgue aux sept tuyaux , ou l'emblème du *Spiritus* , & du souffle unique qui divisé en sept sons , forme l'harmonie céleste ; enfin , il n'est plus l'*Adès* d'hiver , mais l'amant de la mere des Dieux , qui au sein des ténèbres vient faire briller la lumière , suivant Damascius.

La Théologie qui fait le fonds de cette allégorie poé-

tique, est la même que nous avons déjà établie comme base fondamentale des Théogonies anciennes, en expliquant la Cosmogonie des Perses, l'œuf d'Oromaze & d'Arhiman, & le beau monument de Mithras, & que nous retrouverons en traitant Sérapis ou Pluton.

Le Poète suppose que pendant l'hiver le Dieu de la lumière n'avoit plus de foudres : qu'elles étoient entre les mains du génie des ténèbres, ou de l'hiver qui n'en pouvoit faire usage; mais tant que Jupiter en est privé, son ennemi bouleverse la nature, confond les élémens, répand sur la face de la terre le deuil, les ténèbres & la mort, jusqu'au lever du Serpenteaire, & au coucher du Taureau; époque où le Dieu du jour rentre dans tous ses droits, & rétablit l'ordre que le génie destructeur a troublé sur la terre. Jupiter reprend ses foudres, par l'artifice de Cadmus, sous l'habit de Pan, ou du Cocher céleste, le même qu'Orus; alors la guerre des deux principes finit par la destruction du génie des ténèbres & de l'hiver, & par le triomphe du Dieu du jour. Tout va renaître; la terre est émaillée de fleurs; les Zéphirs prennent la place des bruyans Aquilons; les fleuves enchaînés reprennent leur cours, & toute la nature produit. C'est l'idée qu'amène naturellement le triomphe de Jupiter, & c'est précisément celle que présente le Poète au commencement de son troisième Livre.

L'hiver, dit-il, finit avec la guerre de Typhon contre Jupiter : le Taureau & Orion se levent dans un ciel pur. Le Massagete ne roule plus sa cabane ambulante sur les glaces du Danube. L'Hirondelle & le Zéphir ramènent le printemps, & la fleur s'ouvre aux suc's nourriciers de la rosée. Voilà, en substance les quinze premiers vers du chant qui suit la défaite du génie de l'hiver & des ténèbres, & la marche du Poète est absolument celle de la nature & de la sphaere. Alors Cadmus quittant les sommets du Taurus, dès les premiers rayons de l'aurore, s'embarque, & va en Thrace chercher la belle Harmonie, élevée dans le palais d'une Pléiade nommée Electre, & confiée à ses soins. La Déesse de la persuasion l'y intro-

duit sous les auspices de Vénus. Ici le Poëte fait la description du palais d'Electre, où vient d'arriver en même-temps que Cadmus, le jeune Emathion, ou le Jour, fils d'Electre, sous la forme la plus agréable. La Princesse fait servir à Cadmus un magnifique repas, & l'interroge sur le sujet de son voyage & sur ses aventures : le Héros les lui raconte ; Electre cherche à le consoler par son exemple, & lui dit que dans ses malheurs elle est rassurée par l'espoir d'être unie à ses sœurs, qui forment le chœur des Pléiades, & qu'elle sera la septieme Atlantide qui brillera aux cieus ; qu'il peut également se flatter qu'un jour le destin pourra lui être plus favorable. Cependant Mercure, déployant ses ailes, arrive au palais d'Electre, & lui ordonne de la part de Jupiter, de marier à Cadmus la jeune Harmonie, fille de Vénus & de Mars, qu'elle élève dans son palais. « Je vous salue, lui dit-il, la plus heureuse de toutes les femmes, vous, que Jupiter a honorée de sa couche : votre sang va donner des loix au monde, & vous-même ferez placée dans les cieus à côté de Maia ma mere, & vous accompagnerez le char du soleil. Je suis le messager des Dieux qui viens vous ordonner de la part de Jupiter, de donner la jeune Harmonie en mariage à cet étranger qui vient de rendre la paix & la sérénité au ciel : tels sont les intentions de Jupiter, de Mars & de Vénus ».

Après avoir analysé ce troisieme chant du Poëme, faisons voir ses rapports avec la sphere. Les chants précédents nous ont donné la position du ciel le soir qui précède le jour équinoxial, & les aspects qui président à la derniere nuit du regne du génie des ténèbres. Consultons actuellement les aspects du matin, & la premiere aurore des beaux jours. Le soleil se leve dans le signe du Taureau, sous lequel est Orion, & précédé des sept Pléiades, dont Electre est une, ainsi que de Persée, notre Mercure, fils de Pléiade. Au couchant on trouve Cadmus ou le Serpenteire, qui après avoir paru pendant toute la nuit, descend le matin au sein des flots, & se trouve en aspect avec les Pléiades ; alors le jour reparoit. C'est

là le fondement de l'allégorie qui suppose, que Cadmus s'embarque, & arrive au palais d'Électre, où il trouve le jeune Emathion, ou le Jour, sous la figure d'un jeune homme qui doit sa naissance à Électre, & qui va bientôt régner sur l'Univers. C'est également aux premiers rayons de l'aurore que le Poëte place l'embarquement de Cadmus, ce qui désigne clairement son coucher du matin : » *Matutinus ibat Cadmus* (Liv. III, v. 17) ; au lieu que dans les chants précédens, où il étoit question des aspects du soir, il lui dit : « *Nocturnus Ophiuchum invoca* ». On voit que les acteurs principaux qui figurent jusqu'ici dans cette allégorie, sont les astres, qui, le soir & le matin fixoient le point équinoxial, & le commencement du triomphe du jour sur la nuit.

Vénus sous la forme de Peisinoë, ou de la persuasion, détermine Harmonie à consentir à son mariage avec ce jeune étranger, & à s'embarquer avec lui. Le souffle du zéphir printannier enfle les voiles, & Cadmus arrive à Delphes ; l'Oracle lui dit de bâtir une ville dans le lieu où une Vache se reposera. Cadmus arrive dans les lieux où Orion étoit mort, piqué d'un Scorpion, & apperçoit la trace d'une Vache qui s'étoit reposée à terre : il l'immole, & jette les fondemens d'une ville qu'il appelle Thebes, & qui retrace en petit toute l'harmonie céleste (Liv. V, vers. 65) ; il y fait ouvrir sept portes, donne à chacune d'elles le nom d'une planète, & les place dans l'ordre que les planetes ont dans les cieux ; il y célèbre ses nœces avec la belle Harmonie. La nuit survient ; déjà le Dragon voisin de l'Ourse monte sur l'horizon, & semble présager à Cadmus sa métamorphose ; mais les flambeaux de l'Himénée forment une lumière égale à celle du jour. Tous les Dieux assistent à la fête, & font des présens aux nouveaux époux : Harmonie devient mere de plusieurs enfans, dont le Poëte raconte les aventures dans quelques chants épifodiques. Celle qui fixe de préférence son attention est la belle Sèmele, mere de Bacchus aux cornes de Bœuf (Liv. V, vers. 564).

Arrêtons maintenant nos regards sur les tableaux que

nous présente ce cinquieme Livre, & suivons le fil allégorique. Cadmus, ou le Serpenteaire, après avoir disparu le matin au sein des flots, reparoit le soir le premier jour du printemps. Son lever fait coucher Orion, & le Taureau au lever du Scorpion céleste. C'est le fond de l'histoire allégorique de cette Vache, qu'apperçoit Cadmus près des lieux où périt Orion piqué par le Scorpion, de cette Vache que Cadmus immole, pour jeter les fondemens de l'harmonie céleste à laquelle il préside, & dont sa ville est une image abrégée. Le point équinoxial, alors occupé par le Taureau, premier des signes, étoit censé être le point de départ de l'harmonie universelle des spherés, & le fondement sur lequel elle est établie. Le nom de Thèbes pourroit être lui-même allégorique; en Orient c'est le nom du vaisseau: ainsi l'on a peut-être voulu faire allusion au vaisseau céleste, dont les plus belles étoiles se couchent avec Orion & le Taureau, ou plutôt on a voulu désigner l'Univers lui-même, que les anciens peignoient sous la forme d'un vaisseau, dans lequel étoient sept Pilotes, & qu'ils disoient représenter l'harmonie universelle. Dans la Théogonie des Phéniciens, Crone, ou le génie de l'année & du temps, jette également les fondemens de la ville de Byblos, la premiere qu'il y ait eu en Phénicie; & cette fondation est une allégorie du même genre, relative au premier signe, & au départ des spherés.

La circonstance du lever du Dragon voisin de l'Ourse, qui à son lever amene la nuit où se célèbrent les nœces d'Harmonie & de Cadmus, fixe incontestablement la nuit de l'équinoxe, puisque le soir, cette Constellation se levoit avec Cadmus, & au-dessus de lui, & ramenoit la nuit.

Cependant l'espece humaine avoit été jusques-là livrée aux soucis rongeurs: le vin qui les dissipe, dit notre Poëte, n'étoit point encore donné à l'homme. L'Univers avoit été dévasté par le déluge, & ce ne fut qu'après l'inondation universelle que nâquit le Dieu du vin. Œon, ou le génie du temps aux milles formes, tenant en main
les

les clefs des générations, représente à Jupiter les miseres de l'homme. Ce Dieu promet à la terre la naissance de son fils, qui doit y apporter une liqueur aussi douce que le nectar des Dieux. L'Univers, dit ce Dieu, chantera ses présens; vainqueur des Géans & des Indiens, il brillera dans les astres, & lancera la foudre avec moi (Liv. VII, vers. 97). Bientôt ce Dieu apperçoit la fille d'Harmonie, la jeune Semele, au bain: il en devient amoureux, & la rend mere de Bacchus. Cette amante imprudente, victime des conseils perfides de Junon, désire voir le maître des Dieux dans toute sa gloire, & périt au milieu des feux de la foudre. Le jeune Bacchus aux cornes de Bœuf (Liv. IX, vers. 15 & 27), est confié aux soins des Nymphes des eaux, qui deviennent ses nourrices. Bacchus est ensuite transporté en Lydie, & croît sous la tutelle de Cybèle; & c'est-là qu'il reçoit l'ordre de Jupiter, qui lui commande d'aller combattre les Indiens, & faire part aux Asiatiques de la découverte du vin.

Il n'est aucun trait dans cette allégorie qui ne rentre dans notre Théorie. Ce n'est qu'après le déluge que naît Bacchus, & c'est la foudre de Jupiter qui lui donne naissance. Les déluges étoient les pluies violentes de l'hiver, qui cessoient au moment où le regne humide finissoit, & où commençoit le regne du feu, c'est-à-dire, au printemps, comme on le verra plus au long à l'article de Phaëton. Alors Bacchus, ou l'ame du monde & du jour s'incarnoît en Taureau, attribut de Bacchus, dont l'éducation est confiée à des Nymphes des eaux, vraisemblablement les Hyades qui sont au front du Taureau céleste. En effet, la Fable supposoit qu'elles furent les nourrices de Bacchus: « *Pars Bacchum nutrisse* » putant », dit Ovide. Une d'entr'elles porte le nom de Thione, nom que le Poëte donne ici à Semele, & qu'il dit avoir été placée dans les cieux. Elle étoit alors absorbée toute entiere dans les feux solaires; & Aldébaran, la plus belle des Hyades, fut vraisemblablement

l'astre génie désigné par Bacchus, & auquel l'ame du monde fut unie.

Allégorie du solstice d'été.

Bacchus accompagné de Pan, s'avance à la tête d'une armée nombreuse de Bacchantes, de Satyres & de Centaures, contre *Astreus*, Général des Indiens, campé sur les bords du fleuve *Astacus*, ou Cancer.

Les Indiens sont battus, & Bacchus change en vin les eaux du fleuve. Il traverse l'*Astacus*, apperçoit dans la forêt voisine une Nymphe nommée Nicée, ou Victoire, dont il a un fils auquel il donne le nom de Terme, ou de Fin, en grec *τελευτη*, & bâtit dans cet endroit la ville de Nicée, ou de la Victoire, du nom de cette Nymphe.

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur la sphere, pour découvrir le sens de cette allégorie. Le triomphe de l'ame du monde & du soleil, le terme de son mouvement ascendant, & sa victoire, est son arrivée au trône solsticial, alors au premier degré du Lion céleste. Il n'y arrivoit qu'en traversant les étoiles du Cancer, en grec *αστακος*, nom que conserve encore cette Constellation. Le nom d'*Astreus*, donné au Général Indien, campé sur ses bords, confirme encore l'allusion faite aux astres. Sa victoire & le terme de son ascension, sont ici désignés sous l'emblème d'une jeune Nymphe, fille de l'*Astacus*, à qui Bacchus fait un amoureux larcin, & d'un jeune enfant qui en est le fruit. Ce qui acheve de démontrer la vérité de l'explication que nous donnons de cette allégorie, que nous regardons comme l'emblème de la victoire du soleil au Lion solsticial, c'est que ce Poëte dit formellement de cette Nymphe, qu'elle habitoit sur une montagne très-élevée (Liv. XV, v. 200), & qu'un Lion apprivoisé étoit couché à ses pieds. Bacchus vient à bout de la découvrir à l'aide d'un Chien que lui avoit donné Pan, & à qui il promet de le placer dans les Constellations, près de Sirius (Liv. XVI, vers. 200); c'étoit effectivement le lever de Sirius qui déterminoit le solstice, & l'entrée du soleil au Lion céleste. Peut-être aussi est-ce le petit Chien qui fixoit la même époque,

& qui fut placé par Bacchus dans les Constellations, suivant les Mythologues.

Transportons-nous maintenant à l'équinoxe d'automne qui répondoit alors aux étoiles du Scorpion. Lorsque le soleil arrivoit à ce signe, il se trouvoit en conjonction avec les étoiles du Loup placées près du point équinoxial, & qui disparoissoient alors dans les feux solaires. Le Taureau céleste descendoit le matin dans les flots de l'Océan, & son coucher étoit produit par l'ascension du Loup sur l'horizon; mais le soir, le Loup & le soleil couchés, laissoient reparoître à l'horizon le même Taureau, ou Bacchus, accompagné de la troupe des Hyades. Aussi dans le vingtième chant, le Poëte suppose que Bacchus arrive chez un Roi féroce nommé Lycurgue, fils de Dryas, ou des chênes & des forêts, & descendant de Mars. On fait que *Λυκος* en grec, est le nom du Loup, que le Loup est *Martium animal*, suivant Virgile, & que *δρυς*, ou Dryas est le chêne, allusion aux lieux qu'il habite. Le tiran armé de l'aiguillon du Bouvier, poursuit Bacchus & ses nourrices, & le force de se jeter dans la mer, où Thétis le reçoit, & Nérée le console. Lycurgue est puni par Jupiter, qui consent, à la vérité, à le placer parmi les immortels (Liv. XXI, vers. 153), ou dans l'Olympe; mais qui, en attendant, le prive de la vue. Bientôt Bacchus en est instruit par Protée, qui lui apprend aussi la Métamorphose d'Ambroisie (vers. 290), que Lycurgue avoit fait prisonnière, & qui déjà se leve dans le ciel avec les Hyades. On fait effectivement qu'Ambroisie est le nom d'une étoile de cette Constellation (*Hygin. Liv. II*), qui se levoit alors le soir. Bientôt Bacchus reparoît à la tête de son armée consternée, & lui rend la confiance.

Le Poëte suppose que Bacchus après ses conquêtes reprend le chemin de la Grece, & y célèbre des fêtes; que Penthée, ou le deuil personifié, s'oppose à leur établissement, & veut faire périr Bacchus: mais que lui-même périt des mains de sa propre mere qui le méconnoît sous la figure d'un Lion (Liv. XLVI. v. 175). Le deuil, ou Penthée,

dont triomphe ici Bacchus à son retour, est le deuil de la nature, qui fait place à la joie que tous les peuples ont témoigné au retour du soleil vers nos régions. On fait que les Egyptiens entre autres célébroient des fêtes à cette époque, & quittoient le deuil, comme le prouve le passage d'Achilles Tatiüs (ch. 23) que nous avons cité en parlant de l'origine du Zodiaque. Le Lion dont Penthée prend la forme, est le Lion céleste, qui alors par son lever du soir & son coucher du matin, fixoit cette époque astronomique.

Ce qui confirme cette explication, c'est l'aventure de Bacchus racontée à cette occasion par Tirésias (Liv. XLV, v. 120). On y voit Bacchus métamorphosé en enfant que des Pirates veulent enlever dans leur vaisseau : ils l'enchaînent croyant en tirer une riche rançon; mais le Dieu se présente aussi-tôt à eux sous la forme d'un Lion redoutable. Les mats & les cordages du vaisseau sont entortillés d'affreux Serpens, & les Nautoniers saisis d'effroi se précipitent dans les flots sous la forme de Dauphins.

Il est impossible de méconnoître ici une allégorie astronomique sur le solstice d'hiver. En effet, nous savons par Macrobe, que les anciens Egyptiens représentoient Bacchus sous des formes différentes dans les différentes saisons de l'année, & que les graduations d'âge par lesquelles on le faisoit passer étoient proportionnées aux graduations de la lumière du jour dont il étoit l'intelligence. Au solstice d'hiver, où les jours sont les plus courts, on le représentoit sous la forme d'un enfant; au printemps, ses statues avoient les traits de l'adolescence; il étoit homme au solstice d'été, & vieillard en automne (*Macrobe, Saturn. Liv. I. c. 18*).

Nous en avons une nouvelle preuve dans l'Harpocrate Egyptien, fils d'Isis, dont on fêtoit la naissance au solstice d'hiver, & qu'on peignoit avec les traits de l'enfance. Enfin, il nous reste encore aujourd'hui dans la sphère, des traces de cet ancien usage de peindre sous l'emblème d'un enfant l'intelligence solaire & la lumière.

La sphere des Orientaux repréſentoit la Vierge allaitant un enfant (*Cæſius*, p. 75). On la voit ainſi dans le manuscrit n°. 1165. Son aſcenſion à minuit fixa le ſolſtice dans les derniers âges.

Ainſi la forme d'enfant donnée à Bacchus dans ſon enlèvement par les Pirates, déſigne une aventure du ſolſtice d'hiver. Cet épiſode d'ailleurs placé au moment de ſon retour vers nos régions, confirme encore cette détermination ; voyons actuellement quels ſont les aſpects céleſtes qui ont fourni le fond de l'allégorie.

Le ſolſtice étoit déterminé au levant par l'aſcenſion du Lion, par celle de l'Hydre & de la Conſtellation du Vaiſſeau, dont les premières étoiles arrivoient à l'horizon. L'Hydre même ſemble placée ſur le mat du vaiſſeau. Au couchant, la Conſtellation du Dauphin entre dans les flots ; voilà le fond de l'énigme aſtronomique qui ſuppoſe que Bacchus enfant eſt rencontré par des Pirates qui le chargent ſur leur Vaiſſeau : que ce Dieu ſous la forme du Lion les effraye, que les mats & les cordages deviennent des Serpens, & que les Pirates eux-mêmes ſe précipitent dans la mer ſous la forme de Dauphins. Ceci n'eſt pas ſeulement une conjecture ; car les Mythologues conviennent eux-mêmes que le Dauphin céleſte, qui me ſert à expliquer cette métamorphoſe, eſt effectivement celui dont les Pirates prirent la forme en ſe précipitant dans les flots (*Hyginus*, Liv. II).

Après la défaite de Penthée changé en Lion, Bacchus (Liv. 47) ſe rend à Athènes, & y eſt reçu chez Icare, qui a pour fille Erigone. Il leur donne du vin, & leur apprend à cultiver la vigne. Des payſans à qui Icare communique ce jus divin, le tuent dans leur ivreſſe. Sa fille cherche ſon cadavre, & ſe pend de deſeſpoir. Son chien fidele ne l'abandonne point dans ſes malheurs, & expire près de ſon tombeau. Bacchus, ou ſuivant d'autres, Jupiter les place dans le ciel (*Ibid.*, v. 246). Icare devient le Bootes, Erigone la Vierge céleſte, & le Chien celui des Conſtellations ; voilà le précis de l'allégorie qui ſuit la mort de Penthée.

Consultons la sphere : après le coucher du Dauphin & le lever du Lion, les Constellations qui succèdent à l'Orient, immédiatement après le Lion, sont la Vierge céleste & le Bootes, l'un Icare, l'autre Erigone de l'aveu même du Poëte, & suivant le témoignage d'Hyginus & de Germanicus, l'un à l'article du Bootes, l'autre à l'article de Sirius. « *Complures Icarium Bootem, Erigonem* » *Virginem nominaverunt, quos à Libero patre figuratos* » *inter sidera dicunt* » (Hygin.). Les plus grands malheurs accablent bientôt après Icare & Erigone, parce qu'effectivement leur coucher du matin suit de près l'époque de ce lever du soir.

A la suite du lever du Bootes & de la Vierge, vient la couronne d'Ariadne, ou la couronne Boréale. « *Hæc* » *existimatur Ariadnæ fuisse, à Libero patre inter sidera col-* » *locata* (Hyg., Liv. II.); elle se leve alors le soir, & se couche le matin peu de jours après.

A la suite de l'aventure d'Icare & d'Erigone, viennent dans Nonnus les amours de Bacchus & d'Ariadne (Liv. XVI, v. 272). Bacchus, dit le Poëte, passe ensuite à Naxe où il trouve Ariadne endormie. Bacchus entend ses plaintes & en devient amoureux, lui offre sa main, & lui promet de la placer dans les cieux (v. 451). Après cet Hyménée, Bacchus veut l'emmenner avec lui à Argos; mais les Argiens & Persée à leur tête, refusent de l'y recevoir. Armé de son arpê & de la tête de Méduse, ce héros combat Bacchus & pétrifie Ariadne. Bacchus se réconcilie avec Persée & se réunit à lui par les conseils de Mercure.

Retour de Bac-
chus vers l'équi-
noxe.

Toute cette allégorie roule sur les aspects du soir & du matin de la couronne d'Ariadne. La circonstance d'Ariadne endormie désigne son aspect du soir, son réveil & son voyage à Argos, son coucher du matin. Le nom de Naxos, allusion à νύξ ou la nuit, qui contraste avec Αργος ou blanc, l'indique assez. D'ailleurs, l'apparition de Persée en est une nouvelle preuve, puisqu'alors Persée se leve le matin avec le soleil, & son ascension sur l'horizon fait disparaître au couchant la couronne

derrière les montagnes : cette pétrification est la même que celle d'Atlas ou du Bootes, comme nous le prouverons à notre article Atlas. Voilà donc trois aventures qui se succèdent dans le même ordre que les levers des Constellations qui ont monté le soir sur l'horizon, depuis le solstice d'hiver ou le retour de Bacchus vers nos régions.

Après la couronne se levent le Serpent & le Dragon des Hespérides, qui fournissent aux Géans & à Typhon les attributs de Serpent, comme nous l'avons déjà prouvé plusieurs fois, & le Scorpion céleste où étoit fixé l'empire de ce chef des Géans. Nous ne changeons point ici nos déterminations : & le combat suivant va les confirmer encore.

Après l'aventure d'Ariadne, Bacchus passe en Thrace (Liv. XLVIII), & Junon souleve contre lui la terre qui arme contre Bacchus tous les Géans. Ce Dieu les combat & les défait : on voit ici un combat de Géans qui précède l'équinoxe de printemps, ou le triomphe du Dieu de la lumière, tant à cause de la violente crise qu'éprouve la nature par les vents équinoxiaux, qu'à cause de l'ascension des astres qui sembloient les ramener, & qui en automne fournissent les attributs du mauvais génie. Ce rapport du Dragon céleste avec la guerre des Géans, est confirmé par Hyginus à l'article du Dragon céleste. « *Nonnulli dixerunt hunc Draconem à Gigantibus Minervæ objectum, cum eos oppugnaret : Minervam verò arreptum Draconem contortum ad sidera jecisse & ad ipsum axem cœli fixisse* ».

Le Poème finit par les amours de Bacchus & d'Aura, fille de Péribœe, jeune Nymphé aussi légère à la course que le vent. D'abord il soupire inutilement pour elle, & confie ses plaintes aux zéphirs du printemps. Il emploie pour la tromper le même stratagème qui lui a livré la belle Nice ou Victoire : elle boit, s'endort, & devient mère de deux enfans. Bacchus prie Nice d'en confier le soin à Telète, de crainte que la mère dans sa fureur ne

les détruisse tous deux. La mere toujours furieuse les abandonne aux monstres des forêts : une Panthère prend soin de les allaiter, & des Serpens les entourent & les défendent. La mere en prend un & se précipite avec lui dans un fleuve, redoutant la lumiere de l'aurore, & elle est métamorphosée en fontaine. Diane prend l'autre enfant, le donne à Bacchus, qui le met sur un char & le confie à Pallas, qui lui donne à fucer la mamelle qui avoit allaité Erechthée & le fait chef des mysteres d'Eleusis. Athènes l'honora comme un troisieme Bacchus; Bacchus son pere place Ariadne dans le ciel, & va prendre place lui-même avec Apollon & Mercure. Ainsi finit le Poëme,

L'allégorie se montre tout-à-fait à découvert dans cette derniere Fable. Aura est le nom du vent qui souffle aux approches du printemps & du Taureau équinoxial où arrivoit alors le soleil : aussi en fait-on une Nymphe légère, fille de Péribée. Les deux enfans dont elle devient mere élevés par les Serpens & la Panthere, & dont l'un est tué par sa mere, qui elle-même est changée en fontaine, & l'autre sauvé, sont les deux belles étoiles qui se trouvent alors à l'horizon occidental; l'une la belle du Cocher, l'autre la brillante du pied d'Orion, la premiere du fleuve Eridan. En même temps qu'elles se couchent à l'horizon occidental, les Serpens sont à l'horizon oriental avec le Loup céleste, appelé aussi Panthere (*Cæsius*, pag. 286). La belle étoile d'Orion & le fleuve dont elle fait partie, disparoissent pour ne plus reparoître le matin. Il n'en est pas de même de celle du Cocher, qui le lendemain precede le char du soleil, & survit à sa mere & à son frere. Il devient le chef des Orgies & se trouve uni à Bacchus, puisque c'est lui qui fournit les attributs de Pan & à Bacchus le Bouc qui l'accompagne toujours : il fuce le même lait qu'Erechthée, puisque ce nom est celui du Cocher céleste, dont cette belle étoile, ou la Chevre, fait partie, c'est-à-dire, du Cocher, qu'on faisoit fils de Minerve. Enfin Bacchus se place lui-même dans les cieux, à côté de Mercure & d'Apollon : or dans notre systême Persée est
Mercure,

Nous voyons que l'on se sert du mot de Taureau pour le nom d'Aspidochelone, ainsi le Taureau équinoxial, notre Baccus, est placé entre deux, & il a dans la sphère la place que le Poëte lui assigne, & que nous avons plus d'une fois donnée de preuves en il occupa.

On voit donc que Pline, en traçant son Poëme, raconte Baccus au même point du ciel d'où il étoit parti, & qu'il est au Taureau équinoxial, par lequel il avoit commencé en faisant l'histoire d'Europe & de Cadmus; ce voyage, & des travaux ressembloit à ceux d'Hercule, & l'explication astronomique en est aussi complexe.

PHAEÏON va nous fournir une nouvelle preuve du génie allégorique des Fables: en effet, on explique celle du Phaëton de la manière la plus satisfaisante, en le servant de la Constellation du Cocher. Lorsque cette Constellation étoit placée dans ses limites équinoxiales, elle marquait par son lever héliaque l'établissement du printemps, le commencement de la chaleur, & le commencement de l'année de la végétation. Elle fut adorée alors comme le génie du soleil, & Dieu de la foudre; nous en la considérons ici que comme un génie fameux par ses malheurs, & connu sous le nom de Phaëton ou d'astre brûlant du ciel.

Phaëton étoit fils du soleil & de Clymène; d'autres disent de Rhodé, ou même de l'Anon. Ayant eu une querelle avec Jupiter, fils d'Io, & d'Amalthea, il se mit à se quereller avec le soleil, & se vanta d'aller croquer son père, & de le servir de lui-même la conduite de son char. Les autres se moquèrent de cette vanité, & le père se moqua de son fils. Il se mit à se quereller avec le soleil, & se vanta d'aller croquer son père, & de le servir de lui-même la conduite de son char. Les autres se moquèrent de cette vanité, & le père se moqua de son fils. Il se mit à se quereller avec le soleil, & se vanta d'aller croquer son père, & de le servir de lui-même la conduite de son char. Les autres se moquèrent de cette vanité, & le père se moqua de son fils.

Explication de la Fable de Phaëton.

Cette explication de la fable, il faut admettre nécessairement

Mercuré, & l'on fait qu'un des Gemeaux porte le nom d'Apollon ; ainsi le Taureau équinoxial, notre Bacchus, est placé entre deux, & il a dans la sphere la place que le Poëte lui assigne, & que nous avons plus d'une fois occasion de prouver qu'il occupa.

On voit donc que Nonnus, en finissant son Poëme, ramene Bacchus au même point du ciel d'où il étoit parti, c'est-à-dire, au Taureau équinoxial, par lequel il avoit commencé en faisant l'histoire d'Europe & de Cadmus ; ce voyage & ces travaux ressemblent à ceux d'Hercule, & l'explication astronomique en est aussi complete.

PHAËTON va nous fournir une nouvelle preuve du génie allégorique des Fables : en effet, on explique celle de Phaëton de la maniere la plus satisfaisante, en se servant de la Constellation du Cocher. Lorsque cette Constellation étoit placée dans les limites équinoxiales, elle marquoit par son lever héliaque l'équinoxe du printemps, le retour de la lumiere & de la chaleur, & le commencement de l'année de la végétation. Elle fut adorée alors comme Jupiter ou génie créateur, & Dieu de la foudre ; nous ne la considérons ici que comme un génie fameux par ses malheurs, & connu sous le nom de Phaëton ou d'astre brillant du jour.

Phaëton étoit fils du soleil & de Clymene ; d'autres disent de Rhodê, ou même de l'Aurore. Ayant eu une dispute avec Epaphus, fils d'Io, celui-ci lui reprocha de n'être pas fils du soleil, comme il s'en vançoit. Phaëton s'en plaignit à sa mere, qui lui conseilla d'aller trouver son pere, & de le prier de lui confier la conduite de son char. Le pere consentit à cette demande quoique avec peine, & lui mit en main les rênes de ses chevaux. Mais le jeune imprudent, après avoir conduit quelque temps le char du soleil, ne put contenir ses coursiers, qui effrayés par le Scorpion, approchèrent si fort de la terre, qu'elle fut embrâsée. Phaëton périt lui-même au milieu des foudres, précipité dans l'Eridan, & ses soeurs les Héliades furent métamorphosées en peupliers.

Pour expliquer cette fable, il faut prouver spécialement

Explication de
la Fable de Phaëton.

ce que nous avons déjà dit sur la physique des anciens, que l'équinoxe de printemps étoit regardé comme le commencement du regne de la lumière & du feu, & qu'on célébroit cette époque de la nature comme la plus importante, celle où le soleil venoit échauffer & comme embrâser la terre. La chaleur étoit l'embrâsement pour les Poètes comme les pluies d'hiver devenoient le déluge. Nous avons vu cette idée exprimée allégoriquement par le flambeau allumé qui accompagne le Taureau équinoxial; c'est la même idée qu'on a voulu rendre dans la Fable de Persée, qui fait descendre la foudre, aux flammes de laquelle il allume le feu sacré. Pythagore pensoit que le monde avoit commencé par le feu. Dans la Théologie de Zoroastre, le feu étoit regardé comme principe créateur. Dans la Théogonie Phénicienne, c'est le Tonnerre qui vient imprimer le mouvement à toute la nature. Les Scythes pensoient que le feu avoit engendré l'Univers (*Justin*, Liv. II, c. 2). C'étoit à l'entrée du printemps que le Pontife à Rome alloit prendre le feu nouveau sur l'autel de Vesta : *Adde quod arcanâ fieri novus ignis in æde dicitur, & vires flamma refecta capit* (*Fast.* Liv. III, v. 143) : & Macrobe (*Saturn.*, Liv. I, c. 12), *ignem novum Vestæ aris accendebant, ut anno incipiente cura denuo servandi novati ignis inciperet*. C'étoit à l'équinoxe qu'on allumoit en Syrie des feux où les peuples venoient de toutes parts, suivant le témoignage de Lucien; les fêtes du Neurouz ou du printemps sont les plus fameuses de la Perse. Enfin, le jour de l'équinoxe en Egypte on célébroit une fête, suivant S. Epiphane, en mémoire du fameux embrâsement de l'Univers que nous allons expliquer : voici le passage de ce Pere. *Quin & oviculæ in Ægyptiorum regione maclatæ adhuc apud Ægyptios traditio celebratur, etiam apud Idololatrias. In tempore enim, quandò pascha illic fiebat (est autem tum principium veris, cum primum fit æquinoctium) omnes Ægyptii rubricam accipiunt per ignorantiam, & illinunt oves, illinunt ficus & arbores reliquas prædicantes, quod ignis in hac die combussit aliquandò orbem terrarum : figura autem sanguinis ignicolor, &c.*

(*Adversus Hæreses*, Liv. I, c. 18). Le sang dont on marquoit les arbres & les troupeaux étoit donc le symbole du feu céleste qui fécondoit la nature, au retour du soleil à l'équinoxe, au lever héliaque du Bélier. Cette tradition & cette fête se conserverent jusques chez les Romains : ces peuples célébroient une fête pastorale sous le nom de Palilias, au lever du Bélier & à l'entrée du soleil au Taureau (*Fast.*, Liv. IV, v. 715, &c.), dans laquelle l'eau & le feu étoient honorés d'un culte particulier : on purifioit le Berger & ses brebis par le feu : *Ignis cum duce purgat oves* (*Fast.*, Liv. IV, v. 786), & pour cela on le faisoit passer à travers les flammes :

» *Moxque per ardentis stipulæ crepitantis acervos*
 » *Trajicias celeri strenua membra pede.*

Verf. 781.

Parmi les différentes raisons qu'on donnoit de cette fête, il en est une qui est la même que celle qu'en donnoient les Egyptiens :

» *Sunt qui Phaëtonta referri*
Credant, & nimias Deucalionis aquas.

Verf. 794.

Cette double tradition rentre dans notre système qui les concilie toutes deux, puisque l'équinoxe de printemps étoit le terme des déluges, & le commencement du regne du feu; ainsi par cet *incensus orbis*, dont parlent les anciens, on a toujours entendu la chute de Phaëton. Lorsque l'équinoxe étoit au Taureau, l'entrée du soleil dans cette Constellation, ou son arrivée au point équinoxial, fut annoncée par le lever du Bélier, de la Chevre & du Cocher. C'étoit le passage des ténèbres à la lumière, du regne des eaux à celui du feu, & conséquemment une époque trop intéressante dans la religion de la nature, pour que le lever du génie ne fut pas observé & célébré dans les hymnes sacrés & les allégories poétiques sur les

Constellations. L'astre bienfaisant qui annonçoit ce retour, étoit en quelque sorte le génie créateur de la nature, le Dieu de la lumière; on l'appella Phaëton, c'est-à-dire, brillant, nom que le Cocher céleste retient encore dans quelques livres d'astronomie. Non-seulement on célébra le génie conducteur du char du soleil dans son retour vers nos régions, mais on chanta aussi le signe équinoxial, ou le Taureau céleste, d'où le soleil étoit censé commencer sa course. C'étoit ce même Taureau dans lequel Io avoit été placée après sa métamorphose: aussi la Fable de Phaëton suit-elle immédiatement celle d'Io dans Ovide; & le Taureau céleste conserve encore le nom d'Io. *Nunc dea Niligena colitur celeberrima turbata* (Ovide, *Metamorph.* Liv. I, Fab. 19, v. 39); & ailleurs, en parlant du Taureau céleste, *hoc alii signum Phariam dixere juvencam, quæ bos ex homine est, ex bove facta dea* (*Fast.*, Liv. V, v. 619). Ce n'est donc pas sans sujet que l'histoire d'Io est liée avec celle de Phaëton, & qu'Epaphus son fils figure dans cette Fable. Cet Epaphus en effet, suivant Hérodote, étoit le même qu'Apis; & Apis lui-même, suivant Lucien, étoit le symbole du Taureau céleste. Voilà pourquoi on a supposé que le génie solaire du Taureau avoit été déterminé à conduire le char du soleil, par une suite des railleries d'Epaphus fils d'Io. Les Egyptiens y peignoient aussi leur Horus précipité dans le Nil par Typhon; mais Horus est le nom du Cocher: le fleuve Eridan s'appelloit aussi le Nil en Egypte, & Typhon étoit le génie du Scorpion céleste où étoit placé son empire. *Intra Apidis regnum Ægyptii Horum ponebant à Typhone in Nilum submersum* (*Ædip. Kirk.*, tom. 2, part. 2, pag. 201). La filiation de Phaëton a également un fondement dans l'allégorie. C'étoit l'astre du printemps: on lui donna pour mère Rhodé, ou la Rose: il paroissoit le matin à l'Orient, & précédoit le char du soleil: on put donc le faire aussi fils de l'Aurore.

Le plus grand nombre lui donnoit pour mere Clymene, nom allégorique tiré du grec *χλωσμενη*, inondée. Nonnus, dans ses Dyonisiaques (Liv. XXXVIII, vers. 90),

consacre presque un chant entier à raconter le mariage de Clymene avec le soleil, & l'aventure malheureuse de Phaëton : il y dit (vers. 145 & suiv.), que l'Æther, d'où il descendoit, célébra sa naissance, que les Nymphes de l'Océan en prirent soin, & que toutes les étoiles faisoient la garde autour de son berceau ; que l'Océan, pour amuser ce jeune enfant, le jettoit en l'air, & le recevoit ensuite dans son sein ; que devenu plus grand, il se faisoit un petit char, auquel il atteloit des Béliers ; & qu'au bout du timon il y avoit mis une espece d'étoile, qui ressembloit à l'étoile du matin, dont il étoit lui-même l'image. Il est bien difficile de méconnoître ici l'astre du matin, qui, au lever héliaque du Bélier, précédoit le char du soleil.

On fit de Clymene une Nymphé des eaux : on voulut sans doute faire allusion aux pluies de l'hiver auxquelles son lever succédoit, & dont ce lever annonçoit la fin. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que cette Fable dans les Métamorphoses, suit presque immédiatement le déluge, & que Plutarque, dans la vie de Pyrrhus, nous assure que Phaëton étoit le premier Roi qui eut régné sur les Molosses après le déluge : or, par déluge on entend dans ces Fables allégoriques les pluies de l'hiver, qui commencent en automne & finissent au printemps. Nous verrons la même allégorie répétée dans la Fable de Persée, qui avant d'allumer le feu sacré, arrête le débordement des fleuves, & les fait rentrer dans leur lit. Or Persée, qui est à côté du Cocher, le remplaça peu de siècles après dans la fonction de génie, & les idées physiques appliquées au Cocher durent l'être aussi à Persée. On ne doit point s'étonner que l'on ait appelé des pluies violentes & des débordemens du nom de déluge, chez des peuples où l'histoire du déluge révélée dans l'Écriture-Sainte, n'étoit pas assez connue. Le même génie poétique qui fit appeller l'été l'embrâsement de la nature & l'incendie de l'Univers, put bien faire appeller déluge la saison des eaux ; les limites de ces deux regnes étoient aux équinoxes.

Ces exagérations sont si familières aux Poètes, que Manilius, dans son Poème astronomique, nous peint l'été sous des traits aussi forts que ceux des anciens qui décrivirent la même saison sous le nom d'embrâsement de l'Univers par Phaëton. Il suffit de ces vers pour juger du ton hyperbolique qui regne dans cette description :

Dimicat in cineres orbis, fatumque supremum

Sortitur, languetque suis Neptunus in undis, &c.

Liv. V, vers. 208.

L'imagination hardie & fougueuse des Orientaux dut enchérir de beaucoup sur cette peinture. Joseph, confondant, comme les autres, la vérité historique avec les Fables orientales, fait commencer le déluge au mois Mareschevan, qui suivoit l'équinoxe d'automne. Ce mois répondoit au Scorpion, que les anciens consacroient à Mars. Voilà pourquoi Avenar (*Kirker Œdip.* tom. II, part. 2, p. 234) dit : *Martialis Angeli Dominium incidisse in tempus diluvii.* Ce mois s'appelloit auparavant Bul, qui signifie pluie, d'où vient Mabul ou grande Pluie, dit M. Court de Gebelin, (tom. IV, pag. 94), il suivoit le mois des Géans, ou Fortium, appelé Ethanin, ou des Dragons, qui commençoit en automne au lever du Dragon céleste, appelé encore aujourd'hui Ethanin, & qui fournit les attributs du Serpent aux Géans : c'étoit le 17 de ce mois Mareschevan, ou d'Athor chez les Egyptiens, que le Géant Typhon mit en piece Osiris, & l'enferma dans une arche. Tous ces traits rapprochés nous font voir, que si l'incendie de l'Univers commençoit à l'équinoxe de printemps, les déluges allégoriques ou les pluies réelles de l'hiver, étoient censés commencer après l'autre équinoxe; & c'est-là l'origine de ces traditions anciennes sur la destruction successive & périodique de l'Univers par le feu & par l'eau, imaginée par les Poètes Astronomes. Aussi les Grecs fixoient-ils dans le tropique même d'hiver, alors au Verseau, le siege de leur Deucalion; & les Chinois celui d'un Prince sous lequel arriva le déluge; & Aristote appelle cet incendie & ce déluge, l'été & l'hiver.

de l'Univers. Delà cette tradition des Caldéens, conservée par Bérofe leur plus ancien Aftronome, que l'incendie général arriveroit quand les planetes se trouveroient en conjonction dans le Cancer, & le déluge quand elles feroient au Capricorne; plaçant l'incendie au folstice d'été, & le regne des eaux sous le figne folstitial d'hiver; ce qui n'étoit qu'une tradition altérée des anciennes Théogonies, qui appelloient les ardeurs de l'été, incendie de l'Univers, & déluge les grandes pluies de l'hiver, & qui plaçoient le regne du feu dans les six fignes supérieurs, & celui de l'eau dans les fignes d'hiver. Chez les Chinois le feu désignoit l'été & l'eau l'hiver (*Souciet*, tom. III, pag. 27).

Le Maximum de ces deux regnes étoit aux folstices. On appelloit grande année ou magna ἀποκαταστασις, cette année, ou cette révolution dans laquelle arrivoit fucceffivement l'incendie & le déluge; & l'on a cru que c'étoit celle qui ramenoit les fixes & les planetes au même point. Je crois que c'est une erreur de ceux qui ont mal entendu l'allégorie ancienne. Cette grande année est la même que celle dont parle Virgile :

Interea magnum sol circumvolvitur annum.

Æneïd. Liv. III, vers. 284.

C'est-à-dire, l'année folaire par opposition à l'année lunaire. On la faisoit de 36525 ans, nombre qui n'est autre chose que l'expression en décimales de l'année de 365 jours $\frac{1}{4}$, ou 365,25, qui marquoit le retour du Bélier, où commençoit le départ de toutes les spheres, & où on rapportoit leur mouvement. Mais les anciens donnoient un air de mystere à tout, & enveloppoient leurs connoissances sous le voile de l'allégorie. Ce font les 36525 rouleaux de Mercure ou de Perfée, génie équinoxial du printemps. On plaçoit ce nombre décimal à côté de sa statue, comme on mettoit le nombre 365 dans les mains de Janus.

L'équinoxe du printemps étant donc censé être le commencement de l'année, l'astre qui l'annonçoit étoit le génie qui venoit allumer le feu dans l'Univers; c'étoit le porte-lumière. Aussi Nonnus dans ses Dionysiaques (Liv. XXXVIII, vers. 144), donne à Phaëton le nom de Porte-lumière, & Platon dans son Timée, dit qu'on appelloit ainsi non-seulement Lucifer ou Vénus, mais tout astre qui précédoit le matin le soleil. Le signe du Bélier qui se levoit alors héliquement, ainsi que la Chevre ou le Cocher, durent donc être regardés comme des signes avant-coureurs, ou même comme causes de la chaleur que la terre alloit ressentir tout l'été. Aussi voyons-nous que les anciens peignoient la chaleur de l'Univers sous l'emblème d'un Bélier, suivant Abnephius : *Indicaturi calorem mundanum, Arietem pingunt*. Les Indiens ont leur Dieu du feu, qu'ils appellent le Dieu *Agni*; on le représente sur un Bélier caparaçonné. Ce Dieu a quatre bras, & des flammes s'élançant de sa tête. On trouve cette figure parmi les autres incarnations de Vischnou dans un manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n°. 11 : cette figure est la treizième. Le nom d'*Agni*, & le Bélier sur lequel est monté le génie, désignent assez le Bélier céleste que les Perses appellent l'Agneau; il y a, disent-ils, équinoxe quand l'Agneau reparoit. C'est cet Agneau que le petit Phaëton attèle à son char dans Nonnus, c'est-à-dire le Bélier. Nous le voyons répété trois fois sur un monument qui est dans Montfaucon, après la cinquante-unième Planchette des suppléments; il y est trois fois, à cause des trois Décans de chaque signe du Zodiaque, & placé sur trois piles de bois de 10 pièces chacune, nombre égal à celui des degrés de chaque Décan. Deux Prêtres placés devant le bucher y sont représentés le jour de l'équinoxe, allumant le feu sacré aux rayons du soleil. On nourrissoit même des Brebis consacrées au soleil à Apollonie, suivant le témoignage d'Hérodote. Phaëton ou le Cocher fut donc regardé également comme l'astre qui ramenoit la chaleur, & le génie qui devoit embrâser l'Univers; & le

jour

L'équinoxe de printemps dans notre siècle est le commencement de l'année, l'autre qui l'annonçoit étoit le jour où venoit allumer le feu dans l'univers; c'étoit le point d'origine. Aussi Manucianus, par Dionysiaquet (de l'AN 1744, vers. 144), donne à Phœbus le nom de Pont-tambour, & Pluton dans son Tintin, de qu'on appelloit ainsi non-seulement Lucifer ou Vénus, mais tout astre qui précède le soleil le matin. Le signe du Bélier qui se levait alors héliaquement, ainsi que la Chevre ou le Cocher, furent donc bien regardés comme des signes avant-coureurs, ou même comme causes de la chaleur que la terre alloit ressentir tout l'été. Aussi voyons-nous que les anciens peignoient la chaleur de l'Univers sous l'emblème d'un Bélier, suivant Abucppius: *Indicatur calor mundi, Arietis pinguis*. Les Indiens ont leur Dieu de feu, qu'ils appellent le Dieu Agni, on le représente sur un Bélier caparaçonné. Ce Dieu a quatre bras, & des Serpens s'élançant de sa tête. On trouve cette figure parmi les autres incrustations de Vichand dans un manuscrit de la Bibliothèque de Roi, n°. 11: cette figure est la dixième. Le nom d'Agni, & le Bélier sur lequel est monté le génie, dénotent assez le Bélier soleil, que les Perses appellent l'Agréau; il y a, disent-ils, équinoxe quand l'Agréau repart. C'est cet Agréau que le petit Émilion attela à son char dans Némus, c'est-à-dire le Bélier. Nous le voyons représenté trois fois sur un manuscrit qui est dans Montfaucon, après la composition même d'Anthe des suppléments: il y est trois fois, à côté des trois Dieux de chaque âge, de Zolagus, & placé sur trois piles de bois de six pieds chacune, assise sur le point de ses deux pieds de devant. Deux petites piles devant la hauteur y sont représentés le jour de l'équinoxe, au moment où son sacré aux rayons du soleil. On nourrit dans cet âge trois constellations du soleil & Apollon, savoir le bélier, le Taureau, le Cocher, ou le Cocher sur deux autres, à gauche comme l'été qui ramène le char, & le génie qui devoit gouverner l'Univers, de la

jour où il se levoit héliquement étoit celui de l'équinoxe, jour où nous avons dit qu'en Egypte on célébroit une ancienne fête en mémoire de l'embrâsement du globe.

Pendant tout le temps que dure le regne du feu, c'est-à-dire, tout l'été, le Cocher se trouve le matin sur l'horizon avec le soleil, jusqu'à ce qu'enfin l'astre du jour, après s'être approché le plus près du Nord, regagne l'équateur, & arrive à l'équinoxe d'automne ou au Scorpion; c'est le terme de la chaleur & de la course de Phaëton, qui alors se couche le matin & disparoît sous l'horizon avant le lever du soleil: c'est précisément la route que suit Phaëton dans la description qu'Ovide nous fait de ses écarts. Il s'avance vers le Nord, & brûle de ses feux l'Ourse, le Dragon & le Bouvier, & enfin revient au Scorpion, dont la vue effraye ses chevaux qui se précipitent & s'approchent de la terre, *spatio terræ propiore feruntur*. Le jeune Phaëton foudroyé périt & tombe dans l'Eridan. Cet Eridan, dont il est ici question, est la Constellation de l'Eridan, dont le coucher précède de peu de minutes celui de Phaëton, ou du Cocher, qui est placé au-dessus. Ce fleuve, ou cette Constellation, porte encore, dans les Auteurs d'astronomie, le nom d'*Amnis Phaëtonius*, comme on le voit dans Cæsius, p. 228. C'est cette apparence astronomique, ce coucher du génie du printemps, accompagné de celui de l'Eridan qui se fait le matin lorsque le soleil parcourt les étoiles du Scorpion, qui a donné naissance à la Fable du jeune fils du soleil, dont on pleuroit la chute en Italie, comme on pleuroit la mort d'Osiris en Egypte, & de Thamuz ou d'Hercule en Syrie. *Barbari ad Eridanum accolentes*, dit Plutarque, *atris vestibis amici Phaëtonem lugent*. Plutarque, qui ignoroit la véritable cause d'un pareil deuil, trouvoit cette cérémonie singulière, & ajoute: *Magis etiam, puto, ridiculum hoc fuerit, si horum hominum qui vixerunt, pereunte Phaëtonte, nemine id curante, nati quinque aut decem post ætatibus cepere ejus gratiâ vestem mutare & lugere*. Effectivement il seroit difficile de rendre raison d'un deuil, qui se seroit perpétué si long-temps, s'il n'eut eu pour origine la

disparition ou la chute d'un génie; tel, par exemple, qu'O-firis en Egypte, dont on pleuroit la mort au coucher du Cocher & du Taureau, suivant le témoignage de Plutarque : *Fiunt hæc mense sationis circa vergiliarum ortum.* Le lever du soir des Pléiades se fait dans le même mois que le coucher du matin du Cocher, lorsque le soleil est entré au Scorpion. Le coucher du Cocher est suivi du lever du Cygne qui figure comme son ami dans cette Constellation. Il est pleuré de ses sœurs. Quelques Auteurs font monter le nombre de ses sœurs jusqu'à sept, & les appellent Héliades, & la première, Mérope, nom d'une des sept Pléiades qui sont ici désignées sous le nom d'Héliades. Mais plus communément on ne lui donne que trois sœurs, qui portent chacune un nom fort convenable à une étoile; l'une est Lampetuse, l'autre Lampetie, & la troisième Phaëtuse; peut-être trois étoiles les plus remarquables de la Constellation des Hyades. En effet, Euripides n'en comptoit que trois, & cela dans une Tragédie qu'il avoit intitulée *Phaëton*. Les Hyades avoient donc quelque rapport avec l'histoire de Phaëton. Au moins on les fait, comme les Hyades, Nymphes des eaux; & l'on trouve un monument dans l'Antiquité expliquée de Montfaucon (tom. I, planch. 65), où les sœurs de Phaëton sont représentées versant de l'eau d'une urne, au moment de leur métamorphose : d'ailleurs le peuplier est un arbre aquatique, symbole assez naturel des pluies qui suivent le coucher de Phaëton en automne, au lever acronique des Pléiades & des Hyades, & au lever de l'Hercule céleste auquel le peuplier est également consacré. Nonnus, d'ailleurs (Liv. XXXVIII, v. 427) dit que Jupiter envoya aussi-tôt des torrens de pluies pour réparer les malheurs de la terre, & en détremper les cendres brûlantes.

Nonnus, dans le Liv. 38 des Dionysiaques, décrit la chute de Phaëton, & dit positivement qu'il a été placé au ciel dans la Constellation du Cocher, ou que Jupiter l'a mis dans les Constellations sous le nom & la forme d'un conducteur de char, ainsi que le fleuve Eridan dans

lequel il avoit péri. Voici le passage d'après la traduction latine (v. 434) : *Jupiter verò pater Phaetontem constituit in cælo similem agitatori & cognominem : cœlestem verò cubitu splendente Luciferum currum tendens in cursum excitati habet imaginem aurigæ, tanquam rursus desiderans etiam in cœlis currum patris, & fluvius igne combustus rediit in polum astrorum Jovis laudantis, in stellato verò circulo Eridani igniti volvitur incurva aqua.* Hygin. (Liv. II.), d'après Ératosthènes, dit aussi que Phaëton fut placé dans le ciel.

La Constellation du Cocher que nous mettons ainsi au rang des génies adorés par les anciens, a été véritablement honorée d'un culte particulier : Pausanias nous assure que les Phliasiens lui rendoient des hommages, & avoient élevé dans leur place publique sa statue, ou celle de la plus belle étoile de cette Constellation, qui est la chevre Amalthée, & la statue de ce génie étoit une Chevre en bronze doré. C'est elle qui a fourni la corne d'abondance, attribut donné au génie du printemps, ou à l'astre dépositaire de la force créatrice de l'ame du monde. C'est elle & ses Chevreaux qui ont été désignés sous le nom d'Asima ou Bouc créateur en Syrie (*Selden. Syntag. 2, c. 9, & Kirker, Œdip., tom. I, pag. 368*); c'est le Bouc qui accompagne Bacchus & la Vénus Epitragè (*sur le Bouc*); c'est elle qui fournit à Minerve l'égide, & fit donner au génie du printemps le nom d'Ægiochus ou de Porte-Chevre; c'est elle qui fournit à l'ame du monde, connue sous le nom de Pan, les attributs symboliques du Bouc. C'est le Bouc créateur des Egyptiens adoré à Mendès; c'est ce Jupiter Grec, *cujus omnia plena*; enfin, c'est cette Constellation qui, adorée par les anciens Zabéens, fait dire à Maimonides (Liv. 3, c. 47) : *Quidam de gente Zabiorum serviebant dæmonibus, & credebant quod apparebant hominibus in formâ hircorum, & idcirco vocabant dæmones hædos, & ista opinio fuit diffusa tempore Moysis, sicut scriptura dixit : Non immolabunt de cætero suas viçtimas hædis aut hircis.* C'est le culte qui est proscri-

dans le Lévitique, c. 16, com. 7, & dans le Deutéronome, c. 32, Comment. 17. (*Selden Prolegomen.* p. 37).

Explication de
la chimere.

La même Constellation porte aussi en astronomie le nom de Bellerophon, comme on le voit dans Cæsius, & c'est par elle en effet que l'on peut expliquer l'histoire de Bellerophon ou du génie folaire dont le triomphe est au solstice d'été au lever de Pégase. La Chimere est un monstre astronomique, tel que le Tricephale dont nous avons donné l'explication, & composé sur le même principe de la Chevre & du Serpent, dont les levers Héliques annoncerent le printemps & l'automne, unis au Lion, signe solstitial.

Quant au Scorpion qui figure dans cette Fable, c'est celui que nous avons vu dans le monument de Mithras, & qui dévore les testicules du Taureau équinoxial. C'est le même qui fait périr Orion; c'est lui qui fait mourir Canopus, étoile du gouvernail du vaisseau d'Osiris, ou allégoriquement pilote de ce vaisseau; c'est à l'entrée du soleil au dix-septième degré de ce Scorpion que les Egyptiens fixoient l'époque de la mort d'Osiris: c'est lui qui dans l'Edda figure à côté du Serpent & du Loup Feuris, qui ont pour sœur Héla ou la mort, & dévorent le soleil. Ces monstres sont de la famille de Phorbante ou Phorbante, nom du Serpente en astronomie, Constellation placée au-dessus du Scorpion, & qui se levoit avec le soleil à l'entrée de l'automne. Le Loup est sous le Scorpion, & le Dragon des Hespérides se leve aussi avec lui. Dans le Zend-Avesta (tom. II, pag. 157), on dit: lorsque l'envie court sur la terre, que la mort court sur la terre; que l'impur Aschmog ou Ahriman court sur la terre; que le Dew qui affoiblit l'homme court sur la terre; que celui qui prend la forme de la Couleuvre court sur la terre; ou celui qui prend la forme du Loup court sur la terre; lorsque le vent violent du Nord court sur la terre, & qu'il porte l'anéantissement: si les Dews qui prennent la forme de la Couleuvre me frappent, &c. On voit tant de traits de ressemblance entre ces Théogonies, & tant de rapport avec le ciel & les

autres génies, qu'on ne peut pas douter qu'elles n'aient une filiation commune. J'ai tout lieu de penser que les peuples du Nord ont reçu cette Théologie des peuples qui habitoient entre la mer Caspienne & la mer Noire, jusqu'au mont Caucafé, & des grands Empires qui s'étendoient le long de l'Araxe, du Tigre & de l'Euphrate.

Le culte des animaux étant une des choses les plus extraordinaires, est aussi l'une des plus propres à constater l'avantage de mes explications; je vais donc montrer l'origine du culte du Poisson, l'un de ceux qui prouvent de la manière la plus frappante l'allégorie astronomique. Lorsque le solstice d'été répondoit aux premiers degrés du Lion, le jour du solstice fut observé & célébré chez les Syriens & les Egyptiens, comme l'époque la plus importante pour le cultivateur. En Egypte, c'étoit l'instant où le Nil sortoit de son lit pour répandre ses eaux bienfaisantes, & engraisser les campagnes par ce limon précieux qui contenoit le germe de leur fécondité. En Syrie, la terre couverte de moissons trouvoit dans le soleil cette force active qui mûrit les récoltes, & l'épi jaunissant alloit tomber sous la faux du Laboureur. Ce moment si désiré étoit annoncé dans les cieux par le lever ou le coucher de quelque belle étoile: c'étoit-là le messager de la Divinité, le génie avant-coureur qui, par son apparition ou sa retraite, avertissoit l'homme de l'action puissante du ciel sur la terre, & guidoit en quelque sorte la marche de la nature.

La belle étoile du grand Chien, Sirius ou la Canicule, fit long-temps cette fonction; & son symbole vivant, le Chien, fut consacré dans les temples. Mais bientôt la précession des équinoxes éloignant Sirius du solstice, il fallut se servir d'une autre Constellation. Le Poisson austral devint une indication plus précise, & remplaça le Mercure Anubis. Il devint pour les Syriens, qui moissonnoient à la fin de Juin, le génie des bleds; & ils lui donnerent le nom de Dagon, qui signifie le Dieu des bleds, suivant Philon, interprete de Sanchoniaton: $\Delta\alpha\gamma\omega\nu$ ὁ ἑστὶ Σιτωῦ. Tel est le sens que Philon de Biblos donne

Fable du Poisson.

à ce nom. J'avois d'abord cru que ce mot pouvoit venir de *Dag*, qui signifie Poisson dans cette langue ; mais l'interprétation de Philon, & la fonction de génie des moissons que remplissoit Fomalhaut *, m'a fait préférer l'éty-mologie de *Siton*, d'autant plus que Sanchoniaton ajoute que Dagon avoit trouvé le Bled. La Théogonie phénicienne comptoit Dagon pour un des quatre fils du ciel, ou d'Uranus, né de son mariage avec la terre ou γη. On sent qu'une pareille filiation convient parfaitement à une étoile, & que l'action du ciel sur la terre, a produit le mariage allégorique, dont Dagon est le fruit. Le Bootes, ou Atlas, Béthula ou la Vierge, Crone ou Persée, sont ses trois autres frères, tous fils du ciel, ou étoiles.

En suivant le principe que j'établis, que les Constellations qui avoient rapport aux saisons & auxquelles on pouvoit attribuer quelque influence sur la terre, ont dû être consacrées ; le Poisson austral a dû être honoré en Syrie, & vraisemblablement, il est le génie du bled, connu sous le nom de Dagon ; mais c'est trop peu de dire qu'il a dû être honoré en Syrie, puisque nous savons qu'il l'a effectivement été. Voici ce qu'en dit Hyginus d'après le témoignage d'Hygesias : *Hic videtur ore aquam excipere à signo aquario, qui laborantem quondam Isim servasse dicitur : pro quo beneficio simulacrum Piscis & ejus filiorum inter astra constituit. Itaque Syri complures pisces non esitant, & eorum simulacra aurata pro diis penatibus colunt ; & Ovide (Fast. Liv. II, vers. 472) :*

*Indè nefas ducunt genus hoc imponere mensis,
Nec violant timidi piscibus ora Syri.*

Voilà donc le Poisson austral mis aux nombres des Dieux Pénates des Syriens, & sa statue enduite d'une légère

* Fomalhaut est le nom de la plus belle étoile de cette Constellation ; Phom en Arabe signifie bouche ; Al est l'article ; & Haut signifie Poisson, ainsi Fomalhaut est la bouche du Poisson, parce que cette étoile fait effectivement partie de la bouche du Poisson austral.

couche d'or, symbole des étoiles, proposée à l'adoration des peuples. Après l'observation que nous avons faite sur la fonction d'étoile des moissons & de génie de l'année, qui souvent a commencé au solstice d'été; on sent aisément combien cette Constellation a dû être observée, & quel rôle important elle joue dans la religion des adorateurs de l'ame de la nature, du soleil, de la lune, & de la l'année déifiée chez les anciens peuples.

Passons en Egypte, où la terre semble suivre d'autres loix que par-tout ailleurs; mais où les aspects célestes sont à-peu près les mêmes qu'en Syrie. Nous y trouverons le culte du Poisson également établi; & les raisons que les Prêtres nous donnent de ce culte prouvent que c'est le Fomalhaut, ou le Poisson austral qu'on y adoroit. Ce ne sera point ici le génie des bleds qu'on honorera dans l'étoile du solstice, mais l'astre du Nil, le génie des eaux, & le signe avant-coureur de l'année & du débordement. Voici ce que nous dit Plutarque du Phagre, Poisson sacré chez les Egyptiens. Les habitans de Syenne honorent le Phagre, parce qu'il leur apparoît au moment du débordement, & sa vue est pour eux l'annonce agréable d'une crue d'eau qu'ils désirent. *Videtur enim unà cum Nilo apparere: ejusque exoptatum incrementum conspectus ipse nuntiare.*

On sent assez que ce passage pris à la lettre n'offre qu'une Fable absurde, & qu'il seroit ridicule de croire qu'un Poisson sortît de la mer tous les ans, pour annoncer au peuple Egyptien le débordement du Nil. Mais, considéré comme allégorie astronomique, il présente une idée simple, & une expression toute naturelle de l'écriture hiéroglyphique des Egyptiens. Ce n'étoit donc point un Poisson réel qui rendoit ce service officieux au peuple Egyptien, & à qui on attribuoit la fonction de génie bienfaisant; c'est au Poisson céleste que s'adressoient ces hommages; c'est lui que l'on consacra dans le temple de la nature élevé à Sais, à côté de l'Epervier & l'Hippopotame, qui firent la même fonction de Constellations solsticiales.

Le coucher de l'Aigle arrive lorsque le soleil est vers

la fin du Cancer ; & son lever , quand le soleil est à la fin du Capricorne , & il avoit beaucoup de rapport avec les termes de la course du soleil , & les portes des Dieux : aussi le Zend-Avesta (tom. II , p. 388) , dit-il que l'Aigle a été placé gardien aux deux portes du monde ; ainsi l'Aigle étoit consacré avec le Poisson.

Le Poisson sacré prit différens noms ; celui de Phagre , d'Oxyrinque , de Lépidote , & d'Oannes ; parce que l'espece de Poisson consacrée au génie ne fut pas la même dans toutes les Dynasties. C'est ainsi qu'on avoit consacré le Chien , en général , à Sirius , sans qu'on se soit fait , ce semble , une loi de consacrer par - tout la même espece de Chien.

D'abord il paroît que l'Oxyrinque fut , comme le Phagre , représentatif du Poisson céleste Fomalhaut. Le nom de Poisson Oxyrinque signifie le Poisson au nez pointu ou à la tête éfilée. Les peuples de la Dynastie d'Oxyrinque , nous dit Plutarque , adorent le Poisson Oxyrinque , ainsi appelé , à cause de la forme éfilée de sa tête *acuto rostro*. Or , c'est sous cette forme que le Poisson austral est représenté dans le Zodiaque des Indiens , qu'on peut conjecturer avoir une origine commune avec celui d'Egypte , par la grande ressemblance des animaux symboliques tracés dans le Zodiaque de ces deux peuples. Ce Zodiaque est imprimé dans les *Transactions Philosophiques* de 1772 (pag. 353) , & dans le premier volume de l'histoire de l'Astronomie de M. Bailly. Les Indiens le placent , comme dans nos sphaeres , sous le ventre du Capricorne ; car , quoique le Poisson austral semble tenir à la Constellation du Verseau , cependant il se reploie sous le Capricorne , & fait partie de cette division. Ce monument des Indiens remonte à la plus haute antiquité , puisque le point équinoxial y est fixé aux Gemeaux. Ainsi il paroît qu'à cette époque l'Oxyrinque étoit l'espece particuliere de Poisson qu'on avoit peinte à l'extrémité de l'eau du Verseau (*Kirker, Ædip* , tome II , pag. 201.)

Le culte rendu au Lépidote se rapportoit également à l'étoile du Nil & au génie avant-coureur des eaux. Hérodote , parlant de ce Poisson respecté des Egyptiens ,
nous

nous dit qu'il étoit consacré au Nil : *Arbitrantur etiam sacrum esse ex omnibus piscibus lepidotum & anguillam. Hos pisces aiunt sacros Nili esse.* On voit, par ce que nous avons dit du Poisson austral, pourquoi le culte du Lépidote étoit relatif au Nil, plutôt qu'au soleil ou à la terre. Quant à l'autre Poisson *Anguilla*, en grec *Εγχελος*, c'étoit vraisemblablement le symbole de la Constellation de l'Hydre, dont le lever héliaque annonçoit aussi le commencement du débordement. Le nom d'*Εγχελος* est encore donné aujourd'hui au Serpent céleste ; & la Constellation de l'Hydre avoit un rapport si direct au Nil, qu'elle en portoit même le nom chez les Egyptiens, suivant le témoignage de Théon. L'image de l'Oxyrinque & du Nil étoient unies dans la sphère Egyptienne dans la case du Verseau. *Kirker, Œdip. tom. II, part. 2, p. 201.*

Ainsi on peut croire que la diversité des noms d'Oxyrinque, de Lépidote & de Phagre, donnés aux Poissons honorés en Egypte, ne vient que de la diversité de l'espèce de Poisson consacré au génie unique, au Poisson céleste. Plutarque même, confirme ce soupçon en les réunissant tous trois dans une même Fable, & leur attribuant indistinctement la même fonction du génie qui avoit dévoré les testicules d'Osiris. Effectivement on disoit que les parties génitales d'Osiris avoient été jettées dans le Nil, & qu'un de ces Poissons les avoit englouties. Voici quel me semble être le sens de cette Fable. La force végétative en Egypte sembloit suspendre son action au solstice d'été. La terre inondée par les eaux du Nil cessoit de produire ; mais le germe de la fertilité restoit dans les eaux qui couvroient les campagnes. Osiris mort, avoit donc laissé dans le Nil le germe de la fécondité : c'est la même idée qui se retrouve dans les Fables grecques ; mais appliquée à un climat où la nature suit un ordre différent de celui de l'Egypte. On voit Uranus, ou le ciel, qui cesse de contribuer aux productions de la terre en automne, mais dont la vertu productive se conserve dans les pluies de l'hiver, & se développant au

printemps, fait sortir du sein des eaux la Déesse de la génération, Vénus Néomenie de l'équinoxe alors au Taureau : peut-être aussi est-ce son coucher d'automne.

Porphyre (*de Antro Nympharum*, pag. 118), donne à-peu-près la même explication que nous sur la castration de Saturne, & la naissance de Vénus : *Cœlum coeundi desiderio in terram descendentem Saturnus exsecat.. Saturnus enim, ejusque orbis primus est eorum, qui contra cœlum moventur. Descendunt autem tam à cœlo, quam à stellis errantibus virtutes quædam; sed cœli virtutes Saturnus, Saturni Jupiter exceptit... Concurrit autem aqua ad generationem... Lunam quoque generationis Præsidentem Apem vocant, quam & alio nomine Taurum dixerunt: & exaltatio lunæ est Taurus; & plus bas il dit de ce Taureau, où arrive la néomenie, qu'il est l'auteur & le chef de la production & de la génération. C'est ainsi que Virgile suppose qu'au printemps l'Æther, ou le ciel : *Conjugis in gremium descendit*. Lucien, *de dea Syriâ*, appelle aussi Vénus, *causam illam atque naturam principia & semina omnium ex humido præbentem*.*

On dût donc regarder le Poisson céleste comme le dépositaire du principe de la fécondité, puisqu'il annonçoit en Egypte deux époques importantes, le solstice d'été, commencement du débordement, & ensuite par son coucher héliaque, le commencement de la reproduction du bled sur la fin de l'automne, lorsque le soleil parcouroit les derniers degrés du Sagittaire.

Ælien rapporte, que les Egyptiens qui habitoient la préfecture d'Oxyrinque avoient tant de vénération pour le Poisson Oxyrinque, qu'ils n'osoient pêcher aucuns Poissons, de crainte de nuire à celui-là, & de l'envelopper dans leurs filets. Ils prétendoient qu'il étoit né des blessures & du sang d'Osiris.

Ælien place l'histoire de ce Poisson sacré à la suite de celle du Chien, qu'il dit avoir été consacré à Sirius, ou à l'étoile qui annonçoit à l'Egypte le débordement de son fleuve. Le même motif dût établir le culte des Poissons

en l'honneur du Poisson austral, qui, peu de temps après, fit la même fonction d'étoile du Nil, que ne pouvoit plus faire Sirius.

Strabon nous dit qu'il étoit, ainsi que le Lépidote, en vénération dans toute l'Égypte; mais qu'il recevoit un culte spécial dans la Dynastie à laquelle il avoit donné son nom, & qu'il avoit un temple dans la ville d'Oxyrinque.

Nous retrouvons aussi le poisson consacré dans le temple de Minerve à Sais. On y avoit tracé cinq figures hiéroglyphiques, un enfant & un vieillard, un Epervier, un Hippopotame & un Poisson. Ces symboles étoient vraisemblablement relatifs à l'année solstiviale, qui commençoit autrefois au lever de Sirius; ce qui fit dire à l'Isis Égyptienne, celle qui, suivant Hor-Apollo, désignoit l'année: *Ego sum quæ in sidere canis exorior. Sirius* ne fut pas longtemps une annonce exacte du solstice; le coucher de l'Aigle, c'étoit en Égypte un Epervier; celui du Fomalhaut, & le lever de Pegase, Cheval fluviatile, servirent successivement à déterminer le solstice d'une manière plus précise. Dans le Planisphere de Bianchini, c'est un Cheval, fort semblable à l'Hippopotame, qui répond au signe du Lion. Mais parmi ces Constellations, les unes paroissent au levant, les autres au couchant, l'une le matin, l'autre le soir. L'enfant & le vieillard, symboles usités chez les anciens pour peindre le levant* & le couchant, déterminoient le lieu des Constellations, & fixoient le sens des trois emblèmes astronomiques. Le Poisson céleste avoit sur les autres caractères de l'Écriture sacrée, l'avantage de déterminer le solstice par son lever du soir, & son coucher du matin, le même jour. La durée de son apparition mesuroit celle de la plus courte nuit de l'année; il se levoit au moment où le crépuscule affoibli permettoit aux étoiles de paroître, & descendoit sous l'horizon aux

* *Neque putant solem infantem recens natum è loto emerfisse, sed sic ortum solis pingunt.* Plutarque (de *Iside*, pag. 355).

premiers rayons du jour. La plupart des autres génies ne marquoient une époque astronomique que par un lever ou un coucher ; le Poisson austral la fixoit par ce double phénomène. Il paroïssoit en quelque sorte fait pour annoncer au peuple Egyptien le débordement du Nil. Si l'astre du jour l'avoit vu disparoître le matin, le soir il sortoit le premier des flots de la mer Rouge ; & cette circonstance singulière de la retraite & du retour du génie qui guidoit la marche de la nuit, donna lieu à la Fable du Mercure Oannes, animal amphibie, qui avoit des pieds & une voix d'homme, une queue de Poisson. Il venoit, nous dit la Fable, pendant la nuit à Memphis, & le soir se retrouvoit encore à la mer Rouge, & répétoit tous les jours la même course. Il avoit instruit les Egyptiens, & ils tenoient de lui leur Astronomie & plusieurs autres sciences. D'après la fonction de génie de l'année, d'étoile du Nil, & d'astre avant-coureur des eaux que fit Oannes, il n'est pas étonnant que les Egyptiens lui aient fait honneur de leurs connoissances, comme ils en faisoient honneur à Sirius, le Mercure Anubis, au Mercure Persée, génies de l'équinoxe de printemps.

Son retour à la mer Rouge vers laquelle il revenoit chaque soir, s'explique fort simplement par son retour à l'Orient de l'Égypte & à la mer Erythrée, d'où il sembloit sortir le soir après avoir disparu le matin au couchant. Le Fomalhaut se levoit au Sud-Est de l'Égypte avec environ 50 degrés d'amplitude, & par conséquent au même point de l'horizon, où l'habitant de Memphis plaçoit la mer Rouge. Il seroit d'autant plus difficile de donner de la réalité à cette tradition, qu'il n'y a pas de fleuve qui forme une communication entre Memphis & la mer Rouge.

On observera que l'Oxyrinque dont nous avons montré l'indentité avec le Poisson austral, & par conséquent avec l'Oannes ou le Mercure du solstice, étoit, au rapport d'Ælien, un Poisson de la mer Rouge, où se leve Fomalhaut. On a vu ci-dessus que Dagon étoit aussi ce Poisson ; or, l'indentité de l'Oannes & du fameux Da-

gon, ou Dieu Poisson des Phéniciens, qui résulte de mon système, est attestée par Syncelle lui-même: il dit que l'Oannes s'appelloit Odacon; c'est une union de l'article grec *ó* & de *δαγων*, prononcé *δακων*. C'est donc *ó δαγων*, & non pas *ο δακων*, qu'il faut lire; mais rien de plus ordinaire que ces altérations de mots étrangers. J'ignore si le nom d'Oen & d'Oannes qu'on lui a donné, étoit le nom d'un Poisson, ou une dénomination générale appliquée aux génies des quatre saisons. Il est certain qu'on parle de quatre Oannes, auxquels on donnoit le nom d'*Annedotes*, & qui paroissoient *in Conversione sæculi*, disoient les anciens. Or, on fait que ce mot *conversio sæculi*, ou *anni*, désignoit les tropiques, & même les équinoxes, & que les changemens qui s'opéroient dans la nature à ces quatre points, les firent appeller tropiques

*Quæ Tropica appellant, quod in illis quatuor anni
Tempora vertuntur signis, nodosque resolvunt,
Indicantque novas operum, rerumque figuras.*

Manil. Liv. III, vers. 621.

Cette tradition sur les quatre génies équinoxiaux & solstitiaux, se trouve par-tout: Sanchoniaton, dans la Théologie Phénicienne, donne à Uranus ou au ciel quatre enfans, ou quatre génies étoiles, suivant notre système. Chez les Chinois, Jao enseigne à ses Astronomes les moyens de déterminer les solstices & les équinoxes, & pour cela il désigne quatre étoiles, une desquelles est l'astre *Ho*, que je soupçonne être notre Poisson austral. Les Arabes l'appellent encore *Haut*, nom du Poisson dans cette langue. En Perse, ce sont quatre étoiles qui président aux quatre points cardinaux de la sphere, *Tascheter* à l'Est, *Satevis* à l'Ouest, *Venant* au Midi, & *Haftorang* au Nord. Ces quatre points cardinaux n'étoient que les tropiques & les solstices, comme l'a très-bien observé M. Bailly. Ces astres étoient les génies des quatre saisons. En Egypte, au lieu de quatre étoiles, on nomme quatre animaux symboliques, qui sont encore dans nos Constellations, & qui fixoient alors les quatre points cardinaux de la course

annuelle du soleil. C'étoient, dit saint Clément, quatre caractères de l'Écriture sacrée, & ils désignoient les solstices & les équinoxes. Il en dût être de même des quatre Oannes des Caldéens, qui paroissent *in conversione sæculi*, ou *anni*; Job parle aussi de quatre astres, qui ne font rien autre chose que les quatre étoiles qui présidoient aux quatre points cardinaux de la sphere. Mais qu'il y ait eu quatre Oannes, ou un seul, on voit toujours le Poisson austral jouer le principal rôle; c'est ce Poisson dans lequel l'ame du monde, où Vischnou place le siege de sa puissance dans sa troisieme Métamorphose; il y prend le nom de Mach-autar, & tue le monstre Bennenaser, ou l'Ourse céleste, appelée Bennenasch, au moment où la Déesse Bauni (ou la Vierge céleste), va au bain, c'est-à-dire, descend au sein des flots; ce qui arrive au lever du Poisson austral, lorsque l'Ourse passe au méridien inférieur. Cette Métamorphose est dans la Chine illustrée de Kirker (pag. 158).

Ce même Poisson dût être observé aux environs du solstice d'hiver. Il disparoissoit dans les rayons solaires, lorsque le soleil approchoit du Capricorne, & ne reparoissoit que lorsque le soleil étoit arrivé au milieu des Poissons, & restoit ainsi absorbé dans les flots de lumiere, pendant les trois mois pluvieux des régions tempérées.

Je ne suivrai pas dans tous ses détails l'explication des Fables faites sur le Poisson austral, & de toutes les Divinités & de tous les génies, en apparence différens, à qui cette seule Constellation a donné naissance; je crois en avoir assez dit pour donner une idée abrégée de la marche que j'ai suivie, & du génie des Orientaux dans leurs Fables, & leur Théologie. C'est une des preuves les plus frappantes de l'allégorie qui avoit engendré ce culte des animaux; on pourroit soupçonner que le culte du Taureau avoit été occasionné par l'utilité de cet animal dans l'agriculture; mais le culte du Poisson suffit bien pour détruire la conjecture, & prouver que c'étoit l'ame du monde incarnée en Taureau, ou agissante sous ce signe.

Ainsi j'ai prouvé que les Divinités du ciel, telles qu'Hercule & Bacchus, ont été imaginées d'après les astres, & que les animaux que l'antiquité révéroit se trouvent encore n'être que les emblèmes des étoiles. Il me reste à examiner les Divinités infernales; on fera surpris de voir comment elles s'accordent avec mes principes, & il sera enfin prouvé que presque tout ce que les Païens ont adoré dans le ciel, sur la terre & dans les enfers, se trouve également dans les Constellations.

PLUTON ne doit être, dans mon système, qu'une forme particulière de l'ame du monde & de l'esprit moteur des spheres, considérée au temps où commence le regne de la nuit, & lorsque le soleil va porter la vie & la lumiere dans l'hémisphere méridional. Il doit donc être peint avec les attributs des Constellations qui fixent ce point important de l'année astronomique & de l'année rurale, c'est-à-dire, que Pluton doit se trouver dans les limites équinoxiales d'automne: nous allons d'abord faire voir que cette idée de Pluton que nous présentons comme un corollaire de notre système général, étoit effectivement celle que les anciens avoient de cette divinité.

Les Stoïciens regardoient Pluton comme le génie qui présidoit à la matiere & à la faculté génératrice dont elle est susceptible « *Terrena autem vis omnis atque natura Diti patri dedicata est quia recidunt omnia in terras, & orientur à terris* » (Cicero de Nat. Deorum, Liv. II, c. 26). Il étoit dans l'ancienne Théologie le même que Jupiter, que Macrobe dit être l'ame du monde. *Juxta Theologos Jupiter est mundi anima* (Somn. Scip.). Hermes in Asclepio, l'appelle *Plutonium Jupiter*, & l'hymne d'Orphée ξανχ^{σοει}. On distinguoit Pluton du Jupiter céleste par le surnom de *Chthonius* ou de *Terrestris*, & par celui de *Jupiter infernus*, parce qu'il exerçoit son empire sur l'hémisphere inférieur, & dans la partie du ciel enfoncée sous la terre. Ceux qui ont confondu l'intelligence solaire avec le soleil même, ame visible de l'Univers, ont toujours regardé Pluton comme le soleil des signes inférieurs, ou des signes d'hiver. C'est le sentiment de Porphyre dans

Explication des
Divinités inferna-
les.

Eusebe (*Præparat. Evang.*, Lib. III, c. 11). « *Per Plu-*
 » *tonem intelligi volebant solem qui circa solstitium hyemale*
 » *sub terras commeans, latentem & ignotum orbem circum-*
 » *eundo peragrat* ». L'oracle de Claros dit qu'on don-
 noit à Yao, ou au Dieu suprême le nom de Jupiter, au
 printemps, & de Pluton pendant l'hiver :

Dic

Deorum omnium supremum esse Jao, quem

Hyeme Orcum dicunt, ineunte vere Jovem.

Macrob. Sat. Liv. I, ch. 18.

Ce nom Yao, est celui de l'ame des spheres, & du
 génie du premier mobile ou du premier ciel (*Epiphan.*,
 c. 26) *in primo cælo esse Yao principem*. Macrobe confirme
 également par les vers d'Orphée cette diversité de noms
 donnés à l'être unique dans les différentes saisons de
 l'année; chez lui Jupiter, Bacchus, Pluton désignent le
 même être, le soleil visible, & dans mon système, l'ame
 du soleil & de l'Univers entier, ce *spiritus unus* qui se
 métamorphose en plusieurs manieres pendant une révolu-
 tion solaire, & prend les attributs des astres dans lesquels
 il voyage. Pluton est appelé le Jupiter noir, dans Silius
Italicus, Liv. VIII.

Après l'avoir considéré sous son nom connu de Grecs
 & des Romains, considérons-le sous des noms étrangers,
 & nous verrons que les Dieux avec lesquels les Grecs &
 les Romains l'ont identifié, présentent tous la même
 idée que celle que nous donnons ici de Pluton. Plutarque
 & plusieurs autres Savans disent qu'il est le même que
 le fameux Sarapis des Egyptiens (*Julian imperat. orat. 4,*
& Plutarq., de Isid., pag. 361) : *Neque verò Sarapis alius*
quàm Pluto. Il en est de même de S. Clément (*in pro-*
trept. edit Græc. Commelin., pag. 14). Tous ces auteurs
 l'appellent Sarap, mais Sarapis, suivant Philocorus, *erat*
nomen ejus qui universum ordinat atque ornat. Il est vrai
 que Plutarque rejette le sentiment de ce Savant; mais ce
 n'est que l'étymologie qu'il blâme, & qui ne vaut rien,
 non

non plus que celle de Plutarque, comme nous le verrons bientôt. Du reste, il admet l'idée théologique, puisqu'il convient plus bas qu'on peut le regarder comme le principe du mouvement universel de la nature, ce qu'étoit effectivement Pluton, ou l'ame du monde métamorphosée en serpent, *Sarap*, en langue Chaldéenne. Plutarque convient lui-même que ce nom n'est point d'origine Grecque (*de Iside*, pag. 376). C'est le même serpent dont on supposoit dans les mystères que Jupiter avoit pris la forme pour s'unir à Proserpine, & c'est ainsi qu'on doit expliquer ce que dit Plutarque de Sarapis qu'il est le même qu'Osiris ou l'ame du monde, mais Osiris lorsqu'il a subi sa métamorphose. « *præstat autem Osirim cum Baccho eumdem facere, & cum Osiride Sarapim, sic dictum postquam naturam mutavit* ». On verra bientôt que Jupiter étoit Taureau avant de devenir serpent, comme Osiris & Bacchus étoient peints avec les attributs du Taureau, avant de se métamorphoser en Sarap ou Dieu serpent. D'autres disoient qu'Apis mort étoit devenu Sarapis. « *Nymphodorus ait Apim Taurum mortuum Sarapim fuisse appellatum* (*Lylio Giradi*, pag. 191). Ce qui est vrai, puisque le coucher du Taureau Apis fait naître Sarapis. S. Augustin dit aussi : « *His temporibus rex Argivorum Apis navibus transvectus in Ægyptum, cum ibi mortuus fuisset, factus est Sarapis, omnium maximus Ægyptiorum Deus* (*de Civitate Dei*, Liv. XVIII).

Les peuples du Nord ont le Dieu blanc & le Dieu noir qui est le Roi des enfers : Plutarque nous représente le Pluton des Grecs sous les mêmes traits que l'Arhiman des Perses, ou le génie qui présidoit aux six signes inférieurs dans la sphere. Or on a vu ci-devant qu'Arhiman n'est que l'astre génie qui préside à l'empire de la nuit qui s'étend depuis l'équinoxe d'automne, jusqu'à celui de printemps, ou à l'hémisphere inférieur. Ce qu'Oromase & Arhiman étoient dans la Théologie des Perses, Jupiter & Pluton l'étoient dans celle des Grecs : « *Bonam partem Jovi Olympio, malam Diti averrunco Græci assignant* (*Plut.*) ». Et Diogène Laerce dit que Pluton est le

même qu'Arhiman chez les Perses : « *Duo juxtà illos esse*
 » *principia... Bonum Dæmonem & malum, alterum ex iis*
 » *Jovem & Oromasdem, alterum Plutonem & Arimanium*
 » *dici (Proëm. pag. 6)* », Hesy chius confond aussi Arhi-
 man avec Pluton. Ce que nous avons dit du génie de la
 nuit, d'Arhiman considéré comme collègue d'Oromaze
 dans l'administration de l'Univers, où l'un préside à la
 lumière & l'autre aux ténèbres, doit s'appliquer au par-
 tage fait entre Jupiter & Pluton, l'un Roi du ciel supé-
 rieur, l'autre de l'inférieur.

Ces deux principes que l'on trouve dans toutes les re-
 ligions païennes sont deux formes opposées du même
 être, & ne sont différens l'un de l'autre que par la nature
 des opérations dont ils sont agens, & de la force dont
 ils sont dépositaires. Considérés comme astres & génies,
 ils sont distingués, & même opposés dans leur nature &
 leurs fonctions; mais sous un autre rapport, ils ne sont
 que la force unique qui meut la nature, crée, conserve
 & détruit, & n'est divisée que dans ses agens visibles.

Proclus exprime très-bien cette idée théologique sur les
 formes variées & souvent opposées que prend l'être unique
 lorsqu'on le considère dans le monde, ou l'ordre des gé-
 nies dépositaires d'une portion de la force universelle :
 « *Immutari videntur Dii, cum idem numen juxtà diversos*
 » *ordines & gradus ad extremum usque procedit, multiplicans*
 » *se ipsum, & in subjectas administrationes descendens. Ete-*
 » *nim numen hoc modo videtur mutari in eam formam in quam*
 » *progrediens supernè descendit. Ità Apollinem accipitri simi-*
 » *lem dicunt, ibidi Mercurium, infimos ipsorum & magis*
 » *dæmonios gradus indicando, in quos à superioribus pro-*
 » *cedunt* ». Ce passage est vrai, lorsqu'on l'applique aux
 animaux célestes, ou aux astres génies dans lesquels l'ame
 du monde & du premier mobile fixe une portion de la
 force de l'Univers & de l'harmonie céleste, dont l'action sur
 la terre étoit censée tout produire. Cette vérité est con-
 firmée par Martianus Capella dans la belle Hymne qu'il
 adresse à l'ame du monde, ou à l'intelligence myrionime
 émanée du pere.

Ignoti vis celsa patris, vel prima propago
Ultrâ mundanum fas est cui cernere patrem
Et magnum spectare Deum, cui circulus Æthræ
Paret, & immensis moderaris raptibus orbis
Te Serapim Nilus, Memphis veneratur Osirim :
Dissona sacra Mythram, ditemque ferumque Typhonem.
Atys pulcher item, curvi & puer almus aratri,
Ammon & arentis Lybies, & Biblus Adonis ;
Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.
Da, pater, æthereos mentis conscendere cætus,
Astrigerumque sacro sub nomine noscere cælum.

Il n'est pas difficile de reconnoître ici cette intelligence universelle qui gouverne la nature, & ce *Spiritus unus* qui anime toutes ses parties, & qui prend différentes formes & différens noms, *Osiris & Typhon* tout ensemble, *Oromaze & Arhiman*.

Sans notre Théorie il est impossible d'expliquer l'identité d'*osiris & de Typhon* ; mais lorsqu'on s'éleve au-dessus du monde des génies, & qu'on remonte vers la divinité suprême, toutes ces forces divisées rentrent dans l'unité qui les contient toutes & dont elles sont une portion & une émanation. C'est ainsi que dans la Théologie indienne, *Brama, Wischnou & Routren*, ne sont que des attributs & des démembremens d'une force unique, la souveraine puissance.

Les trois principes des Indiens, suivant M. le Gentil, ne sont que les attributs personifiés du premier être qu'ils admettent, & les enfans de la souveraine puissance qui crée, conserve & détruit (*Voyage aux Indes*, tom. I, pag. 154).

Selon les Indiens, dit M. Anquetil (tom. I, pag. 138), *Karta* ou le grand être, le seul Dieu souverain, le plus subtil des élémens, infiniment parfait, éternel, indépendant, la sublime puissance s'est transformé en trois figures humaines. La première, appelée *Roudra* ; la seconde *Vifchnou*, la troisième *Brouma* : il a rempli ces trois per-

200 ORIGINE DES CONSTELLATIONS

sonnes d'intelligence. En elles, il n'y a qu'une divinité qui est Karta : c'est par elles qu'il opere tout. Brouma est le créateur, Vischnou est le conservateur & entretient le bon ordre, Roudra est le destructeur. Le même auteur (tom. II, pag. 592) reconnoît que chez les Indiens Ormusd & Arhiman ne sont que des principes secondaires, actifs & producteurs : le premier bon par essence & source de tout bien : le second corrompu & auteur du mal qui partage la durée de 12000 ans.

Ces principes une fois établis, Pluton n'est qu'un Jupiter; mais un Jupiter d'automne & d'hiver, & qui préside sur la terre, entretient le feu végétatif qu'elle conserve encore dans ses entrailles, & pénètre toutes les parties de ce chaos, jusqu'à ce que le Dieu de la lumière vienne au printemps rendre à la nature son éclat & sa vigueur, & fasse éclore un nouveau monde encore caché dans les germes que la terre recele dans son sein. Comme Jupiter, il embrasse tout l'Univers, en pénètre toutes les parties, & semble incorporé avec le grand tout dont il est l'ame. C'est la peinture que Sarapis ou Pluton fait de lui-même, lorsqu'il répond par son oracle à ce Roi de Chypre qui lui demande quelle est sa nature : « Ma tête » est dans les cieus, la mer est mon ventre, la terre mes » pieds & le soleil mon œil (*Macr. Sat. Liv. 1, c. 20*) ». L'Écriture elle-même peint Dieu embrassant la nature, & aussi présent aux enfers qu'il l'est au ciel : « *Si ascendero in cœlum, tu illic es : si descendero in infernum, ades, &c.* (*Psal. 138*).

Ophiuchus répond à Pluton.

Cherchons maintenant dans les cieus quelle Constellation fournit à Pluton ses attributs. La première qui se présente à nos regards, c'est Ophiuchus & son Serpent, placés sur l'équinoxe d'automne, & dans lesquels l'ame du monde s'incarnoit, lorsque le soleil passoit dans l'hémisphere inférieur, & que par sa retraite il laissoit triompher la nuit sur le jour : comparons les attributs de Pluton & de Sarapis avec ceux de cette Constellation, & tâchons d'en appercevoir les rapports. D'abord l'étymologie est des plus favorables. Sarapis, en hébreu, est le

nom du Serpent & d'un Serpent de feu (*Buxtorf*, pag. 849), tel étoit le Serpent céleste. Le Serpent d'ailleurs étoit chez les Egyptiens une des formes de l'ame du monde qui pénètre toutes les parties de l'Univers, comme l'assure Horus Apollo (Liv. 1, c. 64) : « *Serpentem pingunt, qui est apud* »
» ipsos spiritus permeans omnes universi partes ».

On verra lorsque j'aurai occasion de parler d'*Esmun* ou d'*Esculape*, que ce Serpent symbolique est celui du Serpenteaire céleste. C'est le Serpent d'Ophion dont parle Eusebe : c'est celui qu'adoroient les Ophionites (*Epiph.*, c. 37), ce qui fit dire à l'empereur Adrien que les chrétiens adoroient Sarapis (*Flav. Vopis.*).

Secondement, non-seulement Sarapis est le nom oriental du Serpent; mais il est encore certain que le Serpent étoit l'attribut distinctif du Sarapis Egyptien & du Pluton grec, & qu'il étoit aussi étroitement uni à ces génies, qu'il l'est à l'Ophiuchus céleste. Plutarque (*de Iside*, pag. 362) nous dit que quand Ptolomée Soter fit apporter de Sinope la statue de Pluton, les Savans d'Alexandrie déclarerent qu'il étoit le même que Sarapis, & ils en jugerent par le Serpent & le Cerbere, attributs caractéristiques de ce Dieu. *A Dracone & Cerbero conjecturis ductis collegerunt: Plutonis esse simulacrum: allatus Alexandriam Sarapidis nomen, quo Ægyptii Plutonem afficiunt invenit.* Ainsi Sarapis en Egypte, & Pluton en Grece étoient la même divinité, & le Serpent symbolique étoit leur attribut distinctif, comme il est celui de l'*Esculape* céleste.

Pluton a, comme Sarapis, le boisseau sur la tête (*Montfaucon*, tom. I, pl. 37) & il est vieux; on voit souvent Pluton avec cette inscription *Jupiter Sarap.* (, *ib.* pl. 2).

J'ajouterai que plusieurs auteurs ont prétendu qu'il étoit le Dieu *Esculape* : « *Deum ipsum (Sarapidem) multi Æsculapium... quidam Osirim, antiquissimum illis gentibus* »
» numen, plerique Jovem, ut rerum omnium potentem, plu-
» rimi Ditem Patrem, insignibus quæ in ipso manifesta aut
» per ambages conjectant (*Tacite Hist.*, Liv. IV, c. 83 &
» 84) ». Ce que nous dit ici Tacite des différentes opi-

Esculape est aussi
Ophiuchus.

nions qu'on avoit sur le Sarapis Egyptien, ou le Jupiter de Sinope, est vrai dans notre systême. Il est Jupiter, ou l'ame du monde; mais *Jupiter terrestris & infernus*, c'est-à-dire, Pluton: il est Osiris, mais Osiris après sa métamorphose en Sarap; enfin il est l'Esculape des Grecs, symbole de l'Esculape céleste. C'est le Serpent fameux qui rendoit des oracles en Grèce & que Lucien dit être le Type vivant du Serpent qui est dans les Constellations (*de Astrol.* tom. I, p. 993): « *Etenim nec ipsa oracula ab arte astrologica* » *erant aliena... Et Draco sub tripode vocem edit, quoniam* » *inter stellas Draco conspicitur* ».

L'Esculape des anciens avoit pour attribut caractéristique, non-seulement, le Serpent, comme Pluton & Sarapis, mais encore le Chien symbolique de Sarapis. Il avoit son temple à Rome dans l'Isle du Tibre, & pour attributs le Dragon & le Chien: « *Quod is, uberibus Canis sit nutritus* (*Fest.*, c. 14) ».

Comme Esculape Sarapis étoit le Dieu de la santé, & on l'invoquoit dans les maladies; cette dernière fonction étoit celle du Dieu Esmun & Esculape, ou du Serpent céleste, considéré comme génie de l'équinoxe de printemps qu'il fixoit par son lever acronyque. Il est donc clair, d'après ce que nous venons de dire que l'Esculape barbu, le Sarapis & le Pluton étoient la même divinité, c'est-à-dire, l'ame du monde peinte avec les attributs du signe équinoxial d'automne & du génie solaire des signes inférieurs.

On trouve Esculape uni au soleil & à la lune, aux sphères de qui il présidoit (*Aniq. expliq.*, tom. I, part. 2, pl. 186, fig. 2), &, comme dans la sphere, il a l'autel à ses pieds. Macrobe nous dit que les anciens peignoient le soleil de printemps & celui d'automne sous des traits différens & des couleurs relatives au regne de la lumière & à celui des ténèbres. « *Ægyptii solis simulachra* » *pinnata fingunt, quibus color apud illos non unus est.* » *Alterum enim cœruleâ specie, alterum clarâ fingunt. Ex* » *his clarum superum, & cœruleum inferum vocant: inferi* » *autem nomen soli datur, cum in inferiore hemispherio, id* » *est, hiemalibus signis cursum suum peragit; superi, cum*

» *partem Zodiaci ambit æstivam* (Saturn. Liv. I, c. 19) ».

Ce soleil des signes inférieurs est, comme nous l'avons vu, ce que les anciens appelloient Pluton, & il étoit *cœruleus*. Dans notre système, c'est l'astre génie des signes inférieurs qui est Pluton; & cet astre génie est le Serpenteaire qui retient encore le nom de Cæsius & de Glaucus, mots, en grande partie, synonymes de *Cœruleus* (*Cœlum astron. poët.*, pag. 146 & 153). Il y a grande apparence que ces épithetes ne sont restées au Serpenteaire que parce qu'il étoit le génie *cœruleus* que peignoient les anciens pour désigner le passage du soleil aux signes inférieurs & l'empire de la nuit. Son Serpent s'appelle aussi *Serpens cœsii*, *id est, cœrulei*. C'est le même génie qui, Jupiter au printemps, nous dit l'oracle de Claros, étoit Pluton en hiver.

S. Clément d'Alexandrie (*in protreptico*, pag. 14 édit. gr.), dit des statues de Sarapis: « *Simulacra Sarapidis esse* » *colore cœruleo & nigricante* », ce qui annonce assez qu'il étoit le soleil, ou génie solaire des signes inférieurs, notre Esculape céleste *cœruleus*.

Les Egyptiens peignoient *colore cœruleo*, l'intelligence Demiourgique appelée Cneph (ou ténébreux), qui produisoit l'œuf orphique, comme le produit l'homme au Serpent, dont parle Athénagore, & que nous avons prouvé être l'Hercule Serpenteaire, ou l'Ophiuchus, placé sur l'équinoxe d'automne, & qui fixoit la fin du débordement, & le commencement du regne de la nuit. « *Ægypti* » *tii opificem, quem Cneph appellant, humanâ specie confi-* » *gurarunt, colore cœruleo, eoque nigricante, cingulum aut* » *sceptrum manu tenentem... Hunc porro Deum ovum ex* » *ore effudisse narrant... Ovum autem illud mundum inter-* » *pretantur* (Eusebe, *Præp. Evang.*, Liv. III, c. 11) ». Quelques auteurs prétendent que le Dieu Cneph étoit un Serpent, c'est-à-dire, qu'on a divisé un symbole astronomique composé de l'homme & de son Serpent, & que le passage d'Athénagoras présente unis, comme ils le sont dans le ciel. Le nom d'*Agatho-Dæmon*, ou de bon génie qu'on donnoit à ce Dieu uni au Serpent, ne forme

point ici une contradiction dans notre système. C'est l'épithete du génie du printemps : elle n'est pas plus extraordinaire que ce que dit Claudien de Pluton, *qui letum vitamque geris*, & que l'épithete de *Vitæ datrix*, donnée à Proserpine dans l'hymne d'Orphée : on a vu qu'il est appelé Jupiter au printemps, & Pluton en automne dans l'oracle de Claros. Enfin, il étoit comme Esculape, le Dieu de la vie & de la santé, mais au printemps. Ce Dieu Cneph, le grand Dieu de Thèbes en Egypte, étoit le fondateur de la Thèbes de Grèce, sous le nom de Cadmus, & le Serpent Agatho-Dæmon des Phéniciens. Il suffit, pour concilier tout cela, de distinguer ses deux levers, & sa double fonction de génie de printemps & d'automne. Aussi on trouve quelquefois Esculape sous la figure d'un jeune homme, quoique le plus souvent, comme l'observe Montfaucon, il soit représenté vieux dans les monumens qui nous restent, comme le sont Pluton & Sarapis : à Smyrne il y avoit un Esculape sans barbe.

Je soupçonne aussi qu'il est le Véjovis des anciens, qu'on peignoit avec l'arc d'Apollon & la Chevre à ses pieds, & que plusieurs auteurs disent être Pluton (*Lyllo Giraldi*, tom. I, pag. 85). Tel est le sentiment de Martianus Capella : Aulugelle (Liv. V, c. 12), le regarde également comme le *Dis Averruncus* des Grecs & des Romains, dont nous avons parlé plus haut. Il ajoute : « *Sagittas* » *tenet... Quâ propter eum Deum plerique Apollinem esse* » *dixerunt. Immolatur illi ritu humano capra, ejusque ani-* » *malis figmentum juxtâ simulacrum stat* ». Qu'on ait confondu ce Jupiter Esculape avec Apollon, cela n'est point étonnant. Il étoit un Apollon, mais le vieil Apollon. Macrobe prétend que l'Esculape des anciens étoit le même qu'Apollon : « *Æsculapium verò eundem esse atque Apol-* » *linem probatur, &c. (Saturn., Liv. I, c. 20)* ». S'il porte l'arc & les traits, c'est qu'il étoit le génie du Sagittaire, fixant par son lever héliaque le passage du soleil dans ce signe. Aussi dans le planisphere Egyptien du Pere Kirker, l'Empire d'Arueris ou du vieil Apollon est dans le Sagittaire ; & ce génie est un grand homme qui
coupe

ORIGINAL MANUSCRIPT

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in several paragraphs, but the characters are too light and blurry to be transcribed accurately.



coupe la tête à une Chevre, ce que nous avons expliqué plus haut par le lever d'Ophiuchus au coucher de la Chevre. Voilà pourquoi la Chevre étoit immolée au Vêjovis ou au Jupiter Averruncus dont parle Aulugelle. Montfaucon (tom. I, part. 2, pag. 284) observe que dans tous les monumens Esculape ressemble beaucoup à Jupiter. Dans la spherè orientale rapportée par Kirker (*Ædip.*, tom. II, part. 2, pag. 201) : « *intrà Sagittarii & Capricorni latitudinem* » *Ægyptii ponunt figuram hædi cornua tenentem, ponunt præterea Cynocephalum* ». On voit l'union du Chien à l'homme qui immole la Chevre. Dans l'antiquité expliquée de Montfaucon (tom. I, part. 2, pl. 188, fig. 6 & 10), on trouve une médaille de Pergame où on voit Esculape porté sur la main de deux Centaures, tels que le Sagittaire ou Chiron qui l'avoit élevé. Dans une autre médaille (tom. I, pl. 39), il est représenté monté sur un char que traînent des Centaures. C'est le coucher de la Chevre Amalthée qui est représenté par une femme qui tient la corne d'abondance, & que les chevaux de Pluton renversent dans l'enlèvement de Proserpine.

Quant au Chien qui accompagne le Sarapis Egyptien & le Pluton Grec, il étoit, avons-nous dit, également le compagnon d'Esculape : « *Æsculapii simulacrum, dit* » Pausanias, *ex auro & ebore à Trasymede Pario elaboratum fuit. Is in Throno sedebat virgam tenens in manu.* » *Suprà verò Draconis caput manum alteram habebat, cui etiam Canis assistere videbatur* ». C'est ainsi qu'on peignoit aussi Sarapis; & le Chien que nous voyons près d'eux, est le Chien céleste qui se couche au lever du Serpenteire, & fixe par cette apparence la même époque astronomique que le Serpenteire. Quelquefois le Chien étoit à triple tête ou étoit un composé monstrueux du Chien, du Lion & du Loup, & placé près du génie des enfers, il marquoit les trois points principaux de la spherè, le levant où étoit le Loup aux pieds d'Esculape ou de Sarapis, le couchant où étoit le Chien & le méridien, ou le point culminant de la spherè occupé par le Lion solstital. Cette dernière explication du Chien aux trois

Explication du
Chien à trois têtes.

têtes, m'a paru aussi vraie & aussi conforme au génie des prêtres astronomes que la première que nous avons donnée plus haut. Les Chiens, dans la Théologie ancienne, étoient symboles des équinoxes; & le Loup céleste lui-même placé aux pieds du Serpente s'appelle aussi *Canis ululans* (*Cæsius*, pag. 286). Les Sabins avoient leur Pluton Soranus qu'ils unissoient au Loup dans leurs Fables sur le Dis-pater ou Pluton (*Gyraldi*, pag. 189).

Plutarque (*de Isid.*, pag. 369) nous dit aussi que les Perses, en invoquant Pluton, versoient le sang d'un Loup dans un lieu où ne pénétoient jamais les rayons du soleil. Dans les Fables du Nord ou dans l'Edda, la mort, le Serpent & le Loup Feuris sont frères & enfans de Pharbante, nom du Serpente (*suivant Cæsius*, pag. 146). Tous ces traits rapprochés nous font reconnoître aisément que le Loup & le Chien qui accompagnent, soit Sarapis, soit Pluton, soit Esculape, ne sont qu'un emblème des Constellations, qui par leur coucher ou leur lever, déterminoient la même saison que le Serpente & formoient son cortège. La Chevre & le Chien dont le coucher presque simultanément fait naître l'Esculape, furent unis à ses statues, & aux Fables qu'on fit sur ce génie. Pausanias (Liv. II) dit qu'Esculape fut exposé en naissant. « *Et capellæ papillis nutritus, cujus custos gregis Canis* »
 » *comes erat. Aresthanes autem pastor dum Capram Canemque* »
 » *perquireret, cum eis infantem reperit, è cujus facie fulgor* »
 » *resplenduit. Hic veluti numen eum adoravit; atque ex eo* »
 » *Epidaurus tota Æsculapio est consecrata* ».

On a vu qu'Esculape étoit peint sur un trône ayant en main la verge, & près de lui le Serpent. Pindare donne également la verge à Pluton : on le voit souvent sur un trône; plusieurs même lui donnent des clefs, & le Serpent l'accompagne ou l'entortille toujours; enfin, comme Pluton & Sarapis, Esculape est représenté le boisseau sur la tête, comme on le voit dans Montfaucon (tom. I, part. 2, pl. 185, fig. 4 & 5, & tom. I, part. 1, pl. 37, fig. 1). Il a le Cerbere à trois têtes à ses côtés, il a aussi le Sceptre (fig. 3).

Esculape étoit la grande divinité de Memphis. S. Clé-

ment d'Alexandrie l'appelle le Dieu de Memphis : « *Æsculapium Memphitem* (Strom., Liv. I) ». Ammien Marcellin dit de Memphis qu'elle est fameuse par la présence d'Esculape : « *Præstans, & præsentia numinis Æsculapii clara* (Liv. 22, pag. 245) ». Mais Sarapis étoit honoré d'un culte particulier dans cette ville, & y avoit le temple le plus ancien : « *Apud Ægyptios, complura sunt Serapidis templa. Omnium clarissimum habent Alexandrini, antiquissimum Memphitici* (Pausanias in Atticis, pag. 42) ». Tacite qui nous dit que ce Dieu étoit Esculape, nous dit en même temps que son culte étoit venu de Memphis à Alexandrie : « *Sedem ex quâ transierit, Memphim perhibent, inclytam olim, & veteris Ægypti columen* (Hist., Liv. IV, c. 84) ». Eustathius parlant du Jupiter de Sinope (Sarapis & Pluton) lui donne l'épithete de Memphites (Notæ ad Dyon., Perieg., v. 255).

Le culte de Sarapis étoit uni à celui d'Isis, que Plutarque dit être la même que Proserpine : « *Neque verò Sarapis alius est quàm Pluto, aut Isis à Proserpinâ differt* », aussi voit-on des Isis unies au Serpent (Antiq. expl., Suppl., tom. II, après la pl. 43). Le culte d'Esculape étoit également uni à celui d'Isis chez les Grecs : Pausanias, dans ses Corinthiaques, nous dit qu'au port de Cenchrée étoit un temple consacré à Esculape & à Isis : « *Fanum dedicatum fuisse Æsculapio & Isidi* (pag. 114) ». Apulée qui nous décrit les mysteres de ce temple auxquels il fut initié (Liv. X & XI) au lieu d'Esculape, nomme Sarapis; d'où il est aisé de conclure, dit le savant Jablonski, le seul homme qui ait approché de la vérité, dans les rapports qu'il établit entre les Dieux anciens, que Sarapis & Esculape étoient la même divinité (Liv. V, c. 6, sect. 6). Il observe, d'après Elie (de animalib. Liv. XVI, c. 39) que du temps de Ptolomée Evergetes, on nourrissoit à Alexandrie un grand Sarap, ou Serpent dans le temple d'Esculape, & il conjecture avec beaucoup de raison, qu'il s'agit ici du superbe temple que les Ptolomées y avoient fait élever en l'honneur de Sarapis. Esculape lui-même n'étoit que ce Serpent : & Arnobe

(*contra gentes*, Liv. 7) le peint sous cette forme : « *Æsculapius Epidauro bonis Deus valetudinibus præsidens*, » & *Tiberinâ in insulâ constitutus.... Ex Epidauro quid est aliud allatum nisi magni agminis coluber.... Deus præstans, sanctus Deus Serpentis est formâ & circumscriptione finitus.... Non arbitramur evincere & obtinere vos posse Æsculapium illum fuisse Serpentem, nisi hunc colorem volueritis inducere, ut in anguem dicatis se convertisse Deum*, &c ». Nous verrons effectivement qu'Esculape n'est que la métamorphose de l'ame du monde en Serpent, lorsque nous expliquerons les amours de Jupiter & de Proserpine, qui ne sont autre chose que les amours de Pluton, ou du Jupiter Plutonium avec cette Déesse. Dans l'Antiquité expliquée (tom. II, part. 2, pl. 188, fig. 1 & 2), le Dieu d'Epidaure n'est qu'un Serpent : les Indiens ont leur Dieu Esculape qui est un Serpent à cinq têtes, & ils l'appellent (Manusc. de la Bibl. du Roi, n^o. 11) *Subremany*.

On donnoit à Esculape l'épithete d'Imuth, nom fort approchant de celui que Sanchoniaton donne à Pluton, qu'il appelle Muth ou la mort. C'est peut-être l'Emeth dont parle Jamblique : « *qui dux diis cœlestibus erat* ». Dans les fêtes de Proserpine qui se célébroient en automne, on célébroit, le huitieme jour, la fête d'Esculape & du Serpent d'Epidaure, & l'arrivée de ce Dieu génie du huitieme ciel ou du premier mobile (*Stobée, Eclog. Phys.* pag. 117).

Dans le *Raptus Proserpinæ*, l'on parle d'Ascalaphe ; qui de concert avec Pluton, trahit la Déesse, & l'oblige à rester six mois dans le Tartare, & qui en punition de cette indiscretion fut changé en hibou. On voit (*Montfaucon, Antiq. expl.*, tom. I, part. 2, pl. 187, fig. 3 & 4) dans les anciens monumens cet oiseau placé à côté d'Esculape comme on y trouve aussi le Coq : celui-ci est le symbole du matin, & l'autre celui du soir ; ils désignent deux levers différens de l'Esculape céleste, ou un lever & un coucher. Le Hibou étoit aussi bien le symbole de la nuit ou du crépuscule du soir, que le Coq l'emblème

du matin. Abnephius Arabe nous dit, « *quod noctua nuncia* » *fit numinis Hempheta quod est prima apud eos divinitas* ». C'est cet Hempheta qui produit l'œuf orphique.

Nous avons insisté sur les rapports qu'ont Pluton & Sarapis avec Esculape, & nous avons prouvé leur identité pour conclure que la Constellation de l'Esculape céleste dans laquelle les anciens plaçoient leur Dieu Esculape, fournit à l'ame du monde en automne les attributs du Serpent qui accompagne Sarapis & Pluton, ou plutôt que Sarapis & Pluton étant la même chose qu'Esculape, ils sont confondus avec lui dans l'Esculape céleste, & que ce ne sont que trois différentes dénominations du même Dieu. Aussi on voit souvent Sarapis ou Pluton avec une étoile sur la tête (*Supplément de Montfaucon, tom. II, après la planche 43*).

Nous trouverons souvent les mêmes Constellations chantées sous des noms différens par différens Poètes, chez différens peuples. La multiplicité des noms qu'elles conservent encore en est une preuve; & l'Esculape céleste est dans ce cas, parce qu'il dut être chanté plus qu'aucun autre, fixant par son lever acronyque l'équinoxe de printemps, & par son lever cosmique celui d'automne, étant en opposition avec le Taureau, signe équinoxial dans le regne fabuleux. C'est le fameux Cadmus des Phéniciens, leur Esmun, d'où les Orientaux ont fait Smun-Kodon, ou Summun-Kodon, c'est-à-dire, le Roi Esmun; car le mot Kodon en Persan signifie Roi, titre donné à la divinité. Les Latins l'appelloient *Pater* ou *Dispater*, & quelquefois *Adoneus*, ou Seigneur en Chaldéen. Les Latins en ont fait leur Summan, nom de Pluton & du Jupiter de la nuit: il est le Fohi des Chinois, Prince au corps de Serpent surmonté d'une tête humaine; il est Tsothrus, Roi d'Egypte. Cette Polyonymie d'un même génie étoile est confirmée par Servius, à l'article d'Esculape: « *Numina quæ inter signa non videmus, licet sua signa propria non habeant, cum aliis potestate sunt permixta, ut* » *Ophiucus ipse est Æsculapii* ». Nous pouvons donc y en trouver encore d'autres & nous les y trouvons effec-

tivement. On se rappelle que nous l'avons vu plus haut figurer sous le nom d'Hercule & de Crone dans le passage d'Athenagoras; qu'il y est comme Pluton, Sarapis & Esculape, uni au Serpent, & qu'il y est comme eux une des formes de l'intelligence Demiourgique qui fait éclore & échauffe par l'incubation l'œuf d'où sort l'Univers au printemps. J'ajoute encore qu'Esculape a souvent la massue comme Hercule, mais entortillée du Serpent (*Montfaucon*, tom. I, part. 2, pl. 187, fig. 1 & 2).

Ophiuchus ou le Serpenteire, porte aussi le nom d'Aristée, qui étoit chez les anciens le Dieu des abeilles ou des mouches; & c'est des entrailles d'un Taureau qu'il fait sortir ses essaims. Il n'est donc pas étonnant que les Syriens aient donné à leur Pluton l'épithète de Dieu des mouches (c'est Béalzebub suivant les interpretes), & qu'ils aient fait ce Dieu chef des Divinités infernales. Eusebe nous représente également Sarapis comme le chef des Démons (*Præparat. Evang.*, Liv. IV), & cela d'après Porphyre qui lui-même convient que Sarapis est le Pluton des Grecs. Il est le Zeernebuch des Sclavons, ou le *Carnebuta* des anciens Getes: il porte encore le nom de *Carnebuta*. Il est le Samaël des fables Arabes, qui plaçoient un Chameau au-dessus.

Le Serpenteire est près de la voie lactée, & a son pied dans l'endroit où elle va couper le Zodiaque, & c'est à la voie lactée que les anciens Théologiens faisoient commencer l'empire de Pluton. (*Macrob. Somn. Scip.*) « *Animæ* » *in ultimam sphæram recipi creduntur, quæ Aplanes vocatur... indè in corpora labuntur. His illò est reditus qui merentur. Rectissimè ergò dictum est, cum in Galaxiâ quem Aplanes continet sermo iste procedat: hinc profecti huc revertuntur. Pythagoras putat à lacteo circulo deorsum incipere ditis imperium* ». Mais l'Empereur Julien nous dit de Sarapis, qu'il confond avec Pluton, qu'il étoit ce Dieu vers lequel les anciens supposoient que les ames qui avoient bien vécu retournoient à la mort. « *Pluto,* » *quem nos alio nomine Sarapim vocamus, ut qui est αἰδης,* » *sub aspectum minimè cadens: ad quem Plato ait sub*

» *limes evehi illorum animas qui quàm optimè & justissimè*
 » *vixerunt* (Julien, *Orat.* IV & S. Epiph. *cap.* 26). Notre
 Sarapis remplit toutes les conditions du problème ; il est
 dans la sphere Aplane , ou des fixes , dans la voie lactée ,
 & dans les limites où commence l'empire de Pluton.
 Les ames descendoient jusqu'au Capricorne , où elles
 étoient censées remonter , pour reprendre leur immortalité.
 La coupe céleste , près du Cancer , dit Macrobe ,
 étoit encore un symbole de cette Théologie mystérieuse ,
 liée essentiellement à l'Astronomie. Salluste le Philosophe
 appelloit la fête de l'enlèvement de Proserpine , & de la
 recherche de Cérés , la descente des esprits aux enfers.
 Les ames ne descendoient donc point dans les entrailles
 de la terre , mais retournoient au ciel des fixes , se réunir
 à l'ame du monde , dont elles étoient une émanation ; car
 on fait que les anciens regardoient l'ame de l'Æther ,
 comme la source d'où sortoient toutes les autres ames ,
 & à laquelle elles alloient se réunir après la mort. Cette
 idée se retrouve jusques chez les Indiens. (*Zend-avesta* ,
 Tom. I, pag. 139). Claudien (Liv. I, vers. 55) dit de Pluton :

O maxime noctis

Arbiter, umbrarumque potens, cui nostra laborant
Stamina, qui finem cunctis & semina præbes,
Nascendique vices alienâ morte rependis,
Qui vitam lethumque geris. Nam quidquid ubique
Gignit materies, hoc te donante creatur
Debeturque tibi certis ambagibus ævi
Rursus corporeos animæ mittuntur in artus.

Notre Serpentaire Pluton est aux portes mêmes de l'enfer , c'est-à-dire , de l'empire de la nuit & du regne de la lune , près des Centaures que Virgile place à l'entrée des enfers : « *In foribus Centauri stabulant* ». Il présidoit aussi à la vie , lorsqu'à l'équinoxe de printemps il venoit ramener la lumiere & la chaleur sous le nom d'Esmun , amant de la mere des Dieux. C'étoit alors un beau jeune homme , au lieu de l'Esculape barbu d'automne & du Dieu des morts. L'hymne d'Orphée à Pluton , le peint

comme le dispensateur de tous les biens, & l'arbitre souverain de la nature. « *Solus es occultorum & apertorum* » *operum dispensator, Divine, omnia regens* » ; idées qui conviennent au Serpente considéré dans ces deux époques, & faisant la double fonction de génie du printemps & de l'automne, sous des noms différens. Aussi l'Empereur Julien nous dit au même endroit, cité ci-dessus, qu'on doit considérer Pluton sous deux rapports bien différens : « *Non enim ille cogitandus est quem horribilem* » *nobis Fabulæ depingunt, sed mitis potiùs ac benignus* » *alter in sublime ambulans, & animas ad intelligibilem* » *mundum sursum evehens* ».

Concluons donc qu'il y a effectivement dans le ciel une Constellation placée dans les limites équinoxiales d'automne, qui a pu fournir, & a fourni à l'ame du monde, à cette époque (soit qu'on l'appelle Pluton, Sarapis, Esculape, &c.), les attributs du Serpent donnés au Dieu de la nuit, & au génie qui regne sur l'empire des morts & l'enfer, c'est-à-dire, sur la partie inférieure de notre hémisphère, & sur notre terre, lorsqu'elle rentre tous les ans dans le chaos & la nuit dont elle sort au printemps par la création périodique.

L'identité du Pluton, Porte-Serpent, avec l'Ophiuchus céleste, est donc prouvée par des témoignages directs ; elle va être confirmée d'une manière frappante, par l'explication de Proserpine ; car celle-ci se trouve aussi étroitement unie à Ophiuchus, ou au Serpente dans les cieux, qu'elle l'est à Pluton dans les Fables de l'antiquité,



 P R O S E R P I N E.

AU-dessus du Serpent est une belle Constellation qui lui sert comme de couronne, & qu'on appelle en Astronomie couronne boréale, & couronne d'Ariadne (*Cæsius*, pag. 140); ce nom est rendu en Caldéen par celui de Phersephon, prononcé le plus souvent Persephone par les Grecs, & c'est le nom de Proserpine. Nos livres d'Astronomie n'ont conservé que la moitié du nom, c'est-à-dire, *Pher, corona, ornamentum capitis, Mithra* (*Cæsius*, pag. 140); c'est l'ornement que Nonnus donne à Proserpine (*Dionys. Liv. V, vers. 605*). Mais en y ajoutant l'adjectif, Tsephon, ou Sephon, *borealis*, il en résulte nécessairement Phersephon, & c'est le nom de Proserpine dans les Argonautiques d'Orphée. Le nom Sephon entre aussi dans la composition du mot Béel Sephon, ou Dieu du Nord, nom de l'astre génie qui veille sur le Nord, & de Sephon, nom que les Arabes donnent à Janus, ou au *Bootes*, l'ancien Atlas. Elle porte aussi chez les Arabes l'épithète de Phecca, & Phetta, que Grotius traduit par *soluta*. Cette épithète jointe au nom Pher, couronne, nous donne également *Pherephatta, corona soluta, le flos solutus* de Schikardus, nom de la couronne boréale en Astronomie, & autre nom de Proserpine chez les Grecs, qui nomment cette Déesse tantôt *Phersephone*, tantôt *Pherephatta*. Enfin, elle porte aussi le nom de *κορη*, Pupilla; que les Grecs donnoient à la fille de Cérès, & qu'on a traduit par *Puella*, parce qu'effectivement *κορη* en grec a cette double signification. Mais la signification de *Pupilla* n'a pas échappé à Artémidore, qui y fait allusion (*de interpret. somniorum*). « *Bona est Ceres ad nuptias & » alias omnes res aggrediendas per se conspecta; non autem » pari modo κορη propter historiam quæ de ipsa fertur. Hæc » enim sæpè etiam oculis somniantis periculum adduxit » propter nomen κορη, quod nomen in oculo Pupillam signi-*

Proserpine est la Constellation de la couronne.

» *ficat* (*Lylio Girald.* tom. I, p. 197) ». Quoi qu'il en soit, *κορη* a été le nom grec de la couronne d'Ariadne.

Les trois noms que les Grecs donnoient à leur Persephone, sont donc encore trois noms que la couronne boréale porte dans les livres d'Astronomie. Les Latins l'appelloient *Libera*, qui a beaucoup de rapport avec *Alpheta* ou *Soluta*; & *Proserpina*, non pas de *Proserpere*, comme l'a cru Varron, mais de *Pro-Serpens*, c'est-à-dire, *Ante-Serpens*, celle qui précède le Serpent, parce qu'effectivement elle précède immédiatement le Serpent sur lequel elle est placée, & qu'elle semble annoncer à son lever. C'est ainsi que le petit Chien, qui précède le lever du grand, s'appelle en grec Procyon, & en latin *Antecanis*. Les étymologies que nous donnons ici sont toutes littérales, & forment un accord assez parfait entr'elles pour qu'on ne puisse douter que les différentes dénominations de la couronne boréale aient donné lieu aux divers noms de Proserpine chez les Grecs & chez les Latins. Néanmoins ce n'est pas sur ce fondement que nous établissons notre Théorie sur Proserpine. Il nous faut démontrer par notre méthode ordinaire que la Couronne est Proserpine, parce qu'elle explique tout ce qu'ont dit les anciens sur Proserpine, & même les choses les plus disparates.

On fait que Proserpine étoit fille de Cérès. Dans notre système, les filiations des génies étoiles sont la plupart fondées sur la succession des levers & des couchers. Cette clef qui nous a déjà servi si utilement dans tant de Fables, nous sert encore à expliquer la filiation de Proserpine. La couronne boréale, notre Proserpine, se leve immédiatement à la suite de la Vierge & de son épi, & ce signe est censé lui donner la naissance, & la ramener sur l'horizon. Mais la Vierge, en Astronomie, porte le nom de Cérès & de *Spicifera*. Hyginus nous dit de cette Constellation : « *Alii Cererem hanc dixerunt* ». Germanicus César l'appelle aussi Cérès. Enfin, dans l'horoscope que le vieux Astreus tire de Cérès & de Proserpine, il dit à Cérès qu'elle est désignée dans les cieus par la Vierge & son épi (*Nonnus*, Liv. VI, v. 102), & que l'ascension

de ce signe annonce Cérès, qui présidera aux moissons. Il est donc assez vraisemblable que la filiation de Persephone, & son union à Cérès est fondée toute entière sur les aspects & la succession des levers, dont l'un produit toujours celui de l'autre. Elle suit de si près la Vierge, que Manilius les unit ensemble dans leur ascension, & fait lever la couronne avec les quinze derniers degrés de la Vierge céleste, ce qui peut avoir lieu vers le 40^e degré de latitude septentrionale (Liv. V, vers. 249).

Voilà donc déjà un des traits de Persephone, qui convient parfaitement à la couronne boréale.

En Phénicie & en Egypte, elle ne se levoit qu'avec les dernières étoiles de la Vierge, & avec les premiers degrés de la Balance, signe sur lequel elle est placée; & lorsque le soleil parcouroit ce signe, elle étoit alors en conjonction avec cet astre, & se levoit cosmiquement. C'étoit précisément dans ce temps que se célébroient les grands mystères de ces Déeses, lorsque la Vierge finissoit de se lever héliquement, ou sous la Balance: « *Circà* » *Libræ signum, Cereri ac Proserpinæ augusta illa & arcana* » *mysteria instaurari solent* (Juli. Or. V).

On a trouvé à Rome une statue, sur la ceinture de laquelle est représenté l'enlèvement de Proserpine (*Alexandre le jeune, & Montfaucon*, tome I, pl. 41, fig. 1). Cette Déesse, & le char qui l'enleve, sont placés sur un bas-relief où sont tracés les douze signes du Zodiaque, & la place qu'elle y occupe avec son char, répond à la Vierge & à la Balance, c'est-à-dire, qu'elle répond aux mêmes signes auxquels elle répond dans le ciel. On y voit aussi, près du char, sur le signe suivant, Hercule armé de sa massue; & il est impossible d'y méconnoître l'Hercule céleste, placé pareillement dans les cieux à côté de la couronne boréale, à laquelle il est uni sous le nom de Thésée: aussi elle porte le nom de couronne de Thésée. Sans cette explication, il ne seroit pas aisé d'appercevoir la raison qui fait placer Hercule, comme l'un des Acteurs dans cet enlèvement.

Peu de jours après que le soleil étoit arrivé à la Constellation du Scorpion, la couronne boréale, le Serpenteire & son Serpent, se couchoient héliquement, & descendoient au sein des flots de la mer d'Hesperie, & disparoissoient, aux yeux d'un Phénicien, sur la Sicile. C'est précisément où l'on plaçoit la scène de son enlèvement. Orphée même suppose que Pluton l'enleva à travers la mer, ou l'Océan; & le même Auteur fixe en automne ses noces avec le Dieu des enfers (*Orph. Hymn. in Typhonem & Persephonem*). « *Autumnalis desponsata* ». Aussi étoit-ce en Octobre qu'on célébroit la fête de l'enlèvement de Proserpine, au lever du soir du Taureau céleste, auquel ce mariage avec Jupiter-Serpent, donne naissance; Le Taureau se levant en effet au coucher du Serpent & de la couronne. « *Equidem quo tempore Ægyptii sacris* » *operantur, multa eodem tempore similia apud Græcos aguntur; nam & Athenienses mulieres Thesmophoria obeuntes* » *jejunant humi desidentes, & Bæoti Achææ Mægara movent, festivitatem eam molestam nominant, quod nimirum* » *Ceres ob Proserpinæ filiæ descensum in dolore sit. Fiunt* » *hæc mense sationis, circa vergiliarum ortum, quem mens* » *sem Ægyptii Athur, Puanepsionem Athenienses, Bæoti* » *Damatium nominant, id est, Cerealem* » (*de Iside*, pag. 378); mais le mois Athur répondoit au Scorpion, quand Osiris, tué par Typhon, mouroit, suivant le même Plutarque; ou, suivant nous, se couchoit le matin, & passoit dans l'hémisphère obscur; & c'étoit lorsque le soleil parcouroit le Scorpion, que se couchoit la couronne au lever du soir du Taureau, dont les Pleïades, *Vergiliæ*, font partie. C'étoit au commencement des semailles, auxquelles Proserpine présidoit, au lever du Taureau & des Pleïades, qui dans le calendrier rural fixoient cette époque importante. Diodore de Sicile (Liv. V), nous dit aussi que la recherche de Cérès se célébroit au tems des semailles.

Peu de jours auparavant, la couronne précédoit le char du soleil, & fixoit par son lever hélique le passage de cet astre dans les signes inférieurs, & le commencement

Du regne de la nuit & de l'empire de Pluton. Elle étoit donc alors comme le génie des signes inférieurs, auxquels elle présidoit conjointement avec le Serpent. Voilà pourquoi elle étoit regardée comme la Reine du Tartare, ou de l'hémisphère inférieur & de nos Antipodes : aussi, Macrobe dit : « *Physici, terræ superius hemisphærium, cujus partem incolimus, Veneris appellatione coluerunt : inferius verò hemisphærium terræ Proserpinae nam vocaverunt. Ergò apud Assyrios sive Phœnices, lugens inducitur Venus quod sol annuo gressu per duodecim signorum ordinem pergens, partem quoque hemisphærii inferioris ingreditur, quia de duodecim signis Zodiaci sex superiora, sex inferiora censentur ; & cum est in inferioribus & ideò breviores facit dies, lugere creditur Dea, tanquam sole raptu mortis temporalis à Proserpina retento* » (Saturn. Liv. I, ch. 21) ; voilà pourquoi Proserpine portoit le nom de *Juno infera*. On sait également que l'oracle de Claros donnoit le titre de *Jupiter inferus*, ou d'Adès, au soleil, lorsqu'il parcourt les signes inférieurs ; ainsi l'union de la couronne avec le soleil, lorsqu'il passe dans le regne inférieur, & va échauffer le côté du Pôle qui est sous nos pieds, est aussi naturelle que celle de Proserpine avec le Roi du Tartare ; quoique par Pluton l'on doive moins entendre le soleil que le génie solaire, Ophiuchus & son Serpent, comme nous l'avons prouvé ci-dessus.

Dans le Calendrier rural, cette Constellation déterminoit le temps des semailles auxquelles elle présidoit, & on l'invoquoit comme le génie dépositaire de la force germinatrice qui se développe dans le sein de la terre. Ce rapport à la terre & à la végétation obscure qui s'opère alors dans son sein, lui fit donner l'épithète de *Chtonìa*, ou Terrestre, qui lui étoit commune avec Pluton : « *Genitabilem & alendo aptum spiritum Stoici de sacris disputando Dionysum nominant . . . Cererem verò & Proserpinam spiritum per terram & fruges permeantem* » (Cicéron, de Nat. Deor. Liv. II, ch. 26). En parlant de ceux

qui définissoient leurs Dieux d'une manière incomplète, en ne considérant qu'un attribut particulier, & une de leurs fonctions principales, il nous dit : « *Pluto rapuit Proserpinam quæ Περσεφονη græcè nominatur, quam frugum semen esse volunt* ». Porphyre nous en donne une idée encore plus juste : « *Proserpina omnium ex semente nascentium præses* » (de *Antro Nymph.*). S. Augustin nous développant les idées théologiques des anciens sur Proserpine, nous dit d'après Varron : « *In Cereris sacris prædicantur illa Elèusinia, quæ apud Athenienses nobilissima fuerunt, de quibus Varro nihil interpretatur nisi quod attinet ad frumentum quod Ceres invenit, & Proserpinam quam rapiente Orco prodidit, & hanc ipsam dicit significare fœcunditatem seminum.... Dicit deindè multa in ejus mysteriis tradi quæ nisi ad frumenti inventionem non pertineant* » (de *Civ. Dei*, Liv. VII). Il dit ailleurs, « *Proserpinam Deam existimatam frumentis germinantibus* ; & dans un autre endroit : « *Eam esse terræ inferiorem partem* » : deux traditions qui se concilient dans notre Théorie.

Eusebe donne aussi une explication fort approchante de la nôtre (*Præp. Ev.* Liv. III). « *Proserpina seminum virtus est : Pluto verò sol, qui tempore hyemis remotiorem mundi partem perlustrat. Idcirco raptam ab eo Proserpinam dicunt, quam Ceres sub terrâ latentem quæritat* ». C'est-là notre système, si au soleil l'on substitue l'intelligence solaire, & l'ame du soleil peinte avec les attributs de la Constellation dans laquelle le soleil se trouve, & qui par son coucher, accompagné de celui de la couronne, fixe l'époque où il va éclairer l'hémisphère inférieur, les régions australes & le pôle « *Quem sub pedibus styx atra videt manesque profundi* » (*Georgiq.* Liv. I, vers. 241).

Proserpine, qui par son lever héliaque, déterminoit le passage du soleil aux régions australes, & à l'hémisphère inférieur, déterminoit six mois après par son lever du soir le retour de cet astre vers nos régions, & son passage dans les derniers degrés du Bélier, lorsque l'astre du jour ramenoit la lumière dans nos climats ; alors elle présidoit à l'hémisphère supérieur, ou boréal, regne de la lumière,

Retour de Proserpine dans le ciel.

& fixoit les moissons Egyptiennes qui se font à cette époque. Delà, cette Fable qui suppose qu'elle étoit six mois aux enfers, & six mois dans le ciel avec Cérès sa mere. Il devoit donc y avoir deux fêtes de Proserpine, l'une au printemps, l'autre en automne; aussi l'Empereur Julien les distingue bien (*Orat. V*), & appelle les unes celles du Bélier, & les autres celles de la Balance. « *Sanè mysteria bis in honorem Cereris Athenienses celebrant. Primum parva illa mysteria cum sol arietem pervadit; majora cum in Chelis versatur* ». Il ajoute que ces dernières étoient des fêtes lugubres, de deuil & d'abstinence. Plutarque en dit autant, & Phornutus opposant entr'elles ces fêtes, dit à-peu-près la même chose: « *Proserpinam omnium abstinentiâ colant. Nam jejunabant in honorem Cereris Nam quum aliquandò rei frumentariæ penuriam immitteret Dea, post sementem propriis usibus detraxerunt quiddam, ut seminandi tempore festum Deæ celebrarent. At verno tempore Deæ virentem herbam cum lusu & gaudio sacrificant, videntes illam vigorem immittere segeti & abundantiaæ spem protendere* ». Saluste le Philosophe oppose aussi les fêtes d'automne, célébrées en l'honneur de Cérès, aux fêtes agréables du printemps.

Les habitans de l'île de Naxe avoient également deux fêtes d'Ariadne, l'une en Septembre, qui étoit une fête de deuil, & l'autre gaie; vraisemblablement celle du printemps. Or, l'Ariadne des habitans de Naxe est la Proserpine des Grecs, & les fêtes célébrées dans le même temps, avoient pour commun fondement la même apparence astronomique.

Un trait de la vie de Proserpine, qui présente en apparence les absurdités les plus étranges, s'explique de la manière la plus simple par l'Astronomie. Jupiter, amoureux de Cérès, ne trouve d'autre moyen pour obtenir ses faveurs, que de se métamorphoser en Taureau. Sous cette forme il trompe la Déesse: elle s'irrite de sa témérité. Pour l'apaiser, elle lui présente les testicules d'un Bélier, qu'il a coupés, & lui fait croire qu'il s'est mutilé lui-même. De cette union naît Proserpine: Jupiter en devient

Aventure bizarre
expliquée natu-
rellement.

amoureux ensuite, & s'unit à elle sous la forme d'un grand Serpent; & de ce mariage naît un Taureau; de manière qu'on donnoit aux initiés dans les mystères de Cérès cette énigme mystérieuse: « Le Taureau engendre » le Serpent, & le Serpent à son tour engendre le Taureau ». S. Clément d'Alexandrie, Eusebe & Arnobe (*Contra gentes*, Liv. V), rapportent tous cette doctrine secrète des initiations, qu'ils regardent comme l'opinion la plus monstrueuse en fait de religion. C'est en effet l'idée qu'elle présente au premier aspect.

Mais cette Théologie monstrueuse reçoit un sens dans notre Théorie, & l'explication qui en résulte jette un jour nouveau sur les mystères anciens dans lesquels l'unité d'un Dieu étoit le premier dogme, mais où cette vérité étoit déguisée sous le voile des allégories astronomiques.

Nous avons dit que la couronne boréale se devoit acroniquement, ou le soir, au printemps, lorsque le soleil étoit vers le milieu de la Constellation du Bélier. Cette époque importante étoit fixée le matin par le coucher de la Vierge ou de la Cérès céleste, & le soir par celui du Taureau qui se couchoit au même endroit qu'elle, & donnoit par là même naissance à la couronne & au Serpent qui montoient alors sur l'horizon. C'est cette phase astronomique qui, arrivant sous le Bélier, donna lieu à l'allégorie de l'union de Jupiter Taureau fécondant Cérès, & jettant dans son sein le symbole actif de la fécondité qu'il emprunte du Bélier, d'où naît ensuite *Puella florida* dont il devient amoureux. En effet, six mois après, l'âme du monde arrive vers les dernières étoiles de la Balance, & s'unit alors à Perséphone qui se leve héliaquement avec le Serpent céleste placé au-dessous. Ils se lèvent ensemble & se trouvent ensemble encore le soir à l'horizon occidental, & par leur coucher font lever le Taureau, qui, six mois auparavant, par son coucher, les faisoit lever: c'est cette apparence astronomique & cette succession alternative des levers & des couchers de ces Constellations opposées qui est exprimée dans le vers mystérieux:

Taurus

Taurus Draconem genuit & Taurum Draco.

C'est ce Taureau, fils de Proserpine & de Jupiter Serpent, que les anciens honoroient sous le nom de Bacchus Zagreus, génie élevé par les Hyades ou les étoiles du Taureau céleste; qu'on peignoit avec des cornes de bœuf, dont on faisoit le Dieu du labourage, & en honneur duquel étoient instituées les fêtes Sabazia; en effet, le plus ancien Bacchus, suivant Cicéron, étoit fils de Jupiter & de la belle Persephone: « *Dionysios multos habemus, primum à Jove & Proserpinâ* (de *Nat. Deor.*, Liv. III, c. 23) ». Diodore de Sicile prétend que c'étoit le second Bacchus: « Suivant les Mythologues, dit cet Auteur, le second Bacchus naquit de Jupiter & de Proserpine. Ce fut lui qui attela les Bœufs à la char-
» rue....., les peintres & les sculpteurs le peignent avec
» des cornes ». Et dans un autre endroit il dit encore,
« quelques-uns prétendent qu'il y a eu un Bacchus beau-
» coup plus ancien que celui des Grecs, & qui naquit
» de Jupiter & de Proserpine. Certains auteurs lui don-
» nent le nom de Sabazius: on ne lui offre des sacrifices
» que la nuit; ce fut lui qui attela les Bœufs à la charrue,
» & facilita les semailles ». Les Chinois ont aussi leur Chin-nong, prince à tête de bœuf, & aux yeux de Serpent, qui inventa la charrue: c'est l'Osiris Egyptien, aux cornes de Taureau, qui inventa aussi le labourage.

Ce fils du Serpent & de Proserpine, est le Taureau céleste; mais considéré à son lever d'automne, époque du labourage & des semailles qui se faisoient, nous dit Plutarque, au lever des Pléiades, lorsqu'on pleuroit la disparition de Proserpine, ou, suivant nous, au coucher de la couronne & du Serpent. Le Taureau alors passoit dans l'hémisphère obscur, & la pleine lune des semailles arrivoit dans ce signe; aussi il portoit le nom de *Nyctileus*, ou Bacchus nocturne. On le fêtoit la nuit, & un Bœuf noir étoit son symbole: ses rapports à la terre & aux semailles lui firent aussi donner le nom de *Chthonios* ou

terrestre, comme à Proserpine & à Pluton. Cet aspect avec la couronne ou Proserpine en automne étoit marqué par l'immolation d'un Bœuf noir. Les habitans de Cyzique, dit Plutarque (*in vita Luculli*), immoloient un Bœuf noir à Proserpine. Les Egyptiens avoient aussi leur Vénus ténébreuse, dont une Vache noire étoit le symbole, & ils lui donnoient le nom d'Athor. On la promenoit en Egypte dans le deuil de la mort d'Osiris, & dans le temps où, suivant Plutarque, on pleuroit en Béotie la disparition de Proserpine.

Nonnus dit précisément que Jupiter s'étoit métamorphosé en Serpent, lorsqu'il féconda Proserpine & la rendit mere de Bacchus Zagreus, ou de l'ancien Bacchus; & la position du ciel que le vieux Afrée (*Liv. VI, v. 74*) établit au moment de cette conjonction, est celle que nous donne le globe à l'instant du coucher de la couronne, & sur laquelle nous établissons toute notre Théorie de l'enlèvement, ou de la disparition de Proserpine. Voici quel est l'état de la sphere au coucher Hélique de la Constellation de la couronne & du Serpent qui l'accompagne : à l'horizon oriental, le Taureau céleste, signe consacré à la planete Vénus; au méridien, le Verseau consacré à Saturne; à l'horizon occidental, le Scorpion consacré à la planete de Mars; & au méridien inférieur, le Lion, signe consacré au soleil. Voilà les quatre points cardinaux des déterminations astrologiques, & que l'on observoit en tirant l'horoscope; & ce sont ici les signes des quatre planetes qu'Afrée considere pour fixer le moment où le ravisseur de Proserpine trompera la vigilance de Cérès.

Le Poëte suppose d'abord que Jupiter médite de donner naissance à un nouveau Bacchus, qui soit l'image de l'ancien Bacchus Tauriforme : « *Veteris Bacchi Tauriforme simulacrum* », du Bacchus Zagreus : « *Quem peperit Proserpina Serpentino Jovis cubili, conjux nigri regis* ». A cette occasion, il peint la jeune Proserpine sous les traits les plus charmans, & inspirant l'amour à tous les Dieux. Jupiter, sur-tout, est épris de ses charmes, & la préfère à toutes les Déeses. Cérès allarmée, & craignant pour

l'honneur de sa fille, va consulter le devin Astrée, occupé à tracer des figures astrologiques. Le jeune Lucifer annonce la Déesse : l'Astrologue va au-devant d'elle, & son fils Hespérus les introduit dans un appartement où les vents, fils d'Astrée, lui présentent le nectar qu'elle accepte avec peine. Après le festin, Cérès consulte Astrée, qui fait apporter par Astérion son globe céleste. Il le fait mouvoir sur son axe, & porte ses yeux sur le Zodiaque, pour y considérer les aspects des Planètes & des fixes. Si à la place des planètes qu'il désigne, les seules qui entrent dans son horoscope, & dont il étoit aussi difficile à Nonnus qu'à nous de fixer la position au moment du rapt de Proserpine, on substitue les signes des planètes, qui ont une place constante & des rapports connus, & que Nonnus lui-même, quelques vers plus loin, distribue comme nous dans le Zodiaque, on a l'état du ciel en automne au coucher héliaque de la couronne, à la pleine lune du Taureau. Le Scorpion, signe consacré à Mars est au couchant, en aspect avec le Taureau de Vénus, & il a à côté de lui, un peu au-dessus, le Serpent céleste, dont Jupiter prend la forme pour obtenir les faveurs de la belle Perséphone qui se couche avec lui. Le Poète désigne par *centrum subterraneum* le méridien inférieur occupé par le signe du Lion, qui étoit consacré au soleil, comme le reconnoît lui-même Nonnus, lorsqu'il nous peint Jupiter rétablissant l'harmonie des cieux après l'incendie & le déluge de l'Univers (Liv. VI, v. 232).

Il place Mars au Scorpion en aspect avec le Taureau, siège de Vénus, & il le met au couchant dans son horoscope, place qu'occupe effectivement alors le Scorpion céleste.

Le Poète place Saturne au Capricorne; mais on fait que la Serie recommence ensuite, & qu'il préside également au Verseau; & l'épithète d'*Aquosus* ou d'*Imbrifer*, qu'il donne dans son horoscope à Saturne convient bien à ce signe & désigne la maison de Saturne par où passe le méridien.

Enfin, la circonstance du Serpent céleste qui se trouve au couchant avec Mars ou le Scorpion, fixe incontestablement

blement la position du ciel, un coucher ou *concubitus* *Serpentis & Persephones*. Aussi dans les monumens anciens qui représentent l'enlèvement de cette Déesse, on voit un Serpent sous les pieds des chevaux, symbole visible du Serpent céleste (*Ant. expl.*, tom. I, part. 1, pag. 38).

Le Poète continue son récit, & nous dit que Cérès alarmée de cette réponse attela ses Dragons à son char, s'en va avec sa fille vers la mer Adriatique & jusqu'en Sicile : que là elle cache sa fille dans un antre, & en confie la garde à ses Dragons. Il est aisé de voir, par l'inspection d'un globe, que la Cérès céleste ne se leve jamais sans ses Dragons : l'hydre de Lerne placée à côté d'elle précède son char & l'accompagne toujours, monte sur l'horizon, & finit de se coucher avec elle. Le Serpent d'Ophiuchus suit de près son lever & son coucher.

On nous peint ensuite la jeune Persephone qui file & brode dans sa retraite, lorsque Jupiter se métamorphosant en Serpent, assoupit ses gardiens, & pénétrant dans ce sombre asyle, la rend mere de Jupiter Zagreus aux cornes de Taureau.

Ce Dieu ne vécut pas long-temps, & fut mis en pieces par les Titans : mais dans ce court espace de vie, il subit diverses métamorphoses, tantôt portant l'égide de Jupiter, tantôt prenant la forme de l'enfant, tantôt celle du vieillard, tantôt rugissant sous la figure du Lion, tantôt hennissant sous celle du cheval, tantôt sifflant sous la forme tortueuse du Serpent, tantôt tigre furieux, souvent Taureau indomptable, c'est-à-dire, en un mot, subissant toutes les métamorphoses qu'éprouvoit l'ame du monde dans sa circulation périodique à travers les fixes, dont ses statues symboliques empruntoient les formes variées qu'on lui donnoit dans les diverses saisons.

Tels étoient les dogmes théologiques qu'on enseignoit dans les mystères de Bacchus, de Cérès & de Proserpine, dont toutes les Fables sacrées n'étoient que des allégories relatives à l'action de l'ame du monde, & à son influence sur la nature & la végétation.

Il en étoit de même des symboles mystérieux qu'on y

employoit; tels que le Serpent d'or qu'on faisoit couler dans le sein des initiés, & qu'on retiroit par en bas, cérémonie dont il est aisé actuellement d'appercevoir le but allégorique.

Tel est le nom d'Heva ou Evan, qu'on répétoit dans ces mysteres, & qui signifie Serpent, comme le remarque très-bien S. Clément d'Alexandrie (*in Protreptico*, pag. 4, *Ed. Græc., Commelini*). Ce nom d'Heva est resté au Serpent céleste; c'est le même Serpent qu'on voit à côté d'une femme qu'on a prise pour Minerve. L'homme qui est de l'autre côté, & qui a la Chevre à ses pieds, est le Jupiter Ægiochus des Grecs, c'est-à-dire, le génie équinoxial du printemps ou le cocher; la femme & son Serpent, ou le Serpent femelle, le génie d'automne. Le Bœuf & le Lion, l'un signe équinoxial, l'autre signe solsticial s'y trouvent aussi, ainsi que le cheval, qui étoit le génie du solstice d'été. Ce monument est absolument astronomique, & vient des mysteres anciens de Bacchus. S. Clément dit que les pommes faisoient partie des attributs symboliques exposés dans les mysteres, & il cite pour preuve un vers d'Orphée, qui le prouve en effet. Ce monument que nous venons d'expliquer est dans Montfaucon (*Supplém. tom. I, pl. 20, fig. 3.*)

Parmi ces différens emblèmes, il en étoit un qui désignoit assez clairement la belle Constellation de Persephone: c'est la couronne que portoit en pompe l'Hiérophante ou le prêtre Stéphanophore. Le nom d'Anthesphores étoit donné à ces fêtes. Cette couronne & ces guirlandes étoient des symboles évidens de la Constellation que l'on honoroit. On voit dans tous les monumens qui représentent l'enlèvement de Proserpine, la corbeille de fleurs qui est renversée. Dans les Poèmes allégoriques sur l'enlèvement de cette Déesse, on faisoit également allusion à la nature de l'emblème astronomique, en supposant que Proserpine s'occupoit à rassembler des fleurs & à composer des guirlandes, lorsque son ravisseur la surprit (*Ovide Fast., Liv. IV, v. 425, Métam., Liv. V, Fab. 11*). Ces allusions étoient familières aux prêtres astronomes, & elles

n'ont point échappé à Manilius. Le Poëte astrologue y tire l'horoscope de ceux qui naissent sous ce signe, & il nous dit qu'ils aimeront les fleurs (Liv. V, v. 254).

On voit que les Poëtes ont conservé précieusement cette circonstance des guirlandes & des fleurs, qui étoit comme le mot de l'énigme, & contenoit une allusion délicate à la couronne céleste appelée *Sertum* & *Corolla*. Claudien suppose même que ce fut un stratagème de Vénus pour faire tomber Persephone dans les filets de Pluton, & il y ajoute la circonstance de la Couronne : *Se ignara Coronat*.

Enfin Ovide dit en termes formels que la couronne boréale, appelée autrement couronne d'Ariadne, est la fameuse Proserpine des anciens, de maniere que ce que nous prouvons par notre système, se trouve confirmé par le témoignage de l'antiquité. Voici ce qu'il dit :

Protinus aspicias venienti nocte coronam

Gnosfida : Thesæo crimine facta Dea est.

Jam bene perjuro mutarat conjugæ Bacchum,

Quæ dedit ingrato fila legenda viro.

Fast. Liv. III, v. 459.

Il suppose qu'Ariadne se plaint des infidélités de son amant, & que Bacchus qui l'écoutoit, l'embrasse pour la consoler, & la place dans les astres sous le nom de *Libera* ou de Proserpine :

Dixerat : audibat jamdudum verba quærentis

Liber, ut à tergo forte secutus erat.

Occupat amplexu, lacrymasque per oscula siccant,

Et pariter cæli summa petamus ait.

Tu mihi juncta toro, mihi juncta vocabula sume,

Jam tibi mutatae Libera nomen erit.

Sintque tuæ tecum faciam monumenta coronæ,

Vulcanus Veneri quam dedit, illa tibi.

Dicta facit, gemmasque novem transformat in ignes ;

Aurea per stellas nunc micat illa novem.

Dans le beau monument qui représente le mariage de

Bacchus & d'Ariadne, un Faune, ou Dieu à cornes de bouc, met la couronne sur la tête d'Ariadne, & Bacchus tient dans sa main un Serpent, symbole visible du Serpent céleste dont l'ame du monde ou Bacchus prenoit alors la forme, & auquel il s'unissoit dans sa conjonction avec la couronne boréale : il étoit alors Bacchus Sarap. (*Ant. expl.*, tom. I, part. 1, pl. 150).

Ainsi Libera ou Persephone est certainement une Constellation, & les aventures de cette Déesse ne peuvent être que des apparences astronomiques de la nature de celles qui, suivant Chérémon, avoient pour objet le soleil, la lune, les planetes, le Zodiaque & les astres en aspect avec eux ; fondement unique de toutes les Fables sacrées. Il n'est donc point étonnant de trouver Proserpine avec les douze signes dans le monument qui représente l'enlèvement de cette Déesse, & d'y trouver à ses côtés Hercule ou Thésée, comme il l'est dans la sphere des étoiles. Les planetes durent également lui être unies, comme elles le sont aux autres astres génies, soit à Bacchus, soit à Apollon, &c. Aussi les anciens disoient que les planetes formoient son cortége, & les appelloient *les Chiens de Proserpine* (Porphyre dans la vie de Pythagore). La plupart des Auteurs l'ont confondue avec la lune, reine de la nuit & de la végétation, à laquelle elle étoit intimement unie, comme l'astre qui présidoit aux signes inférieurs & à l'empire des ténèbres, & comme l'intelligence motrice de la sphere lunaire.

Il sera donc aisé de la reconnoître encore, lorsque quittant les habits de la Déesse de la nuit, elle prend la parure de Vénus au printemps. C'est ainsi qu'on pourra concilier tout ce que disoient d'elle les anciens, & expliquer la belle hymne d'Orphée à Proserpine, qui, sans cette clef, renferme des idées presque contradictoires : telles que celles de *Lucifera*, &c.

Vitæ datrix,

Quæ tenes inferni portas sub profunditatibus terræ,

Furiarum genitrix, subterraneorum Regina,

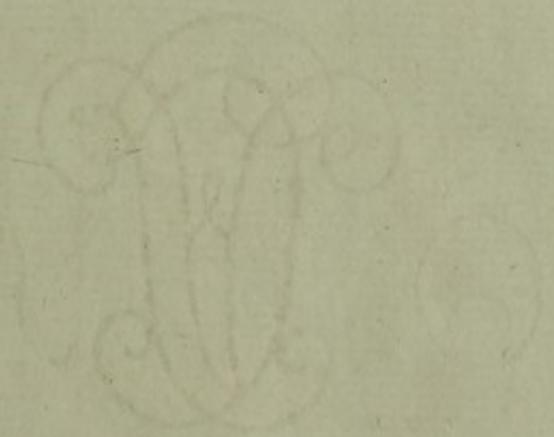
*Temporum contextrix, LUCIFERA... Fructibus florens,
 Benè lucens, verna, palustribus gaudens auris,
 Sacrum manifestans corpus, germinibus fructiferis.
 Autumnalis desponsata
 Vita & mors sola, Persephone, quæ fers omnia
 & omnia occidis.
 Audi, beata Dea, & fructus reduc à terra.*

On voit qu'il suffit de la considérer dans la double époque qu'elle fixoit par son lever & son coucher, pour expliquer toutes les dénominations, & concilier deux idées aussi contraires que celles de reine de la vie & de la mort.

Ainsi sous quelque point de vue qu'on envisage l'histoire de Proserpine, soit qu'on cherche l'étymologie de ses différens noms, soit qu'on explique la Théologie monstrueuse de sa naissance & de son hymen, & ses autres aventures, soit qu'on examine l'horoscope de son enlèvement ou de ses amours avec le Dieu Serpent, tout s'accorde à prouver que Proserpine est la Constellation de la couronne boréale ou d'Ariadne; enfin Ovide l'a dit formellement :

« Jam tibi mutatae Libera nomen erit ».

On peut juger par ce tableau des divinités infernales retrouvées dans nos Constellations, que tous les autres Dieux de la Fable s'expliqueront par le même principe; mais ce sera l'objet d'un ouvrage plus étendu que je prépare, & que j'ai annoncé en commençant; l'on y verra leurs attributs les plus contradictoires, leurs aventures les plus bizarres, leurs caractères les plus étranges devenir l'expression la plus naturelle & la plus simple des phénomènes que présentent les différentes Constellations, dont l'ame universelle, ou l'esprit moteur des Spheres empruntoit ses différentes formes.



LES CONSTITUTIONS

Il est de la nature de la constitution de se manifester
dans les premiers jours de la vie, et de se modifier
à mesure que l'individu avance en âge. Les
causes de ces modifications sont diverses, et
peuvent être attribuées à l'influence de
l'air, de l'eau, de la terre, et du feu.

La constitution est le fondement de la santé, et
de la maladie. Elle est le résultat de l'équilibre
des forces vitales, et de l'harmonie des
organes du corps. Elle est le reflet de
l'état de l'âme, et de la pureté du cœur.

Il est de la tâche du médecin de connaître
la constitution de son malade, et de lui
prescrire le traitement qui convient à
son état. Il est de la tâche du philosophe
de chercher à perfectionner sa constitution,
et à vivre en harmonie avec la nature.

La constitution est le fruit de la sagesse,
et de la tempérance. Elle est le résultat
d'une vie saine, et d'une âme pure. Elle
est le fondement de la longévité, et de
la félicité. Elle est le reflet de la
grâce, et de la bonté.

LES CONSTITUTIONS

